00106122

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 July, 2018

ESPRIT
DES LOIX DE LA TACTIQUE
ET DE DIFFÉRENTES
INSTITUTIONS MILITAIRES,
OU NOTES
DE Mr. LE MARÉCHAL DE SAXE:

Contenant plusieurs nouveaux Systêmes sur l'Art de la Guerre.

Commentées par M. DE BONNEVILLE.

Avec un Mémoire Militaire sur les Tartares & les Chinois, où l'on trouve une comparaison des Opérations Militaires de ces deux Nations avec ce que les Historiens & Commentateurs Européens ont écrit d'instructif pour le Gens de Guerre.

106122

TOME SECOND.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC

A LEIPSIG.
Chez MAURICE GEORGE WEIDMANN.
M. DCC. LXII.

Lx-a-8

00106122

ESPRIT DE LA TACTIQUE *DU MARECHAL DE SAXE.*

***************‡***************

ANALYSE *DE L'ART DE LA GUERRE,* PAR PRINCIPES ET PAR REGLES,

Ouvrage de M. le Maréchal DE *PUISÉGUR.*

DE tous les ouvrages qui ont paru ſur la ſcience militaire, celui de M. le Maréchal de Puiſégur doit être aſſurément un des plus eſtimés. Mais cet illuſtre Auteur a cela de commun avec bien d'autres, qu'il eſt retombé dans des répétitions minutieuſes. Il y a des choſes que l'on ne ſauroit trop répéter, mais c'eſt lorſqu'elles ſont eſſentielles.

Il n'a cependant pas, ainſi que le Chevalier Folard, aſſommé le public de ſix à ſept gros volumes; & ſi celui-ci s'eſt amuſé à faire un aſſez long commentaire ſur les perruques d'Annibal, M. le Maréchal auroit pu auſſi ſe diſpenſer de traiter de pluſieurs choſes qui étoient très-connues depuis long-tems par maintes éditions.

En 1752, le Roi de Pruſſe fit extraire des Commentaires ſur Polybe tout ce qu'il crut mériter attention, & de toutes les plus précieuſes matieres que cet ouvrage renferme, on a compoſé un petit in-quarto que S. M. a fait imprimer & dépoſer dans ſa Bibliotheque. On doit bien penſer qu'un tel choix ne peut être que bon; une livre d'or purifié vaut mieux que dix livres de minéral, & cela ne diminue en rien le mérite qu'a le Chevalier d'avoir dit de bonnes choſes.

La poſtérité ne croira-t-elle pas que dans notre ſiecle on vendoit les volumes à la livre ainſi que le fer? ou que nos Auteurs ne ſe ſont *crus grands qu'à proportion de la grandeur de leurs in-folio?*

Les grands génies ne devroient s'occuper que de choſes eſſentielles; leurs momens ſont ſi précieux au genre humain, qu'ils ne devroient jamais les employer à des bagatelles.

Un Ouvrage ne doit être apprécié que ſuivant l'étendue du génie, des lumieres & des connoiſſances de ſon Auteur: ce ne ſont point les grades qui rendent les hommes plus habiles ni leurs ouvrages plus eſtimables; ſi cela étoit, l'on n'auroit qu'à donner le bâton de Maréchal au premier venu pour lui infuſer la ſcience. L'on doit ſans doute reſpecter tous ces premiers grades & ceux qui en ſont revêtus; mais ils ne doivent jamais en impoſer en fait de capacité. M. de Puiſégur n'eût pas moins été un grand Officier ſans être décoré du bâton de Maréchal; mais lorſque comme lui on l'acquiert par le mérite & les ſervices,

c'eſt un double titre qui donne du poids à ſes idées, & ſi elles n'ont pas l'avantage d'être toutes également bonnes, elles ont au moins celui d'être en partie très-inſtructives.

Il s'agit donc ici de raſſembler les principales & les meilleures maximes de ce Général : elles pourroient aſſurément ſe réduire en un très-petit volume; mais il n'en ſeroit pas moins précieux que s'il étoit plus conſidérable.

Quand je dirai que c'eſt avec de telles maximes que le Roi de Pruſſe a formé & diſcipliné ſes armées telles que nous les avons vûes, je dirai la vérité. Ce Prince a ſu en ſaiſir l'eſprit. N'eſt-il pas ſurprenant qu'en France on donne d'excellens préceptes ſans qu'on veuille en profiter? d'où vient cela? N'y penſeroit-on donc pas pour ſoi?

M. le Maréchal dit dans ſon Avant-props, qu'on ne peut apprendre l'art de la guerre par la ſeule pratique, & qu'il eſt néceſſaire d'en étudier la théorie, afin de pouvoir bien opérer en campagne. Rien de plus certain : la théorie & la pratique ſont tels que l'eſprit & l'œil; un homme qui voit ſans eſprit ne peut juger de rien, & l'eſprit qui opere ſans voir ne connoît pas ce qu'il fait.

On a vu bien peu d'hommes tendre au ſublime ſans aucune théorie. Alexandre, Céſar, Turenne...... ſe ſont fait une application & une étude continuelle de l'Art des Héros avant que de le devenir eux-mêmes.

Ce n'eſt pas à dire que tous les Écoliers réuſſiſſent également bien dans leurs études, leurs ſuccès dépendent encore des diſpoſitions de l'ame. Charles XII eût été un très-mauvais Poëte, & Voltaire un Général médiocre.

Il y a des hommes qui naiſſent avec un génie ſupérieur & un eſprit ferme; ceux-là ſont capables de tout : mais c'eſt un

phénomene bien rare d'être favoriſé d'Apollon & de Mars, comme F * * *

Sans guerre, dit M. le Maréchal de Puiſégur, avec quelques troupes, auſſi bien qu'avec une armée, quand on ſaura la théorie, on pourra en quelque pays que ce ſoit, repréſenter autant de différens combats & de batailles que l'imagination peut s'en figurer, & en faire voir toutes les regles; enſorte que lorſqu'il ſurviendra une guerre & qu'il s'agira de combattre, les Chefs ſe trouveront inſtruits, & les troupes exercées à former de bons ordres de bataille ſuivant les différentes ſituations des lieux; & comme elles en connoîtront toute la force, cela leur donnera de la confiance à combattre avec art. Au lieu que les Chefs & les armées qui attendent que l'on ſoit en guerre pour apprendre les mouvemens & les ordres de bataille qui peuvent convenir à la ſituation des lieux, ſeront toujours expoſés à ſe faire battre faute de principes & de regles.

Le Chapitre I^er^. contient ſoixante-dix pages de réflexions ſur l'Iliade, ſur Herodote, ſur la retraite des dix mille par Xenophon, & ſur la Cyropédie; ſur les choſes mémorables de Socrate &c. M. le Maréchal dit qu'il n'a rapporté toutes ces choſes que pour prouver la différence de l'art des Anciens avec le nôtre; mais il auroit pu s'en diſpenſer; la plupart de ces morceaux étoient déjà très-connus par nombre de différentes Editions; M. de Folard même n'en avoit que peu omis dans ſes Commentaires.

Le Chapitre II. contient cinq articles. Le premier, eſt une remarque ſur le recueil de la milice Françoiſe par le Pere Daniel. M. le Maréchal dit qu'il n'a pas été poſſible à ce Pere de décrire une bataille avec ordre, parce qu'il n'y avoit aucun ordre ni aucuns principes dans les batailles avant Henri II.

Le ſecond, qui contient des remarques ſur les Mémoires de Montecuculi, ne dit autre choſe, ſinon que du tems que ce

Général a écrit, l'infanterie étoit encore armée de gros mousquets, que les soldats portoient des fourchettes pour appuyer le canon, que dans les bataillons il y avoit les deux tiers des soldats armés de piques, & que la maniere de former les ordres de bataille de ce tems ne conviendroit plus aujourd'hui qu'on a perfectionné les armes à feu.

Le troisieme article contient une observation sur les guerres que M. de Turenne a lui-même décrites. L'Auteur n'y dit rien autre chose, sinon qu'il n'a vu aucun livre de guerre, depuis les Auteurs Grecs & Romains, qui explique les faits en meilleurs termes, plus simplement & plus savamment à quelques expressions près, que M. de Turenne, qui, s'il eût vécu, les auroit corrigé; & qu'il en est de même que des Commentaires de César; il faut pour l'entendre être versé dans la science de la guerre.

Les réflexions du quatrieme article méritent attention. Voici ce qu'elles contiennent.

Toute l'école, soit de théorie ou de pratique de ce grand Art de la guerre ne consiste aujourd'hui qu'en ce que nous appellons l'exercice, tel que tout le monde le voit faire à toutes les revues. Le peu de chose qu'on y enseigne se fait sans principes, les unes étant impraticables pour tous les mouvemens qui se font en présence de l'ennemi & dans les combats, d'autres même absolument nuisibles ainsi que l'expérience ne nous l'a que trop fait connoître.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il y a peu de gens de guerre qui ne conviennent que ce que nous faisons faire dans nos exercices n'est pas bon; mais comme on ne sait que mettre en la place, on se contente de dire *Cela dénoue le soldat*. C'est une réponse qui ne signifie rien, & il vaudroit mieux dire, *Nous n'en savons pas davantage*. Voilà à quoi se réduit toute notre école; mais, dira-t-on, cela peut être ainsi pour le soldat: car

pour l'Officier n'eſt-il pas inſtruit d'ailleurs? Non il ne l'eſt point: on ne lui enſeigne à lui-même rien autre choſe, il ne trouve pas même de livre qui puiſſe ſeulement lui donner les premiers principes de l'Art.

Cependant toute l'année on ne fait que la même choſe, & depuis ſoixante-cinq ans que je ſers, je n'en ai pas vu davantage. Nous l'avons reçu ainſi de ceux qui nous ont précédés, & nous le tranſmettrons de même à ceux qui viendront après nous. De plus, quand même ce que l'on enſeigne dans ces exercices ſe feroit avec regles, on ne feroit encore pour ainſi dire qu'à l'alphabet; il y a bien loin de là à la capacité requiſe pour ſavoir former de bons ordres de bataille; connoiſſance abſolument néceſſaire à toutes les troupes, ſans quoi ce n'eſt que confuſion.

On n'apprend donc aujourd'hui à faire la guerre que par ce qui ſe pratique dans les armées, par conſéquent par le grand nombre de batailles & de combats où il faut s'être trouvé, & c'eſt là le ſeul moyen dont on faſſe uſage pour apprendre la conduite qu'on doit y tenir, enſorte que l'inſtruction ne peut venir qu'après s'être long-tems expoſé à de fâcheuſes expériences: ainſi que ne doit-on pas craindre quand après une longue paix il reſte peu de perſonnes de celles qui ont fait la guerre, & peut-être aucune de celles qui par de longs ſervices auront acquis des connoiſſances? & par conſéquent il ne reſte aucun uſage, aucune idée de tout ce qui doit s'y pratiquer.

Si faire beaucoup de campagnes & ſe trouver dans un grand nombre de combats étoient des moyens par eux-mêmes ſuffiſans pour rendre un homme capable des premiers emplois de la guerre, il s'enſuivroit que les Caporaux dans l'infanterie, les Brigadiers dans la cavalerie, qui par leur ancienneté ſeroient parvenus à la tête des Compagnies, ſeroient capables de les remplir, ce qui n'eſt pas.

Il eſt bien vrai que plus un Officier fait de campagnes & ſe trouve à un plus grand nombre de combats, plus il ſe forme pour l'action, plus il acquiert de mérite & ſe rend digne des honneurs & des récompenſes de la guerre ; mais tout cela ne ſuffit pas pour acquérir la capacité requiſe aux premiers emplois, s'il ne s'éleve à la recherche des connoiſſances ſupérieures & abſolument néceſſaires pour les remplir.

Avec la ſeule pratique & ſans théorie, on aura beau monter des tranchées, on ne ſaura pas pour cela conduire une attaque devant une place, non plus que ſe précautionner contre des ſorties.

On ſe ſera trouvé dans beaucoup de circonvallations, on ne les ſaura pas faire. On aura été dans des armées d'obſervation ; on aura vu faire tous les mouvemens pour couvrir un ſiege, on ne ſaura pas pour cela les diriger. On aura marché bien des fois avec toute une armée, on ne ſaura pas pour cela régler les marches ni connoître quand elles ſont mal faites ; on ne ſera pas en état de juger ſi c'eſt la faute de ceux qui les auront dreſſées, s'il faut s'en prendre plutôt à la difficulté du pays, ou ſi l'on n'aura omis aucune des meſures néceſſaires contre l'ennemi. On ſe ſera ſouvent mis en bataille devant l'armée oppoſée, on ne ſaura pas par quelles raiſons l'ordre de bataille aura été bien ou mal formé. On aura été à bien des fourages ; peut-être que ſi l'on étoit chargé d'en faire un, l'on courroit riſque de s'y prendre mal, & l'on ignoreroit la quantité d'eſcorte qui ſeroit néceſſaire à la ſureté & n'en employer ni trop ni trop peu. On aura été dans un grand nombre de camps, on ne ſaura pas pour cela camper une armée & connoître ſi le poſte eſt bon ou mauvais, & s'il remplit les vues pour leſquelles on le prend.

En tems de guerre, quand on eſt dans un camp, on y eſt

renfermé au dedans des gardes, on n'en peut ſortir qu'avec de groſſes eſcortes, on n'eſt pas maître de s'en éloigner pour aller reconnoître le pays; il vous faut des guides que vous puiſſiez queſtionner, ce que vous n'avez que quand vous commandez (occaſion bien rare); & quand même vous auriez la connoiſſance du pays, jugerez-vous par vous-même quels avantages vous pourrez y prendre ſur votre ennemi, & de l'uſage que le Général veut faire de ſa ſituation?

De plus, aujourd'hui dans les grandes armées il y a ſouvent deux cens Colonels qui la plupart ont ce grade ſans Régiment. Quand chaque jour il y auroit deux Colonels de cavalerie & autant d'infanterie de piquet, comme les campagnes ordinairement ne durent que ſix mois qui font cent quatre-vingt jours, ils ne ſeroient de piquet tout au plus que deux fois chacun dans une campagne, & ne ſortiroient du camp que le jour où il y auroit des fourages ou des eſcortes de convois, & rarement pour quelqu'autre expédition; ainſi ce ſervice eſt bien peu de choſe.

Ces grandes armées ont juſqu'à cinquante à ſoixante Maréchaux de camp, & autant de Lieutenans Généraux dont pluſieurs n'en font pas les fonctions les jours de combat, mais s'acquittent ſeulement du ſervice journalier de l'armée. Il n'y a chaque jour qu'un Lieutenant Général & un Maréchal de camp; ainſi ils ne ſauroient être commandés que quatre à cinq fois durant une campagne. Leur emploi eſt de faire monter les gardes & de les viſiter; s'ils ſont de jour & que le hazard faſſe qu'il y ait un fourage ou que l'armée décampe, c'eſt au Maréchal de camp à faire le fourage, ou à marquer le camp; mais ſi le Général ne l'a pas envoyé d'avance reconnoître l'endroit où il veut aller camper ou fourager, & qu'il y ait envoyé le Maréchal Général des logis, ou tel autre qu'il aura choiſi, celui-ci aura dreſſé l'inſtruction de tout ce qu'il y aura à faire; le

Général

Général remettra au Maréchal de camp de jour la feuille qui contiendra la disposition, & lui ordonnera d'en exécuter le contenu; ainsi ce Maréchal de camp ne produira rien du sien. De plus, il faut être rompu à savoir reconnoître un pays, & ce point ne s'acquiert pas en peu de tems. Supposé qu'on aille assiéger une place (ce qui est un événement rare) & qu'il faille en faire la circonvallation, si l'on n'en a jamais fait, & quand même on auroit été quelquefois présent à cette opération avec le Maréchal général des logis ou un autre, si l'on n'y est pas stylé, il faudra qu'on s'en rapporte encore à celui que le Général en aura chargé & qui sera plus au fait.

Si pareillement un Lieutenant Général ou Maréchal de camp n'a pas étudié la fortification, ni appris par regles la maniere de conduire les attaques; quand il commandera les tranchées, ce seront les Ingénieurs qui dirigeront le tout, & il ne fera qu'ordonner aux Colonels qui seront de tranchée de fournir aux Ingénieurs tous les gens armés ou *travailleurs* qu'ils demanderont.

J'ai peut-être été à autant de sieges qu'aucun de ceux qui sont dans le service, & dans toutes sortes de grades (continue M. le Maréchal): comme Subalterne, j'ai été détaché avec des gens armés & des travailleurs; ensuite comme Major pour conduire aux tranchées les travailleurs ou les gens armés aux postes qui leur étoient destinés; j'y ai été comme *Major de brigade*, Brigadier, Maréchal de camp & Lieutenant Général: cependant comme je n'ai point appris la fortification, la pratique que j'ai exercée en ce genre, ne peut pas être assez parfaite pour me mettre en état de bien m'acquitter de la conduite des attaques; de sorte que je serois encore aujourd'hui obligé de me laisser conduire sur bien des choses par les lumieres des Ingénieurs, leur pratique étant fondée sur des principes qui leur sont connus; avantage que je n'ai pas dans cette partie.

Ainſi la pratique, quand même elle ſeroit ſouvent répétée, lorſqu'elle eſt ſans théorie, ne peut être un moyen ſûr pour ſe rendre habile dans la guerre; ſans elle les projets, les marches, les ſieges, les camps, les entrepriſes, les batailles, tout ce que l'on fait a lieu *caſu non arte*, comme dit Végéce.

La guerre qui commença en 1701 & finit en 1713, eſt une grande preuve de cette vérité. Il y avoit à peine trois ans que nous étions ſortis d'une autre grande & longue guerre; ainſi en 1701 c'étoit le même gouvernement, les mêmes troupes & les mêmes Généraux; par conſéquent cette guerre auroit dû être encore mieux conduite que les précédentes; au contraire on s'y eſt conduit beaucoup plus mal, tant pour les projets que pour les opérations, & les avantages que nos ennemis y ont eu ſur nous, ſont moins provenus de leur habileté que de nos fautes, ce qu'il eſt facile de prouver; mais ſi nous avions fait avec art la guerre qui a précédé celle dont il s'agit, cette derniere nous auroit encore perfectionné, de ſorte que nos ennemis auroient eux-mêmes eſſuyé les malheurs qui nous ſont arrivés.

Je le répete, que l'on faſſe la guerre tant qu'on voudra, quand on n'en aura pas étudié l'art, ou que par ſon génie & ſon application on n'en aura pas trouvé les principes, comme j'ai pu faire par une pratique continuelle de toutes les parties de la guerre, telle que me l'a procuré l'emploi unique que j'exerçois dans les armées, on ne s'y rendra pas habile, on ne comprendra pas même bien des choſes que l'on verra faire.

On ſait bien qu'il faut une véritable guerre & s'être trouvé dans des combats, batailles, attaques & défenſes de places, pour s'établir la réputation d'un homme de guerre, & être perfectionné dans cet art; mais ſi ce que l'on aura pratiqué ne l'a pas été ſur des principes, & avec les connoiſſances dont on a parlé ci-deſſus, on laiſſe aller bien des choſes à l'aventure.

Il faut bien du tems & de grandes diſpoſitions pour acquérir la ſcience de la guerre ; dans tout ce qu'on oſe y entreprendre, on ne doit laiſſer au hazard que ce qu'une grande capacité jointe à une ſage conduite ne peut éviter.

Ce n'eſt qu'à force d'avoir toujours réfléchi & cherché à connoître pourquoi ſe faiſoit chaque choſe, que j'ai tiré des principes ſur leſquels durant pluſieurs années je me ſuis dirigé dans mes fonctions.

Le Chapitre III. contient un récit des emplois que M. le Maréchal a exercés dans les troupes & dans les armées. Il finit ce récit par dire qu'il a cru devoir le faire pour trois raiſons ; la premiere pour montrer qu'il a eu plus de facilité qu'un autre à apprendre la guerre à cauſe de ſes emplois. La ſeconde, que ce qu'il entreprend d'enſeigner eſt fondé non ſur de ſimples idées qu'il s'eſt formées ſans expérience, mais ſur des principes qui tirent leur ſource de tout ce qu'il a lui-même pratiqué. La troiſieme pour obſerver que les fonctions de Maréchal général des logis devroient être exercées déſormais par des Officiers généraux ſupérieurs, vu qu'elles ſont celles du Général même, s'il étoit poſſible qu'il pût vaquer à tout en perſonne, & que d'ailleurs quand les Officiers Généraux viennent à commander en chef ils ne peuvent être formés ſans avoir rempli ces fonctions, parce que les grandes parties qu'elles renferment ſont abſolument eſſentielles au commandement.

Le Chapitre IV. contient deux Articles ; le premier dit que la théorie de la guerre peut s'enſeigner par la parole, par les écrits, par les figures tracées ſoit ſur le papier, ſoit ſur le terrein &c. Et le ſecond contient un répertoire des parties qu'il va traiter.

Le Chapitre V. dit que les armées ont preſque toujours été compoſées de cavalerie & d'infanterie. Que le nombre des

hommes a toujours été divisé par parties pour former un ordre de combat. Que cette division a varié de tous les tems suivant les armes dont on se servoit; l'expérience & la capacité des Chefs qui ont formé ces parties plus ou moins nombreuses sur un front plus ou moins grand, sur plus ou moins de hauteur, suivant qu'ils ont cru y trouver plus d'avantage pour combattre. Que le changement des anciens ordres de bataille est venu depuis l'usage des armes à feu; que la longue portée & la force de ces armes ont obligé les armées à se tenir plus éloignées les unes des autres & à prendre des situations différentes, soit pour se mettre en bataille, ou pour camper, ou pour attaquer & défendre les places: mais que tous ces changemens n'en ont apporté aucun à la science ni à l'art de la guerre, & même les ordres de bataille quoique différens de ceux des anciens en plusieurs choses sont toujours formés sur les mêmes principes. Que les Généraux qui ont été à la tête des armées & qui ont su l'art de la guerre, ont de tout tems été assujettis à former leurs ordres de bataille ~~suivant les différentes~~ situations des lieux où ils devoient agir, & suivant l'usage qu'ils pouvoient faire de leurs armes; & que nos ordres de bataille aujourd'hui ne sont susceptibles que des mêmes regles.

Il définit ce que c'est qu'un bataillon & un escadron, ce que c'est que le front, la queue & les flancs.

Il dit que le nombre des rangs dont on forme le bataillon, n'est pas plus fixe que le nombre des hommes qui le composent; on le forme sur quatre, cinq, six rangs, & même on le réduit à trois. Que suivant le nombre de rangs dont on veut former un bataillon, on partage le nombre des hommes en autant de parties; s'il est de cinq cens hommes & qu'on veuille le faire de quatre rangs, ils seront de cent vingt-cinq chacun, ainsi du reste à proportion.

Ensuite il regle le terrein qu'un soldat & un cavalier occupe dans les rangs. Un soldat prend deux pieds de large sur un d'épaisseur, & le cheval trois pieds de largeur sur neuf de longueur. L'étendue que prend un escadron, un bataillon & par conséquent une armée est suivant la force des corps & l'arrangement des files. Et l'Auteur conclut ce Chapitre par dire que les armées ne sont autre chose qu'un nombre de bataillons & d'escadrons assemblés dans un même lieu; que les mouvemens qui sont propres à un bataillon ou à un escadron le sont à tous; que dans les mouvemens particuliers d'un bataillon ou d'un escadron, tous ceux d'une armée y sont renfermés; que la différence n'est que dans l'étendue du mouvement, & de même que les armées se divisent en bataillons & escadrons, de même aussi les bataillons & escadrons se divisent en parties que l'on appelle divisions; de sorte que la connoissance parfaite des mouvemens de ces divisions nous fait comprendre facilement tous ceux d'une armée si nombreuse qu'elle puisse être.

Le Chapitre VI. dit de combien de compagnies les bataillons & les escadrons ont été composés dans les trois dernieres guerres avant la paix d'Utrecht, & de quelles armes on s'est servi. Ceci n'est pas fort instructif, aussi ne nous arrêterons-nous qu'à l'observation que l'Auteur fait ensuite.

Il remarque que dans la minorité de Louis XIV les armées étoient très-petites; que néanmoins les bataillons pour la plupart étoient de mille hommes, & se mettoient en bataille sur huit rangs, & cela dans les armées du Prince de Condé & de M. de Turenne, (*a*) & leurs escadrons n'étoient que sur le pied de

(*a*) M. le Maréchal n'a pas fait attention à une chose, qui est que Condé & Turenne n'ont rangé ainsi leurs armées que parce que leurs ennemis se rangeoient de même, & que dans ce tems où l'on faisoit peu d'u-

cent vingt Maîtres. Il réſulte ou que ces grands hommes, qui avec de petites armées au lieu d'étendre le front de leur champ de bataille, aimoient mieux ne pas occuper tant de terrein en longueur & laiſſer plus d'épaiſſeur à leurs lignes, n'ont pas connu en quoi rendoit la force des ordres de bataille, ou que cela même n'eſt pas connu de ceux qui, depuis ont commandé des armées ſouvent quatre fois plus nombreuſes, leſquelles par conſéquent formoient un plus grand front, & pour l'augmenter encore ont diminué l'épaiſſeur de leurs bataillons. (*b*)

Le premier article du Chapitre VII. eſt un extrait de Briquet touchant l'exercice.

Le ſecond contient des obſervations ſur ce réglement; M. le Maréchal y dit qu'il eſt ſurpris de ce que pour faire les quarts de converſion ſoit par bataillons entiers ou par diviſions, on fait ſerrer les rangs en avant contre le premier; & quand il s'agit de marcher en colonnes, il faut que les rangs s'ouvrent

ſage des armes à feu & où l'on ſe choquoit fréquemment à l'arme blanche, il eût été dangereux de faire des bataillons minces, comme aujourd'hui qu'on fait un meilleur uſage de l'artillerie & de la mouſquetterie, il ſeroit dangereux de ſe ranger méthodiquement ſur un ordre profond.

(*b*) A la fin de ce Chapitre il y a une belle & grande Planche pour montrer comment un bataillon eſt rangé ſur quatre & huit lignes, qu'on auroit bien pu épargner ainſi que les trois quarts des autres Planches qui ſont dans l'Ouvrage. On ne devroit jamais mettre dans des Ouvrages ſolides des images qui ſont plus propres à amuſer les enfans qu'à inſtruire. D'ailleurs la multiplicité des Planches & des belles gravures (lorſqu'elles ne ſont pas abſolument néceſſaires pour l'intelligence de la matiere) rendent les Livres extrêmement coûteux, & c'eſt ce qui fait que bien des gens ſont hors d'état d'en faire l'acquiſition & par conſéquent hors d'état de s'inſtruire.

Lorſque je mis *les Rêveries* au jour, j'avois autant qu'il me fut poſſible réduit les Planches à la moitié; mais au lieu de les diminuer encore, d'autres Éditeurs les ont augmentées du double.

les uns après les autres en marchant, pour reprendre les diftances. (*c*)

L'Article troifieme eft un modele pour le maniement des armes; & comme ceci eft affez arbitraire, nous les pafferons ainfi que l'article quatre qui traite du fa[illegible] Officiers de l'infanterie.

Le Chapitre VIII. eft une queftion à favoir, fi l'infanterie armée toute de fufils avec des bayonnettes à douille, eft mieux armée que quand elle avoit des piques & des moufquets, & l'Auteur conclut que oui.

Les Anciens, dit-il, auroient eu plus d'avantage de diftribuer leurs piques tout le long du front du bataillon, qu'en les mettant en un feul peloton dans le centre.

Enfuite M. le Maréchal fait remarquer que quand on fait des épreuves, on doit toujours les bien faire, y apporter tous les foins poffibles & ne point fe rebuter d'abord. Il dit que pendant la guerre de 1688 on avoit propofé au feu Roi de fupprimer les piques & les moufquets. Sa Majefté fit faire une épreuve des bayonnettes à douille à peu près comme celles d'aujourd'hui fur les moufquets de fon Régiment: mais comme les bayonnettes n'avoient pas été faites fur les canons qui étoient de différentes groffeurs, elles ne tenoient pas bien fermes, de forte que dans cette épreuve plufieurs bayonnettes en tirant tomboient, à d'autres la balle en fortant caffoit le bout; cela fit qu'elles furent rejettées: mais peu de tems après les Nations contre lefquelles nous avons été en guerre, quitterent les piques pour les fufils avec des bayonnettes à douille, auxquelles nous avons été obligés de revenir. Enfin il dit que l'on doit s'y arrêter &

(*c*) Les mouvemens des bataillons doivent fe faire à rangs ferrés lorfqu'on eft à portée de l'ennemi; mais partout ailleurs l'on peut les faire à rangs ouverts.

former les bataillons sur ce pied-là, jusqu'à ce qu'on en ait inventé d'autres que l'on prouve être plus avantageuses; car il ne faut pas croire que l'on soit arrivé au point de perfection ni sur cet article, ni sur bien d'autres, ainsi qu'on pourra en juger dans la suite.

Le Chapitre IX. dit que l'ordre & l'arrangement des compagnies & des Officiers dans le bataillon étoit à peu près pendant les trois dernieres guerres avant la paix d'Utrecht, comme il est aujourd'hui, & qu'il vaudroit mieux mettre les Officiers & bas Officiers entre les files, qu'à la tête & derriere le bataillon.

Le Chapitre X. & presque tous les suivans traitent des notions, c'est-à-dire des premiers principes de la Tactique, qui sont de faire marcher, tourner à droite & à gauche un corps en particulier & plusieurs ensemble. On a employé dans cette partie qui contient presque tout le reste du premier Volume, trente-cinq belles & grandes Planches, qu'on auroit pu réduire à cinq ou six, ~~& qui auroient été tout aussi~~ instructives.

Ce Chapitre commence par les regles qu'il faut observer pour faire marcher un bataillon ou un escadron par parties ou en entier, & dit : Un bataillon marche tout entier comme un corps solide, ou se divise en plus ou moins de parties pour marcher. Ces parties, autrement dites divisions, se mettent en marche de deux manieres, ou en les faisant partir les unes après les autres du bataillon pour se suivre, ou toutes ensemble; ensorte que toutes ces divisions chacune dans le terrein qu'elle occupe en bataille, fassent en même tems un quart de conversion soit pour marcher sur la droite ou sur la gauche.

Dès que les distances des rangs & des files en bataille sont réglées, il faut que celles des files & des rangs en marchant, aussi bien que pour tous les mouvemens, soient les mêmes qu'en bataille;

bataille; car dès que ces distances sont réglées pour un bataillon en bataille, si on le fait marcher tout entier, il ne doit en marchant ni les étendre ni les resserrer; afin que partout où on peut l'arrêter dans sa marche, il soit toujours en bataille, ce qui ne seroit pas s'il les changeoit. De plus, quand on sépare ce bataillon en plusieurs parties pour le mettre en marche, si on change les distances dans les divisions, il faut qu'elles s'ouvrent ou se resserrent en partant du bataillon, & quand elles se remettront en bataille, qu'elles reprennent celles qu'elles y doivent avoir; ainsi ce seroit un changement continuel de distances inutiles qui ne pourroit apporter que de l'embarras.

Lorsque l'on met un bataillon en marche en faisant partir les divisions les unes après les autres pour se suivre, on peut le diviser en si petites parties que l'on voudra.

Pour que les divisions d'un bataillon marchent bien, il faut qu'elles partent à propos du bataillon pour aller droit devant elles à l'endroit où on veut les faire tourner, soit sur la droite soit sur la gauche; que l'une n'attende par l'autre; que lorsqu'elles sont en marche elles aillent toutes d'un pas égal, que la premiere division venant à s'arrêter, toutes s'arrêtent; que quand elle se remet en marche, toutes le fassent en même-tems; que la distance des rangs & des files soit la même en marchant qu'en bataille; que les files de la droite & de la gauche des divisions soient droites sur celles qui sont devant elles; que les Officiers qui menent les divisions soient dans le milieu de la distance du dernier rang de la division qui est devant eux au premier de celle qu'ils menent; que le rang qui tourne fasse son tour dans le tems que celui qui est devant lui aura fait six petits pas (*d*), & que

(*d*) M. le Maréchal parle ici quand on marche à rangs ouverts; mais lorsqu'il s'agit de marcher par divisions à rangs serrés, on doit laisser la distance d'une ligne à l'autre suivant le nombre d'hommes dont le front est composé;

celui qui eſt derriere ſe ſera approché de lui d'une pareille diſtance, en ſorte que le rang qui tourne avec celui qui va tourner forment un angle droit, attendu que s'il ne tourne pas avec cette préciſion il arrête tous ceux de derriere & s'éloigne trop de celui qui eſt devant lui, de maniere que quand il a tourné il eſt obligé d'aller plus vîte pour reprendre la diſtance qu'il doit avoir; les autres rangs qui ſuivent étant obligés à la même choſe, c'eſt ce qui cauſe un mouvement inégal, comme nous le voyons dans les diviſions qui ſont en marche.

Le rang qui tourne ne doit ni s'étendre ni ſe reſſerrer en tournant, & il doit faire ſon tour plus ou moins vîte ſuivant l'étendue de ſon front.

On ne ſauroit trop marquer la préciſion avec laquelle on doit tâcher de faire faire tous les mouvemens aux troupes; les démontrer aux Officiers ſur le papier avec la regle & le compas, & enſuite les faire exécuter à chaque bataillon & eſcadron en particulier ſur le terrein ou avec des cordeaux & des alignemens tracés. Quand ils ſeront inſtruits, en joindre pluſieurs enſemble, & lorſqu'on aſſemblera les armées en tems de paix, obſerver les mêmes regles pour tous les mouvemens qu'elles peuvent faire au moyen des alignemens; mais quand une fois les Officiers ſeront inſtruits & les ſoldats habitués à ces mouvemens, il faut quitter les cordeaux & les alignemens, n'en avoir d'autres que les yeux & le jugement, pour approcher le plus près qu'il ſera poſſible de la perfection des mouvemens, parce que quand il s'agit de joindre l'ennemi pour le combattre, il n'eſt plus queſtion de ſe ſervir de cordeaux ni de tracer des alignemens.

c'eſt-à-dire que ſi la ligne a vingt-quatre hommes de front, celle qui la ſuit doit s'en tenir éloignée de quarante-huit pieds, pour qu'elles puiſſent ſe remettre juſte en ligne par un quart de converſion.

Ainſi comme tous nos exercices ne doivent avoir d'autre but que de rendre les troupes diſciplinées & dreſſées à ſavoir ſe mouvoir pour combattre en tout lieu, c'eſt à quoi il [illegible] uniquement s'attacher & laiſſer tout ce qui eſt ſupe[illegible] eſt cette inſtruction & cette habitude de mouvem[illegible] diſtingue les vieilles troupes d'avec les milices, & c'e[illegible]oi l'on ne ſauroit trop les exercer & les occuper en tems de paix, afin que quand il ſurvient une guerre, l'on ait des troupes formées (*e*) & par conſéquent ſupérieures à celles qu'on peut leur oppoſer, ce qui eſt un grand avantage; au lieu que ſi pendant la paix on ceſſe de les maintenir dans l'habitude des mouvemens & de tout ce qu'elles doivent pratiquer dans les armées & dans les combats, comme ſucceſſivement tous les hommes ſe renouvellent, c'eſt bien toujours un vieux pied de troupes, mais il n'a pas la même vertu, & conſerve peu de ſupériorité pour agir contre de nouvelles qu'on lui oppoſeroit.

Il faut que tous les *bataillons & eſcadrons* d'une armée faſſent tous leurs mouvemens uniformément, ſans quoi il ne peut jamais y avoir d'ordre.

Les Planches 2, 3, 4, 5 & 6 n'indiquent autre choſe que comment un bataillon défile en pluſieurs diviſions, & comment ces diviſions en colonnes ſe remettent en bataille, ſoit par la droite, par la gauche &c. Et comme ceci eſt très-facile à concevoir, nous paſſerons par deſſus.

Le troiſieme article eſt une regle à obſerver pour faire marcher un ou pluſieurs bataillons & eſcadrons de front.

Un bataillon de cent trente files avec la diſtance qu'il doit avoir d'un bataillon à l'autre, n'occupera pas plus de cinquante toiſes d'étendue dont quarante-quatre toiſes moins quatre pieds

(*e*) Le Roi de Pruſſe a très-bien ſuivi cette grande maxime, & il a réuſſi à former de bonnes troupes.

pour son front, & le reste pour la distance d'un bataillon à l'autre. J'ai dit que le plus ou le moins de distance ne faisoit rien, & les conséquences conviennent à toutes, en attendant qu'on ait réglé celle qu'on doit donner.

Supposé que ce bataillon en ait d'autres à sa droite & à sa gauche; si on les fait marcher de front devant eux, pour le faire dans la perfection, comme ils forment une ligne droite en bataille, il faut qu'ils partent tous en même-tems d'un pas égal, comme s'il n'y en avoit qu'un, marchant droit devant eux, observant les distances d'un bataillon à l'autre, & celles des rangs & des files; ensorte qu'à l'endroit où on leur fait signe d'arrêter, ils arrêtent tous en même-tems & forment une ligne droite parallele à celle dont ils sont partis autant que cela se peut. Pour cela il faut savoir quelle regle ont ces bataillons, pour maintenir leur distance de l'un à l'autre & pouvoir marcher toujours en droite ligne.

On a pris certaine habitude quand les troupes marchent, de leur dire *Regardez ~~à votre droite. Je ne vois pas~~* sur quoi cela peut être fondé & pourquoi regarder plutôt la droite que la gauche; il y a des occasions où il faut se régler sur l'une, & d'autres sur l'autre. Pourquoi le centre ne les régleroit-il pas tous les deux?

Dans la marche dont il est question, il faut que la droite & la gauche se reglent sur le centre & qu'il tienne entr'elles un juste milieu; ensorte que si la gauche (supposé) étoit trop en arriere, pour lui donner le tems de reprendre son alignement, il iroit plus doucement ou même arrêteroit, ce qui obligeroit la droite d'arrêter aussi & de ne se mettre en marche que quand le centre auroit marché; au lieu que si c'étoit la droite qui dût régler la marche, pour le peu qu'elle allât trop vîte & qu'elle fût plus avancée que la gauche, cela formeroit une ligne obli-

que, que la gauche en marchant très-vîte auroit peine à redresser, sur-tout si la droite n'arrêtoit pas. Des lignes étendues ne peuvent marcher bien & sans se rompre qu'en allant doucement. (*f*)

Plus une ligne de bataillons & d'escadrons qui marche de front a d'étendue, plus les troupes trouvent de difficulté à marcher; mais la moitié de la difficulté est ôtée quand c'est le centre qui regle la droite & la gauche; il n'est plus nécessaire alors que la gauche se regle sur la droite, c'est au centre à régler leurs mouvemens de part & d'autre. D'ailleurs comme tous les terreins ne sont pas toujours unis ni découverts, la droite & la gauche sont plus à portée de voir le centre qu'elles ne le sont de s'entrevoir.

Comme il est difficile qu'une ligne qui a de l'étendue & qui part toute entiere d'un même tems, puisse marcher sans que quelque partie devance les autres, de sorte qu'en arrivant sur l'alignement où l'on veut s'arrêter, il n'y en ait aucun qui l'ait outre-passé & qui soit par conséquent obligé de rétrograder pour se mettre droit avec le reste de la ligne; quand le cas arrive, il y a deux manieres de faire retirer en arriere ce qui seroit trop avancé; si c'est de fort peu, cette partie peut reculer faisant toujours tête à l'ennemi; si c'est de beaucoup il faut qu'elle fasse demi-tour à droite pour s'aller remettre sur l'alignement, ce qui cause dans le mouvement un défaut notable, qui néanmoins faute de regles n'est que trop ordinaire.

Pour l'éviter, lorsqu'on fait un commandement ou un signal à la ligne de marcher en avant, c'est le bataillon du centre qui doit s'ébranler le premier, ensuite ceux qui sont les plus près

(*f*) M. le Maréchal s'est trompé ici; j'ai vu marcher à grand pas, sans flottement & sans se rompre des lignes de trente à quarante bataillons; il est vrai que c'étoient des troupes bien rompues à la marche.

de ſa droite & de ſa gauche, & ſucceſſivement, mais promptement les uns après les autres juſqu'au plus éloigné, de ſorte que cette ligne au lieu d'être droite en marchant ſoit un peu convexe, afin que lorſque le ſignal eſt donné pour arrêter, le bataillon du centre arrête dans le moment; ceux qui ſont les plus proches de ſa droite & de ſa gauche en s'avançant obſervent l'alignement qu'il a pris & ſe redreſſent ſur lui. Il en ſera de même des autres ſucceſſivement juſqu'aux extrémités.

Pour donner le moyen de parvenir à connoître la perfection de ces mouvemens, afin que les troupes puiſſent en approcher autant qu'il eſt poſſible, voici la regle que j'établis.

On ſuppoſe trente bataillons en bataille ſur une ligne droite, occupant chacun cinquante toiſes, tant pour le front que pour la diſtance d'un bataillon à l'autre, l'étendue ſera de quinze cens toiſes; & je ſuppoſe auſſi qu'on les faſſe marcher cinq cens toiſes en avant pour former une ligne parallele à celle dont ils ſeront partis, *il s'agit de montrer à ces bataillons la juſteſſe avec laquelle il faudroit tâcher de marcher.*

On tirera au centre de chaque bataillon une perpendiculaire à la ligne droite ſur laquelle il ſera en bataille; & avec des jalons ou hallebardes on prolongera à volonté cette perpendiculaire.

Au bout de la perpendiculaire du bataillon du centre, il en faudra tirer une autre ſur celle qui aura été pouſſée, cela donnera la ſeconde ligne parallele à la premiere. Il faut faire cet alignement avec des jalons ou hallebardes. Ceux qui ſeront à la droite prolongeront vers la droite, & ceux de la gauche vers la gauche; & avant que les bataillons ſoient arrivés à cette ſeconde parallele, elle ſera achevée d'être prolongée juſqu'à l'extrémité de la droite & de la gauche.

Lorſque cette ligne de bataillons partira pour aller ſe mettre

en bataille ſur la ſeconde parallele, le centre commencera à s'ébranler, & la droite & la gauche régleront leur marche ſur la ſienne, le centre de chaque bataillon le long de l'alignement de la premiere perpendiculaire, ce qui l'empêchera dans la marche de ſe jetter ſur la droite ou ſur la gauche; de cette façon ils pourront bien manquer par aller trop vîte ou trop doucement, mais ils ne pourront pas aller les uns ſur le terrein des autres, ce qui ſeroit un grand inconvénient, & il eſt ſûr qu'en arrivant à la ſeconde parallele chaque bataillon trouvera le centre où il doit être, & au moyen de cette parallele ils ſe mettront droit dans l'alignement.

Le quatrieme Article contient une regle pour faire marcher ſur la droite & ſur la gauche par quarts de converſion des bataillons ou des eſcadrons en entier.

La Planche repréſente un bataillon de cent vingt files à cinq de hauteur (*g*) à rangs ouverts, lequel fait à droite un quart de converſion à moitié, afin qu'on voie les lignes qu'il a déjà décrites & celles qu'il décrira. *Pl. XXXVIII. Fig. 1.*

Pour qu'un bataillon faſſe bien un quart de converſion, il en faut conſidérer les cinq rangs comme un corps ſolide, enſorte qu'en quelque point de mouvement qu'on l'arrête, les diſtances des rangs & des files ſoient les mêmes qu'ils avoient avant de tourner. Pour cela il faut que chaque ſoldat aille plus vîte ou plus doucement ſuivant qu'il eſt plus ou moins éloigné de celui qui ſoutient; par exemple, lorſqu'un bataillon tel que nous le ſuppoſons, fait ſon quart de converſion, tandis que le ſoldat de la gauche du premier rang ſert de pivot & ne fait que tourner ſur le

(*g*) Ceci peut ſervir de regle proportionnelle pour toute ſorte de hauteur, ſoit que le bataillon fût à trois, ſix ou huit hommes; mais j'ai déjà dit que lorſqu'on faiſoit ces ſortes de mouvemens en préſence de l'armée ennemie, il falloit faire ſerrer les rangs.

talon gauche, le ſoldat de la droite de ce premier rang dont le front eſt de cent vingt petits pas, décrit un quart de cercle & fait cent quatre-vingt petits pas; le ſoldat qui eſt au milieu du rang n'en fait que la moitié & les autres à proportion.

Il faut que les ſoldats des derniers rangs ſe reglent ſur les chefs de files & ſe jettent en marchant ſur leur gauche; mais le premier rang doit toujours garder ſa même étendue ſans l'augmenter ni la reſſerrer. Pour cela il ne faut pas aller droit au lieu où l'on doit arriver, mais en tournant & maintenant toujours la même diſtance du centre à la circonférence.

On doit juger quand le quart de converſion ſe fait à droite, que comme la gauche fait un bien plus grand chemin, c'eſt ſur elle que le centre doit régler ſa marche, & la droite la ſienne ſur le centre & la gauche, & en ſuivre les mouvemens. Si le quart de converſion ſe faiſoit à gauche, ce ſeroit la droite qui régleroit le centre & la gauche.

Il faut encore faire attention à ce que quand les bataillons font l'exercice, & qu'on leur fait faire les à droite & les à gauche pour tourner de tous les côtés où l'on veut qu'ils faſſent [illegible] ls tournent toujours ſur le talon gauche; mais il n'en doit pas être de même dans les à droite & à gauche par demi-compagnies, & lorſque les rangs tournent les uns après les autres ou que l'on fait des quarts de converſion, le ſoldat qui ſert de pivot doit tourner ſur le talon gauche quand le quart de converſion ſe fait à gauche, & ſur le talon droit quand le quart de converſion ſe fait à droite, ſon pied droit étant alors à l'extrémité du rang; & s'il faiſoit le contraire il n'en ſuivroit plus les mouvemens.

Ce que je dis pour le quart de converſion d'un bataillon doit être le même pour le caracol d'un eſcadron. Il faut que les cavaliers du ſecond & troiſieme rangs en marchant tournent la tête de leurs

chevaux

chevaux à droite lorſque le quart de converſion ſe fait à gauche pour ſe maintenir toujours à égale diſtance du rang qui eſt devant eux.

S'il y avoit pluſieurs bataillons ſur une ligne droite, (le nombre n'y fait rien, on en ſuppoſe trente) que la gauche fût bien placée, mais que l'on voulût avancer la droite de mille toiſes (ſuppoſé) & faire une ligne oblique par rapport à celle ſur laquelle ils ſont en bataille; ſuppoſant les bataillons de cent trente files, occupant avec leurs intervalles cinquante toiſes, le diametre ſera de quinze cens toiſes, les mille toiſes à ſoixante-quinze pas près font un huitieme de la circonférence. Ces trente bataillons, pour décrire cette portion de cercle, doivent obſerver tout ce qui vient d'être dit pour un ſeul bataillon, & maintenir la même étendue & la ligne toujours droite, avec la même diſtance d'un bataillon à l'autre; ceux du centre devant ſuivre les mouvemens de ceux de la droite, enſorte qu'en quelqu'endroit de la marche qu'on *ſoit obligé d'arrêter, la ligne ſoit* toujours droite, de la même étendue & en état de combattre en ordre. Ce que je marque ici pour un ou pluſieurs bataillons, je le dis de même pour un ou pluſieurs eſcadrons; il n'y a nulle différence de l'un à l'autre dans ces regles de mouvemens. Le quart de converſion de trente bataillons ſur une ligne, n'a pas d'autres regles ni principes que ce qui regarde celui d'un bataillon ſeul, & celui d'un bataillon que celui d'une diviſion: la différence n'eſt que dans l'étendue du mouvement, ainſi qu'il a déjà été dit: mais ſi ceux qui commandent les bataillons & eſcadrons ne ſont pas mieux inſtruits des regles qu'il faut obſerver, ce mouvement ſe fera toujours mal; s'ils le ſavent & que leurs troupes n'y ſoient pas habituées, elles ne le feront pas mieux; la théorie eſt abſolument néceſſaire, mais ſans la pratique elle ne ſuffit pas pour exécuter les mouvemens.

Ces trente bataillons étant en bataille sur une ligne droite; si on vouloit les mettre en colonne pour marcher (supposé) vers la droite par bataillon entier, chacun de ces bataillons feroit à droite par un quart de conversion, le soldat de la droite de chaque premier rang servant de pivot & tournant sur le talon droit; & lorsqu'il seroit fait, chaque bataillon formeroit une perpendiculaire à la ligne droite sur laquelle ils étoient en bataille, le premier rang de chaque bataillon étant à cinquante toises du premier rang de celui qui seroit derriere lui, parce que la même distance qui étoit au flanc d'un bataillon à l'autre en bataille se trouve pour lors dans le front & se retrouvera au flanc quand ils se remettront en bataille.

Ces cent trente bataillons en colonne forment trente lignes paralleles, dont l'une est la ligne sur laquelle ils étoient en bataille, & où la file droite de chaque bataillon touche; & l'autre est formée par la file gauche de ces bataillons, laquelle doit être *distante de quarante-quatre toises moins quatre pieds de la* premiere, ce qui est l'étendue du front de chacun des bataillons; & lorsque cette colonne aura été formée & qu'elle se remettra tout de suite en bataille par un quart de conversion à gauche de chaque bataillon, pour lors le champ de bataille de ces trente bataillons sera plus avant de quarante-quatre toises moins quatre pieds que le premier, & plus sur la droite de l'étendue du front d'un bataillon, parce que chacun d'eux se trouve dans le terrein du bataillon qui étoit à sa droite; & autant de fois qu'on les mettra en colonne, & qu'ensuite on les remettra en bataille de la même façon que je viens de dire, le champ de bataille avancera toujours du côté de l'ennemi & sur la droite.

Si au lieu de trente bataillons il y en avoit quinze & quinze escadrons à leur droite, qu'on les mît tous en marche par un quart de conversion à droite (supposé), quand le quart de con-

version feroit fait, la gauche de chaque efcadron à quarante-huit maîtres à chaque rang, ne feroit qu'à vingt-quatre toifes de la ligne fur laquelle ils étoient en bataille, tandis que les bataillons en feroient à quarante-quatre toifes moins quatre pieds, à caufe que le front de ceux-ci eft plus grand que le front de ceux-là.

Pour y remédier ces efcadrons en marchant fe jetteront un peu fur leur gauche, afin que la file gauche de l'efcadron fe trouve droite fur la file gauche du bataillon; ce qui fera que lorfqu'ils fe remettront en bataille par un quart de converfion à gauche, les bataillons & efcadrons formeront enfemble une ligne droite. Il faut encore obferver que quand cette ligne fe remettra en bataille par un quart de converfion, le bataillon qui aura la tête de la colonne prendra en avant le terrein de l'efcadron qui le précede; & comme l'efcadron n'occupe que vingt-quatre toifes, le bataillon doit en marchant laiffer la diftance de fon front entre l'efcadron & lui pour fe mettre en *bataille*.

Lorfque des troupes étant en bataille, on veut les faire mettre en colonne pour marcher ou fur la droite ou fur la gauche, il faut que chaque bataillon & efcadron en [illegible] fur ceux qui font devant eux, & s'attachent à fuivre la file droite plutôt que la gauche quand on doit fe remettre en bataille par un quart de converfion à droite, & à fuivre la file gauche quand on doit fe remmettre par la gauche. Comme il arrive fouvent que quelques bataillons & efcadrons de ceux qui font devant, fe dérangent des autres, en ce cas il faut fuivre l'alignement du plus grand nombre; car fi un bataillon qu'on a devant foi, fe jettoit trop fur la droite (fuppofé), & que l'on voulût régler fon mouvement entiérement fur lui, que les autres fucceffivement fiffent la même chofe vers la queue de la colonne, ce défaut feroit difficile à réparer & ne pourroit l'être qu'avec beaucoup

de tems, (*h*) ce que l'on n'eſt pas ſûr d'avoir toujours, ſur-tout lorſque les armées ſe mettent en bataille l'une devant l'autre.

Toutes ces obſervations ne nous paroiſſent pas conſidérables dans les mouvemens ordinaires qui ne tirent à aucune conſéquence, & on n'y fait pas grande attention; mais ceux qui ſont chargés de mettre une armée en bataille devant l'ennemi, pour lors ne voient que trop le défaut dont nous parlons; mais s'ils n'ont pas les connoiſſances que je donne ici, ils n'éviteront pas d'y tomber, & quand l'armée ſera mal en bataille, ils n'en connoîtront pas la cauſe.

Le cinquieme Article contient des regles pour mettre un ou pluſieurs bataillons ou eſcadrons en marche par quart de converſion de diviſion.

On ſuppoſe ce même bataillon de cent trente files de cinq hommes chacune, que l'on veut mettre en marche par un quart de converſion en deux diviſions. Le front de chacune ſera de ſoixante-cinq hommes, à raiſon ~~de deux pieds~~ chacun; il occupera vingt-deux toiſes moins deux pieds, & quand le quart de converſion ſera fait, il y aura du premier rang de la premiere diviſion à la ſeconde vingt-deux toiſes moins deux pieds, qui font ſoixante-cinq petits pas; de ſorte qu'au lieu de trente-ſix que les diviſions occupent en marchant, celles-ci excéderont de vingt-neuf petits pas, & qu'elles trouveront en même-tems dans le terrein qu'elles occupoient en bataille, plus qu'il ne leur en faut dans leur marche, & tout ce qui leur eſt néceſſaire pour ſe mettre en bataille.

S'il y avoit trente bataillons rangés en front de bandiere &

(*h*) Ceci ſeroit bientôt réparé par le pas de côté, à moins qu'on ne ſoit à vingt pas de l'ennemi; alors je crois qu'on ne voudroit pas ſe hazarder de faire mettre toute une armée ainſi en colonnes à rangs ouverts en lui prêtant le flanc.

qu'on les mît en marche en deux divisions par un quart de conversion à droite ou à gauche, ces trente bataillons en colonne formeroient soixante divisions qui occuperoient les mêmes quinze cens toises qu'ils avoient en bataille.

Si au lieu de trente bataillons il y en avoit quinze avec quinze escadrons, il ne seroit pas nécessaire de séparer l'escadron en deux divisions, parce que son front n'étant que de vingt-quatre toises, & celui de chacune des deux divisions du bataillon de vingt-deux toises ou environ, le front seroit à peu près égal.

Si on mettoit le bataillon en marche par trois divisions, le front de chacun seroit de quarante-trois hommes & par conséquent de quarante-trois petits pas, ce qui feroit environ quatorze toises; alors séparant l'escadron en deux divisions, celles-ci auroient chacune douze toises de front, ce qui approcheroit du front des divisions du bataillon; le premier rang de la premiere division de l'escadron seroit à douze toises du premier rang de la seconde, laquelle par conséquent auroit du terrein pour marcher & se mettre en bataille par un quart de conversion de division.

Si on séparoit le bataillon en quatre divisions, le front des deux premieres seroit de trente-trois hommes & les deux dernieres de trente-deux chacun.

Pour lors comme la division en marchant sur cinq rangs doit occuper trente-six petits pas, il y auroit trois petits pas de moins dans l'étendue des deux premieres, & quatre dans celle des deux dernieres; mais cette différence n'est pas sensible sur le terrein, & le mouvement peut se faire également; comme le front des divisions seroit de douze toises, l'escadron marchant sur deux divisions feroit presque le même front.

Il faut conclure de ces observations que toutes les fois qu'on

voudra mettre un bataillon ou plusieurs en marche par un quart de conversion de division, & qu'on voudra être certain qu'ils n'occuperont pas plus de terrein en marchant qu'en bataille, ensorte que s'il y en a plusieurs sur une même colonne, on puisse être assuré que partout où l'on voudra les arrêter & les mettre en bataille par un quart de conversion de division, toutes celles de chaque bataillon puissent le faire en même-tems & former une ligne droite avec toutes les distances ordonnées d'un bataillon; on peut conclure, dis-je, que sur le pied du bataillon dont il est question, il faudra le séparer en deux, trois ou quatre divisions, & ne pas passer ce nombre.

Pl. XXXVIII. Fig. 1. Pour faire comprendre facilement les mouvemens d'un bataillon qui fait un quart de conversion en entier, voyez la figure. Il est arrêté au milieu de son mouvement, afin que l'on voie les lignes qu'il a déjà décrites, & celles qu'il décrira pour achever son tour; sur quoi on fera attention que ce bataillon qui fait un quart de conversion, n'est gêné, ni par la droite ni par la gauche, & que s'ils sont plusieurs, comme il y a une distance petite ou grande de l'un à l'autre, ils ne le sont pas non plus: il n'en est pas de même du quart de conversion par division, ainsi que je vais le démontrer.

Pl. XXXVIII. Fig. 2. Cette Figure représente un bataillon que l'on met en marche en quatre divisions par un quart de conversion à droite.

Comme sur le papier il faut observer une grande justesse (ce que l'on ne peut pas exiger sur le terrein,) au lieu que le bataillon tel que nous venons de le partager, n'auroit que trente-trois hommes à chacune des deux premieres divisions & trente-deux à chacune des deux dernieres, on les suppose toutes quatre de trente-six hommes, ce qui fera le front de cent quarante-quatre hommes & par conséquent de cent quarante petits pas,

Ce bataillon eſt marqué s'arrêtant au milieu de ſon mouvement, & on a tracé le chemin que le ſoldat de la gauche du premier & du dernier rang de chaque diviſion fait, afin que l'on voye que celui du premier rang de la premiere diviſion n'eſt nullement gêné dans ſon mouvement, non plus que les premiers des autres diviſions; mais toutes les parties gauches des quatre derniers rangs qui ſe trouvent éloignées du ſoldat qui ſert de pivot plus que de trente-ſix petits pas, ne peuvent paſſer ſans ſe rompre; de ſorte que pour faire ce mouvement, loin de ſe jetter ſur la gauche pour ſe tenir toujours derriere le chef de file, il faut que les ſoldats de ces gauches aillent droit devant eux, & ſe reſſerrent contre la gauche du premier rang, juſqu'à ce qu'ils aient paſſé le ſoldat qui ſert de pivot à la diviſion qui eſt à leur gauche. Pour lors ils peuvent ſe jetter ſur la gauche & ſe redreſſer ſur les droites de leurs diviſions qui doivent avoir fait leur mouvement ſans s'ouvrir ni ſe reſſerrer.

Le ſecond mouvement eſt ce même bataillon qui étant en ligne, vient de faire à droite un quart de converſion pour ſe mettre en colonne, & après avoir marché ſe remet en bataille par un quart de converſion à gauche, & où l'on voit que les gauches des derniers rangs des diviſions arrêtent les droites de celles qui les ſuivent, & les obligent d'attendre qu'elles ſoient paſſées pour achever leur tour & ſe remettre en bataille. *Pl. XXXVIII. Fig. 3.*

Quoique le défaut ſoit également dans tous les bataillons d'une colonne, néanmoins comme cela ſe fait ſur le terrein de chacun & ne prend pas ſur le terrein les uns des autres, & que s'il y a de l'imperfection dans le mouvement, ce n'eſt que dans le tems qu'il ſe fait, & que dès qu'il eſt fini les troupes ſont en bataille ſur une ligne droite; il faut ſe ſervir de ce mouvement comme le plus utile & le plus néceſſaire de tous ceux

qui ſe pratiquent aujourd'hui; & reconnoître que quand on le fait, s'il y paroît un peu de confuſion, ce n'eſt pas la faute des troupes, mais qu'elle ſe trouve dans le mouvement même.

Si au lieu de quatre diviſions on vouloit partager le bataillon en huit, pour lors il faudroit au lieu de ſix petits pas qui font douze pieds, leſquels ſont la diſtance d'un rang à l'autre, & de douze petits pas ou vingt-quatre pieds qui ſont la diſtance d'une diviſion à l'autre & où ſe placent les Officiers; il faudroit, dis-je, ne donner que trois pas de diſtance qui font ſix pieds entre chaque rang, & ſix pas qui font douze pieds d'une diviſion à l'autre: au moyen de quoi ce bataillon n'occuperoit pas plus de terrein en marche que s'il marchoit ſeulement ſur quatre diviſions à douze pieds de diſtance d'un rang à l'autre.

Mais il eſt bien difficile que des bataillons puiſſent marcher long-tems avec de ſi petites diſtances d'un rang à l'autre, ſans ſe brouiller, d'autant plus que les terreins ſont inégaux, & que ſouvent les rangs même, avec de plus grandes diſtances, ſont obligés de ſe confondre. De plus, quand ils marchent de ſi près l'un de l'autre, & qu'on veut examiner dans un rang la qualité des hommes qui le compoſent, dans le tems qu'on le parcourt des yeux, le rang qui ſuit eſt paſſé. Indépendamment de ces conſidérations, comme j'ai ſouvent examiné des troupes dans leur marche, j'ai reconnu qu'il n'y avoit qu'une diſtance aſſez grande d'un rang à l'autre qui la facilitât, & que c'étoit le ſeul moyen d'en éviter la confuſion, vû que pour marcher en ordre, quand les rangs ſont ſi ſerrés, cela demande au ſoldat même une grande attention qu'on ne peut pas long-tems exiger de lui. Ainſi il faut s'arrêter à la diſtance qui a été réglée depuis long-tems, qui eſt en uſage encore aujourd'hui, de douze à treize pieds d'un rang à l'autre, & par conſéquent faire les quarts de converſion par diviſion, ſur le même pied de diſtance d'un rang à l'autre,

excepté

excepté en certains cas où l'on peut se trouver & où l'on seroit obligé de se réduire à moins. (*i*)

Il y a bien des Officiers qui auroient de la peine à se persuader de la nécessité de cette distance de douze pieds d'un rang à l'autre ; j'en ai peu trouvé qui la conçussent, & ceux qui ont le plus étudié le mouvement des troupes, sont là-dessus les plus fermes dans leur sentiment. Je crois que la raison de cela est plausible ; car cette distance de douze pieds étant établie nécessaire, elle détruit absolument toute l'école & les mouvemens du bataillon, tels qu'ils sont pratiqués aujourd'hui par les plus appliqués à leur métier, qui suivent les instructions des Inspecteurs ; mais qu'on agisse sans prévention, & qu'on fasse ensuite marcher & manœuvrer un bataillon sur ces principes, on verra bien que lorsqu'il sera accoûtumé à ces motions à rangs ouverts, il se conservera toujours en ordre. Si un soldat alors se dérange, on s'en apperçoit aussi-tôt ; s'il parle, de même ; ensorte qu'un seul homme à cheval *auprès de ce bataillon, voyant* le moindre mouvement fait mal à propos par un soldat, y peut apporter remede, & empêcher le dérangement total ; alors sûrement les rangs ne se doubleront pas sur le côté, comme il arrive lorsqu'un bataillon est exposé au feu, & qu'il a les rangs serrés.

Je ne sais d'où est venu le mouvement de *serrer les rangs*, car dans aucuns Auteurs anciens & modernes il n'en est dit autre chose sinon qu'il faut qu'ils soient serrés lorsque les troupes chargent ; ce qui doit par conséquent se mesurer par la dif-

(*i*) Des troupes qui seront bien habituées & bien exercées à marcher à rangs ouverts, le feront ensuite facilement à rangs serrés, aussi est-ce la meilleure maniere de les dresser ; mais j'ai dejà dit plusieurs fois que quand on manœuvroit à portée de l'ennemi, ce ne devoit jamais être qu'à rangs serrés.

férence qu'il y a de l'éloignement où eſt l'ennemi du premier rang du bataillon, à celui où ce même premier rang l'eſt de ſon dernier. A cinq rangs il y a huit toiſes du premier au dernier rang; ainſi ſi votre ennemi eſt à quinze ou ſeize toiſes, il n'eſt pas encore néceſſaire d'être ſerré, & à plus forte raiſon s'il eſt à vingt ou trente & plus (k). Il y a une attention cependant à faire, c'eſt que s'il y avoit de la Cavalerie à portée de vous, comme elle peut marcher fort vîte, il faut ſe ſerrer au plutôt, & votre bataillon aura ſerré les rangs avant que l'eſcadron ait parcouru cinquante toiſes.

Le ſixieme article eſt une application de toutes les différentes manieres de marcher, ſoit par des quarts de converſion de bataillons en entier, ou par des quarts de converſion de diviſion, ſoit auſſi en les faiſant partir du bataillon les unes après les autres.

Faire marcher des bataillons en faiſant partir les diviſions de chaque bataillon les unes après les autres, c'eſt la maniere dont on fait le plus d'uſage, attendu que l'on partage le bataillon en autant de parties que l'on veut, & que l'on tient en marchant le front & l'étendue à proportion; au lieu que celle par quarts de converſion de diviſion oblige néceſſairement à donner un grand front aux diviſions, & qu'un bataillon tel que nous venons de le ſuppoſer, ne peut être partagé au plus qu'en quatre diviſions, pour n'occuper en marchant que la même étendue qu'il a en bataille.

On ſe ſert de la maniere de faire partir du bataillon les divi-

(k) M. le Maréchal auroit eu raiſon, ſi l'on ne faiſoit que ſe charger avec la bayonnette; mais comment faire tirer les bataillons à rangs ouverts? Il faudroit donc faire ſerrer les rangs à tous les momens que l'on voudroit faire feu, & les rouvrir enſuite pour marcher & tourner?

ſions les unes après les autres, pour tout ce qui eſt du ſervice ordinaire, pour les marches en route dans les Provinces, pour toutes les marches d'armées où l'on n'a rien à craindre de l'ennemi, d'autant qu'on marche plus commodément ſur un petit front que ſur un plus grand. De plus on ne trouve pas toujours des pays qui permettent de marcher ſur un grand front.

Le front des diviſions pour les marches ordinaires d'armée, doit être environ de dix-huit, vingt à vingt-quatre hommes de front: par exemple, le bataillon tel que je le ſuppoſe marchera ſur ſix diviſions, & la Compagnie de Grenadiers fera la ſeptieme.

Comme on trouve des chemins qui n'ont pas tous une largeur ſuffiſante pour y faire paſſer vingt hommes de front, ni même dix, auſſi les ſoldats de chaque rang ne ſont-ils pas toujours ſur une ligne droite. Quand le chemin ſe rétrecit, ceux qui ne peuvent pas marcher dans le rang, marchent derriere dans les diſtances qu'ils ont de l'un à l'autre, & ſi elles étoient moindres de ſix petits pas, ils ne pourroient pas le faire.

Une diviſion en marchant a trente-ſix petits pas d'étendue: pourvu que les ſoldats de chaque diviſion puiſſent marcher dans cet eſpace, ſans prendre ſur le terrein de la diviſion qui eſt derriere, cela ſuffit, & la colonne ne s'allonge pas plus qu'elle ne doit; mais ſi le chemin devenoit ſi étroit que les ſoldats des diviſions, au lieu de marcher dans l'étendue de trente-ſix petits pas, fuſſent obligés d'en occuper cinquante ou plus (ſuppoſé), pour lors toutes les diviſions de la colonne s'allongeroient d'autant.

Si la maniere de marcher dont je viens de parler, convient à tout ce qui eſt le plus d'uſage, elle ne convient guere lorſqu'il s'agit d'approcher de l'ennemi; mais comme on eſt aſſujetti au terrein où l'on fait la guerre, lorſqu'il n'eſt pas poſſi-

ble de faire autrement, du moins s'il faut s'en ſervir, on doit le faire avec meſure & précaution.

Soit que des armées ſe côtoient dans leurs marches ; ou qu'elles aillent l'une au-devant de l'autre, ou bien que l'une des deux marche à l'autre qui eſt en bataille, il n'y a de marche qui convienne que celle où les bataillons & les eſcadrons n'occupent pas plus de terrein en marchant qu'en bataille ; enſorte que ſi l'armée ennemie vous côtoie, marchant par ſa droite, & vous par votre gauche, & que vous ſoyez obligé de tourner pour l'attaquer, chaque bataillon & chaque eſcadron faiſant un quart de converſion, ſoit par bataillon ou eſcadron en entier, ſoit par diviſion, l'armée ſe trouvera en bataille.

Si ces armées marchent l'une au-devant de l'autre, on en ſuppoſe une en deux colonnes près l'une de l'autre ; lorſque la tête de ces deux colonnes arrive (ſuppoſé) par le milieu du terrein où l'on veut ſe mettre en bataille, le bataillon ou eſcadron qui eſt à la tête de la colonne droite, fait un quart de converſion à droite, & celui qui eſt à la tête de la gauche, le fait à gauche pour s'étendre ; & comme chaque bataillon, ſoit qu'on l'ait partagé par diviſions ou autrement, n'occupe pas plus de terrein en marchant qu'en bataille, lorſque ces deux bataillons ou eſcadrons qui auront la tête des colonnes, arriveront ſur leur terrein pour ſe mettre en bataille, les deux dernieres arriveront au centre, enſorte que tous arriveront en même tems ſur le terrein, l'un n'étant pas arrêté par l'autre, & quand ils y ſont, la droite fait tête à l'ennemi par un quart de converſion à gauche, & la gauche par un quart de converſion à droite. (*l*)

Lorſqu'une armée eſt en bataille, ſoit ſur une ligne, ſoit ſur

(*l*) Il y a une méthode plus prompte de déployer ſans être obligé à faire ces converſions. Voyez la note qui traite du déploiement.

deux, comme nous venons de le marquer; si delà elle marche en avant, cela s'appelle marcher de front en bataille. Si cette armée au lieu de marcher de front se mettoit en colonne sur la droite ou sur la gauche, par un quart de conversion de bataillons ou d'escadrons en entier ou par divisions, & qu'une autre armée la côtoyât, soit qu'une des deux voulût défendre quelque passage, ou par d'autres raisons, on diroit que ces armées marchent en bataille en colonne par lignes.

Quand on met une armée en marche, & que les bataillons & escadrons qui forment les colonnes n'occupent pas plus de terrein en marchant qu'en bataille, soit qu'ils marchent par bataillons ou escadrons de front, ou par divisions, comme on vient de l'expliquer, cela doit s'exprimer par dire, l'armée marchera en ordre de bataille sur tant de colonnes, les bataillons (supposé) en trois ou quatre divisions & les escadrons en deux.

Mais lorsque les bataillons ou escadrons occupent plus de terrein en marchant qu'en bataille, cela doit s'appeller défiler. Par exemple, on dira: l'armée marchera sur tant de colonnes, les bataillons défileront sur six à sept divisions (supposé) & les escadrons sur trois à quatre divisions.

La premiere maniere de marcher demande une grande attention de la part des Officiers, pour que les bataillons & escadrons conservent leurs distances sans s'approcher ni s'éloigner trop les uns des autres.

La seconde & troisieme ne peuvent être réglées que par le plus ou le moins de largeur du chemin où passent les colonnes. Les Officiers doivent seulement tenir la main à ce que les cavaliers & soldats remplissent le chemin & ne s'allongent pas trop en marchant, afin que la colonne ne tienne d'étendue que celle qui lui est nécessaire pour marcher.

Il eſt donc facile de juger que ſi deux armées marchoient l'une au-devant de l'autre pour combattre avec un égal nombre de colonnes, & que la tête des colonnes arrivât en même tems ſur le champ de bataille, celle dont les colonnes ſeroient formées de bataillons & d'eſcadrons en entier, auroit toutes ſes troupes bien plus ramaſſées & plus près du champ de bataille, que celle dont les bataillons & eſcadrons défileroient ſur un plus grand nombre de diviſions; enſorte que les deux armées ſe déployant l'une devant l'autre pour prendre leur champ de bataille, la premiere ſeroit bien plûtôt formée & marcheroit à l'autre pour l'attaquer avant que toutes ſes troupes puſſent être ſorties des défilés, & par conſéquent qu'elles puſſent être en ordre pour combattre.

Ainſi ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai fait obſerver, que ſi cette derniere maniere de marcher eſt celle dont on fait le plus d'uſage, elle ne convient guere lorſqu'il s'agit de s'approcher d'une armée ennemie, & que quand on y eſt contraint on doit le faire avec meſure & précaution.

Le Chapitre XI. montre quel doit être l'arrangement des Compagnies & des Officiers dans le bataillon en ordre de bataille.

Par l'arrangement que je propoſe, dit l'Auteur, un ſoldat ne peut manquer un inſtant qu'on ne s'en apperçoive. Quelque pays de défilés que ce ſoit où il ſe paſſe une action, il retrouvera aiſément ſa place. Aucun Officier ne pourra quitter les ſoldats qu'il commandera. Le Commandant ſaura toujours à qui donner ſes ordres, & à qui s'en prendre ſi quelqu'un manque à quelque-choſe: l'ordre que j'établis eſt fort ſimple, & c'eſt notre ordre naturel qu'on a laiſſé ſans aucune bonne raiſon. Un bataillon eſt compoſé de compagnies, il n'importe en quel nombre: on en ſuppoſe treize à raiſon de cinquante hommes

chacune ; qu'on les mette en bataille ſur cinq rangs. Dans chacune de ces compagnies il doit y avoir un Capitaine, un Lieutenant, un Sous-Lieutenant, deux Sergents, trois Caporaux, trois Anſpeſſades qui ont le commandement ſur les ſoldats : faites-leur faire leurs fonctions, & qu'ils combattent tous avec leurs compagnies propres.

Si elles ont dix hommes à chaque rang, compoſez une file d'un Caporal au premier rang, d'un Anſpeſſade au ſecond, d'un Caporal au troiſieme, d'un Anſpeſſade au quatrieme & d'un Caporal au cinquieme ; de l'Anſpeſſade qui reſte & de quelques ſoldats choiſis formez-en votre premier rang. (*m*)

Les Caporaux alors & les Anſpeſſades répondront des neuf ſoldats qui ſeront à leur rang. Ceux-ci ſe conformeront à ce que feront les Caporaux & Anſpeſſades. Je regarde un bataillon que je ſuppoſe de treize compagnies de cinquante hommes chacune ſur cinq rangs (le plus ou le moins de compagnies n'y fait rien) comme ſi chaque compagnie n'étoit qu'une file, ſans m'arrêter à diſtinguer les files par chaque homme.

S'il y a des rangs qui ayent dix hommes & d'autres neuf, cela eſt indifférent pour l'action : il ne faut pas s'amuſer à prendre des ſurnuméraires à d'autres compagnies pour rendre celle-là plus complete, ce qui n'eſt tolérable que dans les revues ; quand des compagnies dans l'action perdent des ſoldats, s'il y a des rangs qui reſtent beaucoup plus forts que d'autres, chaque Officier en peut ôter des rangs où il y en a trop pour les faire paſſer dans ceux où il en manque. Ces treize files qui ſont

(*m*) Cette maxime doit être ſuivie à proportion de la hauteur des files, & du nombre des Officiers & bas Officiers : par exemple, ſi la compagnie eſt rangée ſur trois hommes de hauteur, s'il y a ſix Caporaux & Anſpeſſades, on pourra en former deux files. Il en ſera de même avec les Officiers & Sergents.

autant de compagnies ne peuvent se détruire & font toujours corps tant que le bataillon subsiste. Tous les Officiers connoissent les soldats de leur compagnie qui ont de la valeur & ceux qui ont besoin d'être animés. Quand les Officiers & soldats d'une même compagnie combattent ensemble; le soldat n'oseroit quitter, l'Officier s'en apperçoit dans le moment, les autres soldats le lui reprocheroient, & il n'oseroit retourner à la chambrée, car il y a un point d'honneur entre les soldats d'une même compagnie.

De plus quand les Capitaines combattront dans le bataillon à la tête de leurs compagnies, & qu'ils seront détachés avec elles, ces compagnies marcheront plus nombreuses au combat. Un Capitaine ne laissera pas aller ses soldats aux bagages, & aura plus d'attention à avoir de bons soldats. Chaque compagnie sera un détachement tout formé pour envoyer partout où l'on voudra, sans être obligé de faire par avance des détachemens d'hommes pris dans chaque compagnie, comme il se pratique mal à propos. Tous les Capitaines dans le bataillon seront autant de Majors pour faire exécuter sur le champ les ordres de celui qui commande le bataillon, à la premiere parole ou signal qu'il en fera.

Sans un pareil arrangement, les Officiers ne combattent jamais à la tête de leurs compagnies, tous les Officiers & soldats sont mêlés dans le bataillon: à les voir il paroît en ordre comme les autres; mais entrez dans l'examen des parties, elles sont toutes dérangées; ceux qui font bien ne peuvent être distingués, il n'y a nulle émulation & beaucoup de confusion.

Voilà à peu près ce qui regarde l'arrangement dans les compagnies, où je ne distingue plus les files par hommes, mais par compagnie, pourvu qu'elle ne passe pas cinquante hommes; car à cent j'en formerois deux files, & à proportion si elles étoient plus nombreuses.

Il

Il n'y a aucune raison de donner aux compagnies dans les [bata]illons un rang différent de celui qu'on donne à leurs Offi[ciers, s]ans même leur donner aucun nombre de files déterminé à [leurs ordres], ce qui ne peut faire que de la confusion. Si le Capitaine a un poste d'honneur dans le bataillon, sa compagnie doit l'avoir aussi; l'un ne doit pas être séparé de l'autre, & ces usages sont mal fondés.

J'établis donc que dès que le bataillon sera formé, les Capitaines, les Subalternes & les Sergents ne doivent jamais être séparés de leurs compagnies quand il faudra combatre, ce moyen étant le seul pour conserver l'ordre, & pour cela, comme le Colonel ou le Commandant d'un bataillon doit être à la tête du centre, sa compagnie au lieu d'être à la droite comme elle y a toujours été mise, sera placée au centre; & comme le front est de quarante toises pour le bataillon de treize compagnies sur cinq rangs, il aura les cinq compagnies du centre plus particuliérement à ses ordres, en étant plus à portée, quoiqu'il commande tout le bataillon.

Les quatre compagnies de la droite seront aux ordres du premier Capitaine après le Commandant, lequel Capitaine se placera avec sa compagnie le troisieme de la droite; le second Capitaine avec sa compagnie se placera le troisieme de la gauche. La raison est que les deux compagnies de la droite & de la gauche peuvent être détachées pour agir hors du bataillon, & qu'il faut que ces Commandans restent au bataillon, à moins qu'on n'en détache un plus grand nombre. Le troisieme avec sa compagnie se placera à la gauche de celle du Commandant dans le centre, & lui à la queue au cinquieme rang. Le quatrieme Capitaine avec sa compagnie seconde à la droite. Le cinquieme avec sa compagnie seconde à la gauche. Le reste des compagnies à peu près dans le même ordre.

Du nombre des Capitaines, Officiers ſubalternes & Sergens préſens, il y en aura une partie au premier rang, un Capitaine à chacun des autres placé toujours dans ſa compagnie; ſi celui du ſecond rang eſt auprès du centre, celui du troiſieme ſera vers la droite, celui du quatrieme vers la gauche & celui du cinquieme au centre, les Lieutenans, Sous-Lieutenans & Sergents placés dans le même ordre de leurs compagnies.

Par cet arrangement de compagnies dans le bataillon & d'Officiers & Sergents mêlés dans les rangs, on établit un ordre qu'il eſt difficile de rompre; on fortifie tous les rangs, chacun eſt à ſa place & chacun ſait à qui il eſt ſubordonné.

Comme les trois drapeaux ſont inutiles dans le centre, & qu'un ſeul y ſuffit, le drapeau du Colonel ou du Commandant ſera au centre au premier rang de ſa compagnie; celui du premier Capitaine préſent à la droite au premier rang de ſa compagnie; le troiſieme drapeau de même à la compagnie du Commandant de la gauche; & lorſqu'il s'agira de combattre, ces drapeaux paſſeront dans le milieu du bataillon, c'eſt-à-dire au troiſieme rang, ſi le bataillon eſt ſur cinq rangs.

Pluſieurs raiſons engagent à cette ſéparation de drapeaux; mais celle dont il s'agit actuellement, c'eſt que ſi les trois drapeaux ſont enſemble au centre comme c'eſt l'uſage, & que le bataillon ait été rompu, ſoit pour avoir été pouſſé ou pour avoir paſſé des défilés, tous ſe rejoignent aux drapeaux, mais avec confuſion, n'ayant nulle étendue de front marquée; au lieu que lorſque le Commandant fait arrêter ſon drapeau dans le centre, les Commandans des compagnies de la droite & de la gauche ſe placent avec leurs drapeaux à la même hauteur & à la diſtance qu'il faut de celui du centre, pour que les compagnies puiſſent ſe reformer, ce qu'elles feront facilement lorſque dans un front il y aura trois points qui en marqueront l'étendue.

Lorſque les bataillons ſe diviſent par compagnies, s'il faut paſſer des défilés, les compagnies qui en ſont les plus près paſſent les premieres avec leurs Officiers; enſuite celles qui ſont à leur droite, puis celles qui ſont à la gauche; non pas qu'il importe que ce ſoit celles de la droite plutôt que de la gauche, mais parce que ne les déterminant pas, cela feroit de la confuſion.

Si c'eſt un endroit où il y a pluſieurs paſſages, chaque compagnie cherchera à paſſer par celui qui eſt devant ſoi. Le Commandant qui aura paſſé fera arrêter ſon drapeau à l'endroit où il faudra ſe reformer; les deux autres ſe placeront ſur ſon alignement & à la diſtance qu'il convient pour former le bataillon, où chaque Capitaine ſe place avec ſa compagnie. De cette maniere un Commandant de bataillon voit ceux qui font bien & qui ont le plus de ſoin de faire reprendre aux ſoldats de leur compagnie les rangs qu'ils ont quittés. Le Capitaine voit ſi les Officiers de la ſienne font leur devoir, & s'il ne manque pas quelques ſoldats. Chaque Officier, Sergent, Caporal & Anſpeſſade a un petit nombre de ſoldats à ſes ordres qu'il connoît tous: c'eſt pourquoi pas un ne peut quitter ſans qu'on s'en apperçoive; il ne peut pas même ſe placer ailleurs qu'à ſa compagnie; car s'il va ſe mettre à une autre, les ſoldats le renverront à la ſienne.

Les deuxieme & troiſieme Articles traitent du nombre de compagnies, d'Officiers & de ſoldats dont il conviendroit le mieux de compoſer le bataillon, & ſur combien de rangs il faudroit le former: & comme ceci eſt aſſez arbitraire & ſujet aux circonſtances, il eſt aſſez inutile d'en parler.

Le quatrieme Article dit comment les Officiers & ſoldats d'un bataillon doivent être armés.

Nous ſommes convenus, dit l'Auteur, que la bayonnette

au bout du fusil étoit la meilleure arme dont on se servît aujourd'hui, parce qu'elle est en même-tems arme de main, comme seroit une hallebarde, & en même-tems arme de jet; ainsi l'épée & le sabre que portent les soldats leur deviennent inutiles & incommodes: car comme on les porte en travers, dès que les soldats touchent à ceux qui sont à leur droite & à leur gauche, en se remuant & en se tournant, ils s'accrochent toujours. Un homme seul même ne peut aller un peu vîte qu'il ne porte la main à la poignée de son épée, de peur qu'elle ne passe dans ses jambes & ne le fasse tomber: à plus forte raison dans les combats, sur-tout dans des bois, haies ou retranchemens, les soldats pour tirer étant obligés de tenir leur fusil des deux mains.

Puisque le fusil est en même-tems arme à feu & hallebarde, pourquoi les Sergents n'en portent-ils pas? Pourquoi n'en pas armer les Officiers & bas Officiers comme le sont ceux des grenadiers? Quelle raison peut empêcher qu'il n'en soit de même de ceux des autres compagnies, au lieu d'avoir des espontons, excepté ceux qui sont estropiés & qui ont peine à marcher? Vous privez par là chaque compagnie de cinq armes à feu qui seroient portées par ce qu'il y a de meilleur & qui ne leur serviroient pas moins d'espontons. (*n*)

Par les raisons ci-dessus & celles que je dirai ci-après, il convient que tous les soldats, Sergents & Officiers, au lieu

(*n*) On devroit même encore réformer le tambour à chaque compagnie, deux tambours avec chacun une bonne caisse de cuivre suffiroient pour un bataillon. On pourroit y ajouter un trompette pour sonner la charge seulement; car tout ce train de tambours ne sert qu'à étourdir. Une compagnie seule détachée n'a pas besoin de tambour, & quand il y en aura plusieurs un tambour suffira. Ces tambours sont douze à quinze hommes inutiles par bataillon.

d'épées portent des coutelas dont la lame aura vingt-un pouces de long, & ſera large & taillante des deux côtés juſqu'à la moitié de ſa longueur ; (*o*) ils ſeroient beaucoup plus utiles dans les combats que l'épée, & j'ai obſervé dans l'action que quand on ſe joint, le ſoldat allonge avec le fuſil ſon coup de bayonnette, & qu'en pouſſant il relève, ce qui la fait ſouvent tomber. De plus quand on eſt joint, ſouvent la longueur des armes fait qu'on ne peut plus s'en ſervir ; auſſi le ſoldat en pareil cas ôte-t-il ſa bayonnette du fuſil quand elle y eſt encore, & s'en ſert de la main, ce qu'il ne peut plus faire quand elle eſt rompue ou tombée. S'il avoit un coutelas cela pourroit remédier à tout, & il ne ſeroit pas obligé d'ôter la bayonnette de ſon fuſil ; de ſorte qu'il auroit en même-tems une arme longue & une courte, reſſource qu'il n'a pas avec l'épée, vû ſa longueur qui l'embarraſſe dans une mêlée. Cela eſt ſi vrai, que dans tous les détachemens que l'on fait à l'armée pour aller à la guerre & pour faire des attaques, ſoit grenadiers ou autres ſoldats, ne portent point leurs épées, & ils ſont perſuadés qu'elle ne leur eſt d'aucune utilité, très-incommode à porter, & qu'elle les empêche de ſe mouvoir dans les actions.

On peut donc conclure de là que les ſoldats & Sergents ne doivent plus porter d'épée à l'avenir, mais à la place des coutelas accommodés ſuivant qu'on les aura reconnu leur être plus utiles, & qu'au moins les Officiers du moment qu'ils ſeront commandés, ſoit pour aller en détachement ou monter la garde, ou quand le bataillon prendra les armes, ſoit pour revue, exercice ou action, quitteront leurs épées alors & prendront le coutelas avec le fuſil, de même qu'ils font aujourd'hui l'eſponton & le hauſſe-col.

(*o*) M. le Maréchal voudroit ici qu'on ſe ſervît de coutelas en guiſe de bayonnettes ; mais cette maxime n'eſt abſolument pas recevable pour pluſieurs raiſons qu'il ſeroit inutile de vouloir expliquer ici.

Il n'y a aucune bonne raiſon d'armer les Officiers différemment des ſoldats, quand on prouve que le fuſil avec la bayonnette à douille eſt l'arme la meilleure & la plus utile pour toutes ſortes d'actions. Cela ſe prouve encore par le plus grand nombre d'Officiers qui dans les combats au lieu d'eſpontons portent des fuſils avec des bayonnettes à douille, & par tous ceux qui ſont détachés pour aller à la guerre.

Il faut prévenir toutes les objections que l'on pourroit faire à ma propoſition. Par exemple, ſi l'Officier, me dira-t-on, eſt occupé à tirer, il n'aura plus d'attention à ce que fait ſa compagnie. Je réponds que l'arme que porte l'Officier n'eſt que pour attaquer & ſe défendre; (il n'a pas beſoin de tirailler continuellement.) Je viens de prouver que pour cela le fuſil avec la bayonnette à douille lui convenoit mieux que l'eſponton. De plus, je ne vois pas pourquoi l'arme dont il s'agit l'empêcheroit d'avoir attention à ce que fait ſa compagnie, n'étant que de quarante à *cinquante hommes ſur le pied complet*; ſi vous allez encore la priver du feu que peuvent faire cinq à ſix hommes tels que les Officiers & Sergents dont les coups ſeroient mieux appliqués que ceux de dix ſoldats, pour lors vous privez le bataillon d'un grand avantage; d'ailleurs l'Officier ſeroit le maître de tirer quand il le jugeroit à propos, ou de ne le pas faire. C'eſt pourquoi comme le plus grand nombre des actions de guerre ſe paſſe à coups de feu & ſouvent ſans en venir aux mains, il faut que tout Officier & ſoldat ſoit armé pour combattre & agir en tout lieu.

M. le Maréchal dit enſuite que l'on ne devroit pas charger inutilement les ſoldats, & qu'il faudroit ôter aux grenadiers leurs longs ſabres, leurs peſantes gibernes & leurs peſants bonnets qui ne ſervent à rien, & qu'on pourroit les diſtinguer par une autre marque.

Le ſoldat doit avoir avant une action, quarante coups à tirer dans ſa cartouche.

C'eſt un fait connu de tout le monde, que le plus grand feu fait taire l'autre. Il eſt conſtant que ſi huit mille hommes font feu contre ſix mille, qu'ils tirent auſſi vîte les uns que les autres, & qu'ils ſoient à bonne portée & également à découvert, les huit mille en peu de tems détruiront les ſix mille : mais ſi les huit mille ſont plus long-tems à charger leurs armes, qu'ils ne ſoient pas exercés à tirer bien juſte, comme on voit des bataillons faire des décharges entieres contre d'autres, ſans cependant voir tomber perſonne ; je jugerai pour lors que les ſix mille pourroient l'emporter ſur les huit mille.

Je ſuppoſe que ces deux corps ſoient vis-à-vis l'un de l'autre ſur les bords d'une riviere tous les deux à découvert, & que l'on y voulût jetter un pont : en ce cas il ne peut l'entreprendre qu'il n'ait par ſon feu obligé l'autre de s'éloigner de la riviere. Quelque parti que prenne celui qui eſt ſupérieur en nombre, ſi l'autre eſt plus prompt à charger ſes armes, s'il ſait mieux tirer, & qu'il y joigne encore plus de fermeté, il pourra ſe rendre maître des deux bords. Mais non ſeulement en de ſemblables lieux les actions ne peuvent ſe paſſer qu'à coups de feu, mais dans tous les poſtes que l'on défend où celui qui attaque ſouvent ne peut aller à l'autre que par un petit front ; ainſi il faut qu'il lui faſſe quitter ſon poſte par la ſupériorité de ſon feu, & quand il aura réuſſi, pour lors il peut chercher à en venir aux coups de main.

Ainſi mal à propos néglige-t-on dans nos troupes de bien apprendre à ſe ſervir utilement des armes à feu. Cependant il eſt facile de s'en corriger, & de ſavoir faire un bon uſage de toutes ſortes d'armes dont nous devons nous ſervir dans les différentes actions de guerre ; mais parce qu'on ne ſait pas bien inſtruire le ſoldat ;

on croit pouvoir s'en exempter en ſe ſervant d'un prétexte avantageux, qui eſt de dire qu'il ne faut pas accoutumer le ſoldat François à tirer, & qu'il faut le faire charger l'épée à la main Un pareil diſcours n'eſt pas reçu par les perſonnes qui étudient la guerre par principes, & cela ne peut ſurprendre que ceux qui n'en ſont pas inſtruits.

Je ſais bien que tant que la ſituation des lieux où vous combattez peut vous permettre d'en venir aux mains, vous devez le préférer : mais comme vous avez un ennemi devant vous qui vous contrarie, & qui eſt toujours oppoſé à vous laiſſer faire ce qui pourroit vous être profitable, ſi de ſon côté il ſe croit ſupérieur à vous combattre avec les armes à feu, il cherchera les moyens d'éviter d'être abordé ; à l'effet de quoi il s'étudiera à profiter de la ſituation des lieux, ou s'en procurera les avantages par le travail, & pour lors il faut en venir aux coups de feu avant de pouvoir en venir aux coups de main.

Auſſi l'arme à feu eſt celle qui détruit le plus d'hommes & ſur-tout aujourd'hui. (*p*) Pour en être perſuadé on n'a qu'à aller aux Hôpitaux, on verra combien peu il s'en trouve de bleſſés par les armes blanches en comparaiſon du nombre qui le ſera par les armes à feu.

Le cinquieme Article eſt une continuation des motions du bataillon. M. le Maréchal ne s'écarte pas des principes qu'il s'eſt formé : il a déjà dit qu'un bataillon devoit être regardé de trois façons, ou comme un corps ſolide, ou diviſible, ou fléxible. Il eſt corps ſolide quand par toute l'étendue de ſon front il en va attaquer un autre la bayonnette au bout du fuſil ; & que dans le moment qu'il va charger, les rangs de derriere

(*p*) Parce qu'aujourd'hui on ne fait que tirer & qu'on charge rarement avec la bayonnette.

ſe

ſe ſerrent contre le premier & l'appuient pour renverſer celui qu'il attaque. Voilà en pareil cas l'opération la plus parfaite.

Il eſt corps diviſible quand il eſt obligé de ſe ſéparer en parties: par exemple, quand il attaque un ennemi dans des haies, jardinages, bois, foſſés & autres lieux coupés, il faut en pareille occaſion que les parties du bataillon ſe ſéparent pour s'ouvrir des paſſages. Comme ce bataillon eſt diviſé par une & par deux compagnies, chaque Capitaine a ſa troupe diſtinguée & ſéparée par files; chacun donc charge devant ſoi ce qui ſe préſente, pour faire abandonner le poſte à l'ennemi: ſi on réuſſit, chaque Capitaine regarde auſſi-tôt vers ſa droite & vers ſa gauche, pour voir comme tout ſe paſſe, afin de ne pas trop avancer, ni demeurer trop en arriere, mais de chercher à ſe joindre aux autres parties.

Si le Commandant de ce bataillon, après avoir pouſſé l'ennemi ne veut que conſerver ſon poſte, en attendant un ordre ſupérieur il cherche à ſe bien placer. *Si le lieu où il eſt* ne peut pas contenir toute l'étendue de ſon front, que nous avons ſuppoſé être de cent-vingt files, qui font quarante toiſes, & que ce terrein n'en ait que vingt, que le bataillon ſoit de treize compagnies, il ordonnera aux ſix de la gauche de ſe mettre en ſeconde ligne derriere; s'il y a dix-ſept compagnies, il ordonnera de même des huit de la gauche. *Mais* comme pour former une ſeconde ligne, il faut qu'il y ait une profondeur de huit à dix toiſes ou environ, & que ſans cette profondeur ces deux parties ne formeroient plus qu'une ligne, en ce cas le bataillon au lieu d'être rangé à cinq de hauteur ſur cent-vingt files de front, n'y ſeroit que ſur ſoixante-ſeize files à dix de hauteur: ſi malgré cet arrangement la profondeur manquoit encore, au lieu de douze pieds de diſtance entre les rangs, on la réduiroit à ſix.

Suppofé que le bataillon fût obligé d'occuper un autre verger ou un autre endroit près du fien, au lieu de mettre comme je viens de dire, les compagnies derriere, on les envertoit occuper ce pofte. Et fi l'une & l'autre partie, ou feulement l'une des deux, pour mieux affurer leur fituation étoient obligées de s'étendre pour tenir plus de front, pour lors au lieu de cinq rangs on les réduiroit à quatre & même à trois : alors le Commandant fera ouvrir fur la gauche (fuppofé), dans le moment toutes les compagnies font à gauche, mais la droite ne bouge pas. Nous avons fuppofé que chaque compagnie ait dix hommes à chaque rang, en prenant les hommes des deux derniers rangs, pour augmenter les files des trois premiers, les deux premiers rangs de chaque compagnie auront dix-fept hommes au lieu de dix, & le dernier fera à feize : ces fept hommes d'augmentation à chaque rang, à raifon de deux pieds, allongent le front de chaque compagnie de deux toifes.

Comme chaque Capitaine doit être inftruit, celui qui ferme la gauche & qui fe met en marche le premier, doit juger qu'ayant derriere lui fept compagnies à chacune defquelles il faut deux toifes de plus d'étendue qu'elles n'avoient, c'eft de quinze à feize toifes qu'il faut qu'il s'éloigne avant de s'arrêter. Le Capitaine qui le fuit ne commence à marcher que quand il y a deux toifes ou environ entre le dernier foldat de la compagnie qui marche devant lui & le premier de la fienne, les autres à proportion.

Quand toutes les compagnies font arrêtées, elles font à droite pour fe remettre de front, & enfuite chaque Capitaine forme des files avec les hommes des deux derniers rangs, pour donner aux trois premiers un plus grand front.

Ce que je dis ici pour s'ouvrir fur la gauche, fe fait de même fur la droite ; mais fi c'étoit par la droite & par la gauche qu'il

fallût prendre du terrein, en ce cas la compagnie du centre ne bougeroit point, & celles de la droite & de la gauche s'ouvriroient de ces deux côtés.

Si ce bataillon étoit dans des jardinages, bois & autres pays coupés, & qu'il fût néceſſaire d'envoyer un détachement, ſoit ſur la droite ou ſur la gauche, pour occuper un poſte, comme une Egliſe, un cimetiere, une maiſon ou quelque défilé, que ce fût ſur la gauche (ſuppoſé), ſuivant le nombre d'hommes qu'il conviendroit de détacher, le Commandant ordonneroit à la compagnie de la gauche d'y envoyer une eſcouade; s'il en falloit davantage, d'y marcher toute entiere, & ſi cela ne ſuffiſoit pas il y en enverroit deux enſemble.

Si ce Commandant étoit dans des bois, brouſſailles, jardinages, pays coupés ou autres lieux où il ſeroit obligé de reſter avec ſon bataillon, & que de ce lieu il ne pût faire feu ſur l'ennemi, de ſorte que pour cela il fallût faire avancer des détachemens; pour lors il ordonneroit à une, deux, trois ou plus de compagnies de ſa droite & de ſa gauche de marcher en-avant pour tirer ſur l'ennemi. Quand après avoir tiré il les fera revenir, ſi elles étoient détachées de la droite, elles reviendroient par le flanc droit reprendre leur place, ſi c'étoit de la gauche elles reviendroient par le flanc gauche & non par le front du bataillon.

J'ai déjà dit que lorſqu'un bataillon eſt obligé de paſſer dans des pays couverts ou par des foſſés, chaque compagnie devoit paſſer devant ſoi comme elle pouvoit; mais que dès que le pays s'ouvre, le Commandant doit faire arrêter ſon drapeau afin que chacun s'arrête. Les drapeaux des compagnies de la droite & de la gauche, ſe placent alors à la diſtance néceſſaire du drapeau du centre, pour faciliter à chaque compagnie de reconnoître ſa place & de l'aller prendre.

J'ai dit aussi que s'il n'y avoit qu'un seul défilé & qu'il fût au centre, la compagnie du centre passeroit la premiere, ensuite celle de la droite si le défilé est sur la droite, & celle de la gauche si le défilé est sur la gauche.

Supposé que le défilé fût si étroit qu'il n'y pût passer qu'un homme à la fois, la compagnie qui se trouveroit le plus près des deux qui seroient jointes ensemble, feroit défiler un à un une escouade avec ses Officiers & l'autre escouade ensuite.

La compagnie qui aura passé la premiere s'avancera assez pour laisser libre le débouché, puis s'ouvrira sur la droite ou sur la gauche, suivant la situation du terrein, afin que les compagnies qui la suivent puissent se mettre en ordre; si cette premiere passée est du centre, elle doit laisser du terrein de droite & de gauche; si elle est de la droite ou de la gauche, elle va se placer où elle croit que sera son terrein quand le bataillon sera formé.

Dans la plupart des affaires de poste, le Général place les *troupes successivement. Il* ordonne par exemple de faire avancer telles & telles Brigades; on les va chercher. Chaque bataillon se met en marche & se partage par division; & comme il n'y a aucune regle & même que cela dépend un peu du terrein, les uns partagent leurs bataillons en six, d'autres en sept, & d'autres en huit divisions. La moitié des Capitaines se mettent à la tête de la premiere, & l'autre moitié à la queue du dernier rang de la derniere. Quant aux Lieutenans on les partage à chaque division. La tête de ce bataillon arrive à l'endroit où le Général l'a demandé; si c'est un pays coupé, il leur ordonne de passer par un tel chemin ou telle ouverture pour aller charger l'ennemi. Cette ouverture, supposé, a deux, trois, quatre toises au plus de largeur; ce bataillon entre dans ce défilé en colonne, de la même maniere qu'il s'est mis en marche; si le terrein ne lui permet pas de se former, il attaque l'ennemi

en colonne ; ce bataillon qui vous paroît en ordre vû le terrein, eſt dans un mauvais arrangement pour combattre. Je demande pourquoi mettre la moitié des Capitaines à la tête d'un ſi petit front, & les autres à la queue d'un dernier rang, n'y ayant aucun Capitaine depuis le premier rang juſqu'au dernier, non plus qu'aucun Subalterne à ſon véritable poſte ? Le front qui attaque, ſuppoſé, n'a que quatre à cinq toiſes au plus d'étendue. La colonne du bataillon en tiendra peut-être cinquante ou davantage : pourquoi les Capitaines ne ſont-ils pas avec chaque diviſion, ſoit qu'on attaque en colonne ou de front, ou que le bataillon ſe forme ? Ce que je repréſente là n'a rien que de très-ordinaire dans ces ſortes de combats, cependant jamais on n'y fait d'attention. A quoi bon tout ce qu'on appelle exercice quand on n'y enſeigne aucune choſe de toutes celles qui ſont ſi eſſentielles ?

Si les bataillons étoient diviſés comme je le propoſe, par compagnies avec leurs Officiers, lorſque le Général enverroit chercher une Brigade pour une pareille attaque, ce bataillon ſe mettroit en colonne par quatre compagnies qui formeroient une diviſion. En arrivant ſi le terrein ne permettoit pas de marcher par le front des quatre compagnies qui formeroient une diviſion, il n'y auroit que les trois de la droite ſuivies des autres diviſions de trois en trois compagnies : ſi le terrein s'élargit, la premiere compagnie de la ſeconde diviſion doubleroit dans la premiere, & ces quatre compagnies avec leurs Officiers attaqueroient ſoutenues des autres diviſions dans le même ordre. Si l'on gagne du terrein où le bataillon puiſſe s'étendre ſur un plus grand front, la premiere diviſion s'ouvriroit à droite & laiſſeroit du terrein pour en former une autre à même hauteur qu'elle ; ſi le terrein permet d'y former tout le bataillon, toutes les diviſions avec leurs Officiers ſe formeront en

conſéquence. A des troupes bien exercées & diſciplinées il n'y a aucun ordre à donner pour tout cela, chacun ſait ce qu'il a à faire en quelque ſituation que l'on puiſſe ſe trouver. Voilà ce qu'on doit enſeigner dans les exercices.

Tout ce qu'on y enſeigne, ſoit le maniement des armes ou les évolutions, ſe fait dans des terreins choiſis exprès, où tout eſt tranquille, où rien ne vous trouble & ne vous dérange, où vous donnez tout le tems à vos ſoldats que vous voulez, pour faire ce que vous leur ordonnez, ayant de leur part une grande attention à écouter le commandement qu'ils peuvent facilement entendre ; mais outre que ce que vous leur enſeignez ne leur eſt d'aucune utilité, quand cela ſeroit, peut-on croire qu'indifféremment dans quelque terrein que ce ſoit ils puiſſent faire les mêmes choſes, qu'ils puiſſent entendre le commandement, & que dans le feu ils ayent la même préſence d'eſprit ?

Le *Chapitre XII. traite de l'eſcadron* & de la maniere de le former. Ce ſont les mêmes regles (proportion gardée) qui ont été données pour le bataillon.

Le premier Article parle du nombre de compagnies dont un eſcadron devroit être compoſé, & M. le Maréchal dit très-bien qu'il vaut mieux mettre les bataillons & eſcadrons de maniere que les *augmentations en tems de guerre ſe faſſent toujours* par compagnie, car cela vaut bien mieux que de créer de nouveaux régimens ou de nouveaux bataillons.

Le ſecond Article dit comment les compagnies & les Officiers doivent être placés dans l'eſcadron, & ce ſont à peu près les mêmes principes que pour le bataillon.

Soit que chaque eſcadron ſoit compoſé de trois ou quatre compagnies, chacun ſera diviſé (ſuppoſé) en deux brigades : alors les trois compagnies donneront ſix brigades & les quatre

en donneront huit. Le nombre de quatre compagnies eſt le plus parfait pour tous les mouvemens, les diviſions pouvant être d'une ou de deux compagnies; s'il n'étoit que de trois compagnies de cinquante maîtres, le centre de l'eſcadron ſeroit au milieu de la compagnie du centre, on partageroit également les eſcadrons en deux parties de trois brigades chacune.

Le troiſieme Article eſt une maniere de former les eſcadrons.

Chaque eſcadron ſera compoſé de trois compagnies, & chaque compagnie d'un Capitaine, un Lieutenant, un Cornette, un Maréchal-de-logis, trois Brigadiers, trois Sous-brigadiers ou fouriers, ſix Carabiniers, un Trompette & quarante cavaliers, ce qui fera cinquante-ſept hommes, & par conſéquent cent ſoixante-onze hommes par eſcadron. Chaque compagnie ſera diviſée en trois brigades. Il y aura de plus par régiment un Colonel, un Lieutenant-Colonel, un Major, & autant d'Aides-majors que d'eſcadrons; il n'y aura qu'un étendart par eſcadron placé au centre du ſecond rang: l'eſcadron ſe mettra en bataille ſur trois rangs qui ſeront de cinquante-ſept maîtres chacun, & les premiers rangs des premiers & ſeconds eſcadrons ſeront de cinquante-huit, à cauſe du Colonel & Lieutenant-Colonel.

Le quatrieme Article contient une maxime, dont peu de gens avec raiſon ſeront d'accord avec M. le Maréchal. Il voudroit que les eſcadrons fiſſent feu avant de charger l'épée à la main, & il voudroit encore que les Officiers fuſſent armés d'un mouſqueton.

Le Chapitre XIII. dit que tant que le terrein le permet tous les mouvemens que l'on fait faire aux parties d'une armée, quand on eſt en préſence de l'ennemi & prêt à combattre, doivent être du bataillon en entier, dans l'étendue de leur front,

ſans les ſéparer par diviſions ; ſi lorſqu'on eſt en ligne, il faut tourner ſur la droite ou ſur la gauche, ou ſi dans un combat, après avoir pouſſé ce qui étoit devant ſoi, d'autres troupes viennent pour tomber ſur les flancs, alors les bataillons & les eſcadrons ſeront obligés de faire des quarts de converſion, pour faire tête ſur la droite ou ſur la gauche ; & pour remédier à la longueur de la converſion d'un bataillon en entier quand il eſt bien preſſé, il faut qu'il tourne ſur ſon centre.

Le premier Article de ce Chapitre montre comment un bataillon tourne ſur ſon centre par quarts de converſion.

Pl. XXXVIII. Fig. 4. On ſupppoſe ce bataillon de dix compagnies, chacune de douze hommes de front à chaque rang (le nombre des compagnies ni des files n'y fait rien), ce bataillon aura cent-vingt files. Si l'on veut tourner ſur la gauche, les ſoixante files de la gauche feront demi-tour à droite, & pour lors la moitié du bataillon fera tête d'un côté, & l'autre de l'autre, enſuite on fait le quart de converſion. Le ſoldat qui eſt au centre du premier rang & à la gauche des ſoixante files de la droite, ſert de pivot, non ſeulement à toute la droite, mais même aux ſoixante files qui ont fait demi-tour à droite. Toute la partie droite fait ſon quart de converſion à l'ordinaire ; mais les ſoixante files qui font tête à la queue, ſuivent le mouvement de la droite en ſe jettant ſur la gauche, chaque rang cherchant à ſe maintenir toujours droit avec la partie de la droite. Comme la droite & la gauche de ce bataillon décrivent également chacun un quart de cercle de trente toiſes, & qu'elles font plus de chemin que les parties du centre, c'eſt au centre à régler ſon mouvement ſur le leur ; & quand le quart de converſion eſt achevé, les ſoixante files qui ont fait le demi-tour à droite ſe remettent par le demi-tour à gauche & font tête à l'ennemi. J'ai fait faire à des troupes ce mouvement ; pour peu qu'elles y ſoient

ſoient habituées, elles le feront plus facilement que l'autre, puiſqu'il a la moitié moins d'étendue.

Ce qu'il y a de différence dans ce quart de converſion, c'eſt que lorſque les ſoixante files ont fait demi-tour à droite, celui qui leur ſert de pivot ſe trouve alors au rang de derriere, au lieu d'être au premier; ce qui n'eſt pas un inconvénient qui doive les empêcher de bien tourner, parce qu'elles doivent ſe régler ſur les rangs de la partie de la droite du bataillon. Cette maniere de converſion eſt fort utile pour les mouvemens que les troupes ſont obligées de faire dans les différentes occaſions, & ſituations où elles ſe trouvent.

Mais ſans être obligé de compter les files, comme nous ſommes habitués de faire dans nos exercices, ce qui devient impraticable quand on eſt près de l'ennemi, à cauſe du tems qu'il faut pour cela; outre que cet arrangement de file ne peut pas durer, & que dans ces momens il faudroit que le mouvement pût être exécuté auſſi promptement qu'il eſt ordonné : je dis que dans ces occaſions, & mêmes dans toutes celles de la guerre, tous les mouvemens doivent toujours être faits par compagnies au lieu de files, & ſi je m'en ſers ici, ce n'eſt que pour faire connoître ſur le papier la préciſion des mouvemens.

Par exemple, nous venons de ſuppoſer ce *bataillon compoſé* de dix compagnies, chacune de douze hommes à chaque rang ſur cinq de hauteur; quand les troupes auront été exercées, on dira ſeulement, *à gauche ſur le centre faites un quart de converſion* : pour lors les cinq compagnies de la gauche feront demi-tour à droite, marcheront en même-tems que celles de la droite & feront le tourniquet; quand il ſera fait, ſans attendre d'autre commandement, elles feront demi-tour à gauche pour faire tête à l'ennemi : s'il y avoit onze compagnies, le ſoldat du milieu de

celle qui seroit au centre feroit le pivot, la moitié suivroit le mouvement de la droite, & l'autre celui de la gauche.

Par ce mouvement le bataillon peut faire des quarts de conversion pour marcher sur la droite ou sur la gauche autant de fois que cela peut être nécessaire, sans qu'il sorte pour cela de son alignement, & ce mouvement demande moitié moins de tems que celui qui est en usage. Si dans un combat on est obligé de faire un quart de conversion lorsque l'ennemi paroît venir pour tomber sur l'un des flancs, si c'est sur la droite (supposé) par le quart de conversion qui est en usage, dans le tems que le bataillon décrit son quart de cercle de soixante toises, cette droite demeure toujours exposée; au lieu qu'en tournant sur le centre, elle s'en éloigne toujours & donne à parcourir à l'ennemi tout le terrein qu'elle quitte, & sa gauche qui en étoit trop éloignée s'en approche.

Lorsque l'on est en ligne & qu'il s'agit de s'ouvrir sur la droite ou sur la gauche pour ne pas marcher sur un grand front, on peut diviser ce même bataillon en deux parties; les soixante files de la droite, & les soixante de la gauche tourneront chacune sur leur centre, de même que si c'étoit deux bataillons séparés. Si c'est à la droite, chacune de ces deux moitiés fera demi-tour à droite & chacune tournera sur son centre. (*q*)

Le second Article dit comment un bataillon doit se mouvoir pour marcher sur sa droite ou sur sa gauche sur le même alignement sans s'allonger.

On suppose le bataillon de dix compagnies sur six rangs de

(*q*) Cette méthode peut être bonne pour un ou pour plusieurs bataillons; mais quand le front est de peu d'étendue, le quart de conversion à l'ordinaire est tout aussi-tôt fait; ainsi il est inutile de faire tourner deux demi-bataillons sur leur centre, & il vaut mieux faire le quart de conversion par demi-bataillon.

douze hommes chacun, la diſtance d'un rang à l'autre de douze pieds; alors il faut faire un quart de converſion à droite ou à gauche par demi-rang de compagnie, ou plutôt par eſcouade qui ſont de ſix hommes; de maniere que chaque compagnie formera deux rangs faiſant tête au flanc gauche ou droit, & tout le bataillon ſe trouvera ſur vingt rangs, faiſant tête au flanc gauche ou droit, chaque rang de trente-ſix hommes à douze pieds de diſtance l'un de l'autre, ce qui formera une colonne de quarante toiſes, qui eſt la même étendue qu'il avoit en bataille.

Les troiſieme & quatrieme Articles parlent des mouvemens de l'eſcadron; & comme ils ne conſiſtent qu'en des à droite, des à gauche & des caracols par eſcadron, par demi-eſcadron & par compagnie, ainſi que dans l'infanterie, il ſeroit inutile d'en donner ici de plus ample explication.

Le cinquieme Article eſt un préambule ſur le bataillon rond. Le ſixieme Article contient la maniere de le former.

Le ſeptieme Article veut prouver la force du bataillon rond, attaqué par des corps d'infanterie & de cavalerie qui lui ſeront de beaucoup ſupérieurs en nombre. (*r*)

(*r*) Si les Poëtes diſent qu'Homere a dormi quelquefois ſur ſes ouvrages, les Militaires ne diront-t-ils pas que M. le Maréchal de Puiſégur avoit bien ſommeil quand il ſongea au bataillon rond, & quand il le fit attaquer par un corps ſupérieur de cavalerie & d'infanterie, de la maniere qu'il a ſuppoſé.

Un bataillon ainſi formé en rond, doit être planté ſur ſon terrein comme une borne juſqu'à ce qu'il plaiſe à l'ennemi de le laiſſer former autrement pour pouvoir marcher. M. le Maréchal a ſuppoſé que des *bataillons* d'infanterie entoureroient ce rond, & s'amuſeroient à tirailler comme après des moineaux, & que des eſcadrons ſe rangeroient en lignes pour le charger; mais il s'eſt trompé dans ſa ſuppoſition, & il auroit bien pu s'imaginer qu'il y avoit un autre moyen & beaucoup meilleur pour le détruire.

Je vais premiérement auſſi ſuppoſer qu'il fût attaqué par deux bataillons d'infanterie; ils ne l'entoureront *cer-*

Les huitieme & neuvieme Articles montrent comment il faut former un bataillon triangulaire ou quarré, & comment il faut faire quitter ou reprendre la figure du rond à un bataillon suivant le besoin.

tainement pas, & ils n'y emploieront pas même du canon. Ils se formeront d'abord sur une ligne courbe à la portée du fusil, sur trois hommes de hauteur seulement; & ayant un peu chauffé la moitié de ce rond, ils en approcheront & se diviseront en quatre à cinq colonnes qui partiront toutes en même-tems pour le charger la bayonnette au bout du fusil en quatre à cinq endroits. *Voyez la Planche XXXIX, Figure 1.* Venons à l'attaque de la cavalerie.

Pl. XXXIX. Fig. 1.

Je dirai d'abord qu'à moins d'une extrême nécessité, un gros corps de grosse cavalerie ne doit jamais s'amuser à charger un corps d'infanterie qui est en ordre; ce n'est pas qu'il ne puisse venir quelquefois à bout de l'enfoncer, mais c'est parce que le jeu n'en vaut pas la chandelle, à cause qu'il lui en coûte toujours beaucoup. J'excepte ici, lorsque dans une bataille, une aile de cavalerie ayant culbuté celle de l'ennemi, tombe sur le flanc de son infanterie; car c'est leur affaire, mais ce ne l'est pas de poursuivre des fuyards à la débandade, c'est celle des troupes légeres.

Je suppose donc encore que ce bataillon rond fût attaqué par deux ou trois escadrons de cavalerie, (car si son ennemi n'est pas plus fort en nombre que lui, il n'a pas besoin de se mettre en rond, il n'a qu'à continuer son chemin, & lui faire tête de tems en tems en bataillon quarré ou en marchant par demi bataillon en contre-marche,) pesante ou légere, n'importe; on ne sera pas si fou je crois de ranger cette cavalerie en front de bandiere pour le charger, au contraire chaque escadron chargera en faisant tête de son flanc, d'un bon galop allongé; ce flanc devenu front sera de trois maîtres, & si on veut le mettre à six, ces trois escadrons se diviseront chacun par demi & se doubleront. Je suppose que les trois ou six premiers cavaliers & chevaux fussent tués au moment du choc, cela n'empêchera pas ceux qui les suivent, de continuer leur course, & ils pourront un peu se détourner de côté. Le choc de ces premiers maîtres ou chevaux tués aura sans doute aussi un peu dérangé l'œconomie du rond, cela ne peut pas être autrement; donc ceux qui suivent en auront bon marché pour le percer; si ce n'est pas la premiere ou seconde brigade, ce sera assûrément la troisieme, & ces escadrons n'auront que le feu d'un quart du bataillon rond à essuyer au moment de la charge. *Voyez la Planche XXXIX, Figure 2.* Je crois que cette maxime

Pl. XXXIX. Fig. 2.

Le dixieme eſt une conſéquence des deux précédens.

Le Chapitre XIV. parle des ordres de bataille.

Les premier & ſecond Articles diſent, que de deux lignes rangées en front de bandiere, celle qui eſt ſans intervalles entre les bataillons, vaut mieux que l'autre qui ſeroit rangée en ligne tant pleine que vuide.

Le troiſieme Article dit, qu'une ſeule ligne pleine vaut mieux que deux tant pleines que vuides de même étendue & à hauteur égale, parce que (ſuppoſe M. le Maréchal) cette ſeule ligne pleine aura enfoncé la premiere de l'ennemi, tant pleine que vuide qui eſt par conſéquent de la moitié moins nombreuſe, avant que ſa ſeconde ſe ſoit avancée pour la ſoutenir ; car les bataillons de la ligne toute pleine qui ſe trouveront vis-à-vis les intervalles de l'ennemi, tourneront par un quart de converſion pour prendre en flanc les bataillons qui ſeront déjà chargés de front.

Le quatrieme Article dit, qu'on peut ſoutenir des lignes de cavalerie avec des ronds d'infanterie en forme de baſtions; (*s*) il dit enſuite qu'on peut mettre de la cavalerie en interligne pour ſoutenir l'infanterie.

Le cinquieme Article dit, que de toutes les figures que les

ſeroit non ſeulement bonne pour charger un bataillon rond, mais encore un quarré & une colonne. Je me ſuis exprès étendu ſur cet Article, pour faire connoître qu'un corps de cavalerie ne doit jamais ſur un grand front en charger un d'infanterie qui eſt auſſi rangé ſur un grand front & bien en ordre.

(*s*) L'infanterie ne peut ſoutenir la cavalerie, que quand celle-ci demeure fixée dans ſon poſte, ou qu'elle y retourne lorſqu'elle eſt repouſſée par l'ennemi, après l'avoir chargé : car quand la cavalerie marche à la charge, ce ne doit pas être à pas comptés, ſon mouvement doit être prompt & bruſque ; ainſi des troupes d'infanterie ne peuvent pas la ſuivre pour la ſoutenir.

armées peuvent prendre pour former des ordres de bataille, il n'y en a pas une qui n'ait quelque côté plus foible que l'autre; le rond ſeul a toutes les parties égales, mais il ne convient que dans une défenſive très-forcée & à de petits corps de troupes. Lennemi pour combattre préſente toujours ſa partie la plus forte, qui eſt le front; mais ceux qui ſont habiles tâchent de l'éviter & de le prendre par ſes parties foibles, qui ſont les flancs & le derriere, ou de tomber ſur une portion de ſon front avec beaucoup plus de troupes qu'il ne peut y en oppoſer dans le moment, parce qu'il eſt conſtant que toutes les fois que par un mouvement court, & qui n'aura pas été prévu de l'ennemi, vous pourrez porter ſur une partie de ſon ordre un plus grand corps que celui qui y ſera pour vous réſiſter, en vain l'ennemi fera-t-il venir des troupes des parties éloignées qui ne ſont point attaquées; cette partie que vous chargerez ſera renverſée avant qu'elle puiſſe être ſecourue, ſur tout dans des plaines où bien peu de tems ſuffit pour décider une action.

Voilà le principe général ſur lequel on doit former les ordres de bataille pour attaquer l'ennemi, non ſeulement dans des plaines, mais dans des terreins irréguliers, où l'on trouve bien plus d'occaſions de prendre ſes avantages que dans les plaines: car l'ennemi voyant tous vos mouvemens, s'ils ne ſont pas courts & prompts, peut facilement juger de votre deſſein & parer l'attaque que vous voudrez lui faire avec avantage, & par-là vous obliger à l'attaquer dans tout ſon front. *C'eſt pourquoi, pour tous ces mouvemens de préciſion, celui dont les troupes y ſeront les mieux exercées, & qui ſait approcher ſon ennemi avec une armée dont toutes les parties ſoient diſpoſées à pouvoir promptement prendre tel ordre de bataille que le terrein & la diſpoſition de l'armée ennemie lui feront juger être le meil-*

leur pour l'attaquer avec avantage, celui-là, dis-je, doit réussir dans son entreprise. (*t*)

Les sixieme, septieme, huitieme, neuvieme & dixieme Articles rapportent les sept ordres de bataille que *Vegece* a décrit dans ses Institutions militaires.

Le premier ordre, dit-il, est de combattre avec un front fort étendu, qui forme un quarré long.

Le second est oblique, on le forme en tenant sa gauche éloignée, pendant qu'on avance sa droite pour attaquer la gauche de l'ennemi.

Le troisieme est aussi oblique en tenant sa droite éloignée, pendant qu'on avance sa gauche pour attaquer la droite de l'ennemi.

Le quatrieme est quand on fait marcher ses deux ailes de cavalerie pour attaquer celle de l'ennemi, avant que de commencer par le centre avec l'infanterie.

Le cinquieme est semblable au quatrieme, avec cette différence que les Anciens mettoient l'armure légere & les archers devant le centre pour qu'il ne fût pas facilement enfoncé.

Le sixieme est presque semblable au second, c'est-à-dire oblique.

Le septieme est quand celui qui est inférieur se trouve protégé par la situation du terrein & sait en profiter: par exemple si la gauche (supposé) est appuyée à une riviere, un marais ou autre empêchement qui le couvre, il peut porter à sa droite les plus grandes forces.

Le Chapitre XV. contient dix-neuf Articles qui traitent des

(*t*) Telles étoient les troupes du Roi de Prusse au commencement de cette guerre.

différentes manieres dont on peut rompre une armée, par principes & regles pour en diriger la marche.

On suppose une armée dans une plaine, laquelle est composée de quarante-huit bataillons & de quatre-vingt escadrons en bataille sur deux lignes, l'infanterie au centre, la cavalerie partagée également sur deux ailes, & les deux lignes éloignées de cent ou deux cens toises, les bataillons & escadrons occupant autant de terrein pour tous les mouvemens que j'ai décrits ci-devant, & n'en occupant pas plus pour le camp qu'en bataille; cette armée occupera environ deux mille toises de la droite à la gauche.

Pour l'exécution des marches telles qu'elles sont décrites, on suppose les troupes instruites & exercées sur toutes les matieres expliquées ci-devant.

Une armée telle que je la suppose ici, ne peut presque jamais trouver de terrein où elle puisse marcher long-tems de *front, & il faut alors qu'elle marche par parties*; assez rarement trouve-t-on plus de huit chemins pour aller d'un camp à l'autre, à moins que ce ne soit dans un pays fort ouvert.

Les marches qui sont expliquées ci-après, sont faites sur huit colonnes, ce qui forme une division naturelle de l'armée, laquelle je divise ainsi. La cavalerie qui est placée sur la droite, s'appelle l'aile droite, celle qui est placée sur la gauche s'appelle aîle gauche: l'infanterie qui est au centre se partage aussi; la moitié qui est à la droite s'appelle la droite de l'infanterie, & l'autre la gauche de l'infanterie, chacune de ces quatre parties se divise en premiere & seconde ligne.

Lorsqu'une armée marche de front, elle part toute entiere en même-tems & arrive de même; aucune partie alors ne fait plus de chemin que l'autre, & l'ordre ne consiste qu'en un seul mot; c'est-là le but dont il faut tâcher d'approcher, lorsqu'on ne

ne peut pas la faire marcher de front, & pour cela il faut autant qu'il eſt poſſible partager l'armée en diviſions égales & leur donner à chacune le chemin le plus court qu'on peut: il faut que toutes les diviſions partent en même-tems, & que toutes les parties de ces diviſions ſe mettent en marche dans le moment; il faut enfin leur marquer le moyen le plus aiſé pour exécuter le mouvement qu'elles doivent faire, & leur donner l'ordre le plus clair & le plus précis qu'il eſt poſſible.

Pour pouvoir combiner toutes ſortes de marches de troupes, il faut ſe fixer un calcul de la vîteſſe avec laquelle un corps de troupes peut ſe porter d'un endroit à l'autre : j'ai reconnu que toutes les troupes qui ſeroient bien exercées & inſtruites ſur les principes que j'ai établis, doivent parcourir une lieue en une heure de tems. Le nom de lieue ſe donne à une diſtance plus ou moins grande & arbitraire, entre deux mille, trois mille cinq cens, & même quatre mille toiſes. Ce qu'on appelle une lieue dans beaucoup de pays, c'eſt une *heure de chemin*, ces lieues-là ont bien près de trois mille toiſes : un homme en effet voyageant en bon chemin ſans ſe preſſer, peut parcourir cet eſpace dans une heure de tems; mais il n'eſt guere poſſible à une troupe à pied marchant en ordre dans un chemin uni, de parcourir en une heure plus de deux mille toiſes, ſur tout ſi cette infanterie eſt un peu chargée: la qualité du chemin y fait auſſi beaucoup, il y a tel chemin où l'infanterie ne peut pas faire plus de treize à quatorze cens toiſes en une heure; mais la cavalerie fait fort aiſément une lieue de deux mille quatre cens toiſes en une heure dans un bon chemin, ce qui fait un quart en ſus de vîteſſe plus que l'infanterie; ainſi la cavalerie parcourra en une minute quarante toiſes, & dans le même tems l'infanterie n'en parcourra que trente-trois ou trente-quatre.

C'eſt ſur ce pied là qu'il faut ſupputer tous les mouvemens

qu'il faut faire faire à des armées, tant par rapport aux distances dont l'ennemi peut être éloigné, qu'à la qualité du pays où il est, & à celle des troupes : car il est certain qu'une troupe choisie de gens alertes marchera plus vîte & plus longtems qu'une autre ; le plus grand nombre de troupes en retarde toujours la marche dans les pays difficiles & couverts, & où l'on est contraint de prendre des mesures pour écarter l'ennemi.

Le premier Article est le mouvement d'une armée qui se porte en avant sur huit colonnes, la tête de ces colonnes étant formée par les droites des lignes. *Voyez la Figure I.* *PL. XXXXX.*

Le second Article est le même mouvement, avec la différence que ce sont les gauches qui ont la tête des colonnes.

Le troisieme Article est encore le même mouvement qui se fait par la droite & par la gauche, c'est-à-dire que quatre colonnes partent par leur droite, comme à la Figure Ire. & quatre par leur gauche.

Le quatrieme Article est une marche faite en avant pour aller occuper un nouveau camp sur huit colonnes, chacune formée par un huitieme de chaque ligne ; par cette façon de mettre l'armée en bataille, il faut un tiers moins de tems que par les précédentes. *Voyez la Figure 2.* *PL. XXXX.*

Le cinquieme Article est une marche sur huit colonnes, partantes d'un camp sur deux lignes pour en aller occuper un autre sur quatre. *Voyez la Figure 3.*

Les sixieme, septieme & huitieme Articles sont une marche d'armée sur huit colonnes qui va en arriere occuper un camp qui fera front du côté opposé à celui où elle faisoit tête, sans qu'aucune colonne fasse plus de chemin qu'une autre. *Voyez la Figure 4.*

Le neuvieme Article est une marche d'armée, laquelle va

occuper un poste sur sa droite, & qui fait front sur la droite du vieux camp. *Voyez la Figure 5.*

Les dixieme & onzieme Articles sont une marche de l'armée qui va prendre un poste à gauche de celui qu'elle occupoit, & faire front au côté où répondoit son flanc gauche. *Voyez la Figure Ire.* *Pl. XXXXI.*

Le douzieme Article est l'armée qui part du vieux camp, & marche droit devant elle pour en occuper un nouveau.

Le treizieme Article est l'armée qui marche dans un endroit fort couvert d'un camp à l'autre; mais qui a un grand chemin extrêmement large, qui conduit de la droite du vieux camp à la gauche du nouveau. *Voyez la Figure 2.*

Le quatorzieme Article est de même que le treizieme, avec cette différence que le nouveau camp fait face au côté opposé à celui où le vieux camp le faisoit.

Le quinzieme Article est l'armée qui marche ainsi qu'il est dit aux treizieme & quatorzieme articles, mais qui n'est point gênée par le terrein. *Voyez la Figure 3.*

Les seizieme & dix-septieme Articles contiennent un mouvement de l'armée pour faire face sur la droite dans le même terrein qu'elle occupe. *Voyez la Figure 4.*

Le dix-huitieme Article est un labyrinthe qu'il est inutile de rapporter ici.

Le dix-neuvieme Article est un mouvement de deux armées marchant l'une contre l'autre, copié d'après un plan d'idée en relief. Il contient les mêmes principes qui ont déjà été donnés ci-devant.

Le Chapitre XVI traite des principes & des regles de mouvemens des armées à l'occasion des sieges, aussi-bien que des circonvallations & contrevallations; & comme on a déjà suffisamment écrit sur cette matiere, il est inutile de la répéter ici.

Le Chapitre XVII contient quelques principes pour le choix des camps.

Il y a plusieurs situations qui ont chacune leur bonté : mais c'est suivant les vues que l'on a : on est assez dans l'usage de les confondre toutes ensemble.

Dès qu'il n'y a rien à craindre de l'ennemi, tout camp est bon lorsque les troupes & les chevaux y ont les commodités nécessaires à la vie ; ce qui est un des principes qu'il faut tâcher de ne jamais perdre de vue, & dont on ne doit s'éloigner que lorsqu'on ne peut pas l'accorder avec ce qu'on a à craindre de l'ennemi. Si vous avez plusieurs marches à faire pour vous porter sur lui lorsque vous voulez l'attaquer, il faut dans la route camper vos troupes au-delà des ruisseaux, rivieres ou autres défilés que vous avez à passer ; au contraire, si vous vous retirez devant lui, vous devez toujours mettre le défilé entre deux.

Si vous lui êtes supérieur ou égal à peu près, il faut chercher à occuper un camp d'où vous puissiez vous porter dans le pays qu'il a le plus d'intérêt & d'envie de conserver, de maniere que s'il abandonne ce pays il ait plus à perdre qu'à gagner.

Arrivé dans le pays ennemi, vous y prendrez un poste qui soit tel, que s'il veut vous y attaquer, vous puissiez livrer un combat avantageux, soit en allant au-devant de lui, soit en l'attendant. Si vous voulez l'attendre, il faut que votre poste ne soit pas trop étendu & que vos flancs soient appuyés de maniere qu'il ne puisse pas vous tourner à son avantage ; il faut nécessairement que vous ayez prévu toutes les différentes attaques ou manœuvres qu'il peut faire, & que vous ayez aussi résolu celles que vous ferez suivant les différens partis qu'il pourra prendre.

Si vous êtes inférieur, il faut que votre poste couvre le pays

qu'il vous importe de conſerver, & que vous ayez moyen de vous rapprocher de vos places les plus importantes par des chemins plus courts que ceux dont ſe peut ſervir l'ennemi pour y arriver.

Dans tous les cas votre camp doit être ſitué de façon que vous communiquiez avec les places d'où vous tirez vos ſubſiſtances, & autant qu'il eſt poſſible, vous devez vous placer de maniere que l'ennemi ne puiſſe pas vous ôter votre communication, ſans être obligé lui-même de quitter celle qu'il a avec les lieux d'où il tire ſes ſubſiſtances.

Il faut avoir prévu les autres poſtes que vous pourrez prendre en cas de différens mouvemens de l'ennemi; être ſûr des chemins pour y aller, & lorſqu'il ſe remue, n'avoir jamais à ſe reprocher de ne l'avoir pas prévu.

Le premier Chapitre du ſecond Volume contient une guerre ſuppoſée entre la Seine & la Loire, & où M. le Maréchal a appliqué la plupart des maximes qu'il nous a données dans ſon premier Volume.

Les autres Chapitres contiennent des morceaux hiſtoriques des guerres qui ont été faites ſous le regne de Louis XIV, de celles de Céſar, des harangues de Periclès aux Athéniens, &c. Et comme la plupart de toutes ces choſes ont déjà été dites & redites ailleurs, je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire de les redire encore ici, d'autant plus que mon objet n'a été que de ſaiſir les maximes de M. le Maréchal, qui ont rapport à la Tactique.

NOUVEAU SYSTÊME
SUR L'ARTILLÊRIE
DE MER ET DE TERRE.

CEUX qui proposent de nouvelles idées ne doivent jamais être assez présomptueux que de s'imaginer qu'elles sont infaillibles. Rien n'est plus ridicule que cette opiniâtreté indécente, avec laquelle certains faiseurs de systêmes soutiennent l'infaillibilité de leurs opinions contre l'expérience & contre les sentimens de gens éclairés.

On ne doit jamais donner de systême qui ne tende à l'utilité publique; ainsi ce même public est en droit de juger si ce que l'on propose est bon ou mauvais.

On ne doit jamais décider d'une chose comme bonne, parce que deux ou trois connoisseurs l'auront jugée telle; ni comme mauvaise, parce que quatre à cinq ignorans l'auront condamnée. C'est, dis-je, à la voix générale & à l'expérience qu'il faut s'en rapporter.

Pour moi je souhaite que mes idées puissent en fournir de meilleures à d'autres qui sont plus habiles que moi: aussi je ne déterminerai aucune proportion en bien des choses, ni je n'entrerai dans aucune explication sur des détails qui sont déjà très-connus. Je vais tâcher de les rendre de maniere qu'on puisse les saisir du premier coup d'œil.

Depuis l'invention du canon, combien de nouveaux systêmes n'a-t-on pas donnés pour le perfectionner? Aussi faut-il avouer

que si l'on n'a pas tout-à-fait réussi à le rendre dans sa derniere perfection, du moins a-t-on approché de bien près.

Parmi toutes ces diverses inventions, il y a long-tems qu'on s'étoit imaginé de charger par la culasse de petites pieces qu'on appelle pierriers, que les vaisseaux marchands ont sur leur bord; cette culasse étoit à vis; mais on ne s'est jamais avisé, je crois, de charger une piece de vingt-quatre ou de trente-six livres de balle par la culasse, & c'est ce que je vais proposer.

Soit une piece de vingt-quatre, fondue en deux parties, c'est-à-dire la culasse à part. Son épaisseur à la premiere volée est d'un demi calibre de plus qu'à l'ordinaire, afin que les entailles d'engrenure qui y sont pratiquées ne diminuent rien de la force. La culasse a dix-huit pouces d'épaisseur depuis l'extrémité de la noix qui s'engrenne dans l'ame de la piece: la lumiere y est pratiquée en courbe, afin que l'amorce puisse facilement couler sur la charge. *Pl. XXXXII. & XXXXIII.*

Au premier renfort & à la culasse, il y a deux entailles circulaires de la largeur de quatre pouces, sur six lignes de profondeur, dans lesquelles sont appliqués deux cercles de fer de même dimension. Suivant la Figure I^re^. de la Planche XXXXIV, ces cercles ont chacun quatre oreillons dans lesquels passent quatre gros boulons de deux pouces de diametre. Ces boulons ont une forte tête qui s'arrête aux oreillons du cercle du premier renfort, & qui se ferment aux oreillons du cercle de la culasse avec de fortes clavettes faites en coin, afin qu'on puisse serrer & affermir la culasse contre la piece. *Pl. XXXXIV.*

Malgré les dix sinuosités que forment les entailles de l'engrenure, & la maniere dont la culasse serre & emboîte la piece, l'invention ne vaudroit rien, si l'on ne trouvoit encore un moyen d'empêcher l'évaporation lorsque la poudre s'enflamme; car il n'est pas douteux que le feu pénétreroit par toutes ces

jointures d'engrenures ſi on ne l'empêchoit ; & c'eſt ce que je tâcherai de faire, comme on le verra ci-après.

Pl. XXXXV. XXXXVI. XXXXVII. Cette piece de canon eſt poſée ſur un affût briſé par le milieu ; le devant qui eſt proprement l'affût eſt monté ſur quatre roues ; le derriere que je nomme contre-culaſſe eſt auſſi monté ſur quatre roues plus petites que celles du devant, mais toutes quatre proportionnées l'une avec l'autre. Les flaſques de la contre-culaſſe ſont bien garnies de bandes de fer. Deux plattes-bandes de chaque côté de ces flaſques, faites en charniere, s'accrochent aux tenons de l'affût & s'arrêtent avec de fortes clavettes. Deux crochets de fer prennent aux montants des flaſques de la contre-culaſſe & s'accrochent aux flaſques de l'affût. Entre la contre-culaſſe ou doſſier, & la culaſſe du canon, il y a une diſtance de deux à trois pouces dans laquelle on chaſſe à coups de maſſe un large coin qui ſert à ſerrer la culaſſe contre la piece, de ſorte que tout ſe ſoutient mutuellement *& qu'il eſt impoſſible* que l'ébranlement du tire ni le recul puiſſent nuire en rien à la force mutuelle de chaque partie, ni à la force générale.

La piece ainſi montée ſur ſon affût eſt poſée ſur une plate-forme élevée par derriere en diminuant inſenſiblement en avant en talus. Outre les dragues qui arrêtent l'affût aux crochets des flaſques, il y a encore des coins derriere les roues de devant, enſorte que le recul ſera tout-à-fait inſenſible, ou pour mieux dire il n'y en aura point.

On ſait que pour ſervir une piece de vingt-quatre livres de balle ſur un vaiſſeau, il faut huit à neuf hommes, encore ont ils beaucoup de peine & de dangers à eſſuyer. Suivant le ſyſtême que je propoſe, trois hommes ſuffiront au-delà pour ſervir une telle piece & même une de trente-ſix ; & cette piece tirera quatre coups pendant qu'une autre n'en tirera qu'un. Voyons comment.

Lorſqu'il

Lorſqu'il eſt queſtion de ſervir la piece, un Canonnier ſe tiendra ſur la droite, & un autre ſur la gauche ; un troiſieme eſt placé au cabeſtan qui eſt à l'extrémité de la plate-forme. On commencera par ôter les clavettes qui arrêtent les boulons, ces clavettes ſont attachées aux cercles avec une petite chaînette ; enſuite l'homme qui eſt au cabeſtan dévide le cable & tire juſqu'en haut la contre-culaſſe ſur laquelle eſt poſée & arrêtée la culaſſe. *Voyez la Planche XXXXVI.* Après quoi on prend le fourage que l'on pouſſe de force avec le refouloir. Ce cylindre eſt d'une longueur proportionnée à la charge, de ſorte que le boulet & la bourre ne peuvent ſe chaſſer plus loin qu'il ne faut. *Voyez la Planche XXXXIV, Figure 2*, & la *Planche XXXXIII.*

Lors donc que le boulet eſt dans la piece, on y met la gargouſſe ou la gargouche.

Il y aura à côté de chaque piece un petit tonneau rempli de terre glaiſe, bien graſſe & bien pétrie, avec laquelle les Canonniers feront deux bourelets ou ſauciſſes, qu'ils mettront à l'entour des entailles du noyau de la culaſſe qui entre dans l'ame de la piece. *Voyez la Planche XXXXIV. Figure 3. C'eſt ce qui empêchera l'évaporation lorſque la poudre s'enflammera.*

Enſuite on lâchera le cable pour engrener la culaſſe dans la piece, ſuivant la Planche XXXXV.

Comme il pourroit arriver quelquefois que la contre-culaſſe ſe jettât plus d'un côté que de l'autre, alors les Canonniers la redreſſeront facilement avec leurs leviers. Quand les boulons & les plates-bandes feront arrêtés avec leurs clavettes, on donnera à la piece l'élévation néceſſaire ; & on chaſſera le coin qui eſt entre la culaſſe & la contre-culaſſe : enſuite de quoi on crevera la gargouche avec une épinglette courbe comme le canal de la lumiere & on amorcera.

Après que la piece aura fait feu, on retirera la culaſſe en haut de la plate-forme, comme j'ai dit ci-devant, pour recommencer à charger; on briſera les bourelets de terre glaiſe qui ſe ſeront deſſéchés avec une broſſe de fil d'archal. Quand les Canonniers ſeront une fois bien exercés à cette manœuvre, elle leur ſera très-facile & s'exécutera avec promptitude. J'oſe même dire que dans une néceſſité un homme ſeul pourroit ſervir une piece.

Aujourd'hui en chargeant les pieces ſur les Vaiſſeaux, on eſt obligé de paſſer le refouloir par le ſabord, & de s'expoſer tout à découvert, c'eſt ce qui fait perdre quantité de monde & même on peut dire que c'eſt-là où il s'en tue le plus.

Suivant le ſyſtême que je donne, perſonne n'eſt expoſé; la portiere du ſabord eſt à demi baiſſée & poſe ſur la piece pendant qu'on la charge. On pourra avoir ſur les Vaiſſeaux des pieces auſſi longues & d'une auſſi grande portée que celles de terre, *au lieu qu'aujourd'hui on eſt obligé* d'en avoir de courtes, parce que ſi elles étoient plus longues, il ſeroit impoſſible de les ſervir.

Preſque toutes les pieces qui ſont hors de ſervice & qu'on eſt obligé de refondre ſe ſont gâtées par la lumiere : il n'en ſera pas de même ici; car quand la lumiere ſe ſera évaſée & que les entailles de culaſſe ſe ſeront uſées par le frotement, (ce qui aſſurément n'arrivera qu'à la longue) on en ſera quitte pour refondre une autre culaſſe, au lieu qu'autrement on eſt obligé de refondre la piece toute entiere.

Vingt pieces de canons comme celles que je propoſe, ſur un Vaiſſeau, pourront être ſervies par ſoixante hommes, & même quarante ſans aucun embarras; & ce Vaiſſeau tirera quatre-vingt coups de canon, tandis qu'un autre Vaiſſeau qui aura quatre-vingt pieces de canons n'en tirera pas davantage, parce

Pl. XXXXVIII.

que je ne doute pas qu'on ne puiſſe les ſervir quatre fois plus vîte que celles dont on ſe ſert préſentement; d'où je conclus que le feu d'un Vaiſſeau de vingt pieces de canons, qui aura ce[illegible] cent-vingt hommes d'équipage, ſera équivalent à celui a[illegible]eau de quatre-vingt pieces de canons qui aura quatre à c[illegible]ns hommes.

Je ſai qu'on me dira qu'il faut laiſſer repoſer une piece après qu'elle a tiré quelques coups de ſuite: cela eſt bon lorſqu'on doit s'en ſervir long-tems dans un ſiege ; mais les combats de mer ſe décident bientôt : d'ailleurs mes pieces ſont d'une épaiſſeur à ne pas s'échauffer facilement, & il eſt fort aiſé de les rafraîchir quand on veut.

Les affuts que l'on emploiera ſur terre devront être à peu près de même que ceux de mer, avec cette différence que les roues ſeront telles que celles dont on ſe ſert pour les affuts de tranchée; la culaſſe ſur la contre-culaſſe ſe traînera à part, de ſorte que la piece ne ſera pas plus peſante qu'à l'ordinaire.

Mais venons à l'artillerie de campagne.

J'ai déjà dit à la cinquieme Note que j'étois ſur[illegible] n'en augmentât pas le nombre; il faudroit donc que chaque compagnie de cinquante hommes eût une piece de canon au calibre d'une livre de balle de plomb, cela feroit douze par bataillon de ſix cens hommes.

Voici comment je voudrois qu'elles fuſſent.

On fera forger un cylindre de ſix pieds de long ſur quatre pouces de diametre, d'un fer bien purifié & bien liant; enſuite on le perforera du calibre pour une balle d'une livre de plomb, ou pour une cartouche de ſeize balles d'une once chacune. *Pl. XXXXIX.*

A cette piece l'on joindra une culaſſe de fonte à quatre tenons, qui s'engreneront dans quatre rainures & s'arrêteront au rebord ou bourelet de la piece en tournant la culaſſe, comme

on tourne le couvercle d'un pot. La lumiere eſt percée en courbe comme celle de la groſſe piece, dont j'ai parlé ci-devant.

Enſuite de quoi on frabriquera un charriot ſur le devis ſuivant.

Sa longueur eſt de neuf pieds, ſa largeur priſe à l'extrémité des aiſſieux eſt de quatre pieds & demi. Les quatre roues ſont chacune de deux pieds & demi de diametre.

Pl. XXXXX, XXXXXI & XXXXXII. Le chariot eſt briſé par le milieu, les bouts ſont appliqués l'un ſur l'autre & ſont traverſés par un gros boulon de fer qui ſert comme de cheville ouvriere, & qui eſt arrêté avec un large écrou.

Entre les deux roues de devant, au milieu de l'aiſſieu eſt un pivot de deux pieds & demi de hauteur, avec une entaille bien garnie de ſous-bandes de fer pour arrêter les tourillons de la piece.

Sur l'aiſſieu de derriere poſent deux arcs-boutans qui ſoutiennent un montant de quatre pieds de haut, de la même largeur que les barres du chariot ſont écartées, c'eſt-à-dire environ quatre pieds.

Les barres de ce montant ſont faites de maniere qu'on peut hauſſer & baiſſer en forme de couliſſe un repoſoir ſur lequel poſera la culaſſe du canon. Le doſſier de ce repoſoir, que je nomme contre-culaſſe, peut ſe baiſſer & ſe hauſſer de même, ſéparément, lorſque le Canonnier voudra charger la piece.

Les barres ſont percées de diſtance en diſtance, afin d'arrêter le repoſoir avec des chevilles de fer, ſuivant le degré de hauteur que le Canonnier voudra donner à la piece. Mais voyons comment on manœuvrera cette piece.

Il faudroit qu'à chaque compagnie il y eût cinq hommes bien exercés & deſtinés uniquement au ſervice de cette piece. Quatre

hommes suffiront au-delà, & même deux pour traîner le chariot avec des cordes attachées aux extrémités des barres, soit en avançant à l'ennemi ou en se retirant devant lui. La piece ne pesera guere plus de cent cinquante livres, & la culasse une trentaine. Le chariot est très-léger, sa longueur est de neuf pieds, sa largeur de quatre & demi, & sa hauteur depuis le bouton du chapeau du montant jusqu'à terre est de six pieds.

Le Canonnier est assis sur la barre qui traverse les deux arc-boutans; il a derriere lui une caisse pratiquée dans le chariot, qui contient cinquante cartouches, avec des tampons de fourages bien préparés & bien serrés pour servir de bourre.

Sous le reposoir est un tiroir qui contient de la terre glaise, pour faire les bourelets aux entailles de la culasse; une brosse de fil d'archal pour les grater quand ils seront secs; une épinglete pour crever la gargouche; un refouloir de calibre, avec un maillet pour chasser la bourre de force; une poire à poudre pour l'amorce, &c.

Quand le Canonnier veut mettre le feu au canon, les hommes qui le traînent se rangent de droite & de gauche; & si-tôt qu'il a fait feu, ils continuent à marcher pendant que le Canonnier recharge de la maniere suivante.

Il commence par ôter le coin qui est entre la contre-culasse & la culasse; il hausse la contre-culasse, qu'il arrête avec des chevilles; il ôte la culasse de la piece, qu'il pose sur le chariot entre ses jambes, après en avoir graté la terre avec sa brosse. Ensuite il enfonce la bourre dans le canon, y met la cartouche, engraîne la culasse, chasse le coin entre la culasse & la contre-culasse, après avoir pris son point de vue & fait feu. Les Canonniers feront tout cela dans un clin-d'œil, quand ils y seront bien exercés. Ils peuvent diriger la piece en marchant

PL. XXXXXII. pour tirer en haut, en bas, de droite & de gauche, ensorte qu'il n'y a aucun moment de perdu.

Quand dans les marches on rencontrera des chemins si étroits, que le chariot ne pourra pas y passer, on le démontera. Deux hommes porteront facilement le canon, & les autres chacun une piece du chariot, après quoi on le remontera.

Dans une retraite précipitée, en attelant un cheval à chaque chariot, les Canonniers pourront toujours servir leurs pieces, quand même ces chevaux iroient au galop.

Ces douze petites pieces de canon feroient une augmentation de force bien considérable pour un bataillon; leur feu seroit assez vif & assez fréquent pour n'avoir pas besoin de la mousqueterie, & les soldats marcheroient tranquillement à l'ennemi le fusil chargé en présentant la bayonnette, sans être obligés de tirailler par pelotons & par divisions.

En marchant à l'ennemi, dans l'éloignement on chargera le canon avec *une balle d'une livre*; mais quand on sera à la portée du mousquet, l'on tirera à cartouche, soit avec seize balles d'une once, avec huit de deux onces, ou avec quatre de quatre onces; car on devra en avoir de tous ces différens calibres.

On se contente aujourd'hui d'avoir une ou deux pieces de campagne par bataillon. Ces pieces qui sont très-courtes, très-mal montées, & encore plus mal servies, ne font pas grand mal, sur-tout en marchant par les hauts & les bas. D'ailleurs à force de tirailler coup sur coup avec cette piece, elle s'échauffe & devient inutile.

C'est une erreur de croire qu'on puisse faire tirer une piece de campagne, des dix à douze coups par minute, parce qu'en moins d'un quart d'heure la piece s'échaufferoit au point de ne pouvoir plus s'en servir d'une demi-heure. Je crois même qu'elle ne pourroit pas y résister, & qu'elle creveroit.

Il n'en eſt pas de même ſuivant mon ſyſtême ; comme chaque bataillon à douze pieces, la premiere qui a fait feu ſe repoſe pendant que les onze autres tirent, & ainſi ſucceſſivement.

Le bataillon A. qui a à chaque compagnie une piece de canon, marche au bataillon B. qui n'en a qu'une ou deux, en faiſant un feu alternatif & continuel, c'eſt-à-dire que les pieces commencent à tirer de droite & de gauche, en finiſſant par le centre comme au feu de peloton. Lors donc que le bataillon A. eſt à trente ou quarante pas de celui B. le canon fait halte, tandis que les compagnies marchent en avant & rempliſſent les intervalles qu'occupoient les pieces, en faiſant replier les crochets, & tout le bataillon continue de marcher à grands pas pour charger avec la bayonnette. Si le bataillon eſt repouſſé, chaque compagnie vient ſe ranger à côté de ſa piece de canon qui recommence de nouveau à jouer, ſoit en avançant ou en ſe retirant. *Pl. XXXXXXIII. Fig. 1.*

Le bataillon C. marche également à celui D. avec cette différence qu'il a quatre pieces de canon à chaque aile, & quatre au centre qui font un feu de diviſion, c'eſt-à-dire, que les quatre de la droite commencent à tirer enſemble, puis les quatre de la gauche, & enſuite celles du centre. *Pl. XXXXXXIII. Fig. 2.*

L'armée F. compoſée de douze brigades de quatre bataillons chacune, marche à celle E. qui eſt infiniment ſupérieure en nombre : quand les deux armées ſont à portée de ſe charger à l'arme blanche, toutes les pieces d'artillerie ſe retirent en arriere & ſe rangent en quarrés ; ſavoir, celles des quatre brigades de la droite forment quatre quarrés à la droite, chacun de quarante-huit canons, y en ayant douze à chaque face ; les quatre brigades de la gauche & celles du centre ſe mettent de même. *Pl. XXXXXXIV. Fig. 1.*

Je ſuppoſe donc que la cavalerie de l'armée F ſoit repouſſée ;

elle se retirera à côté & sous la protection du feu des quarrés d'artillerie. Si de même les brigades d'infanterie sont repoussées, elles se retireront entre ces mêmes quarrés & sous la protection de leur feu, en observant de se replier en courbe afin de donner jour à la manœuvre & à la direction de ces redoutes de feu dont les décharges, à ce que je crois, seront si terribles que qui que ce soit n'osera en approcher; d'autant plus qu'elles se flanquent & se protegent l'une l'autre de maniere qu'aucun coup n'est inutile, de quelque côté que l'ennemi y vienne. *Voyez la Figure 2.*

J'ai déjà dit plusieurs fois que l'artillerie étoit la plus cruelle ennemie de tout ordre profond; examinons encore un peu cette opinion.

Pl. XXXXXV. Je suppose deux brigades de quatre bataillons chacune, marchant l'une à l'autre pour se charger; la brigade G se forme en quatre colonnes, à cinq cens pas de l'ennemi, & marche ainsi gravement à lui : mais la brigade H n'a garde de se mettre si-tôt en colonnes; chaque bataillon fait avancer ses douze pieces d'artillerie soutenues par des piquets; & quand ces batteries ont bien chauffé ces colonnes, en observant de se retirer à mesure que les colonnes avancent, alors toute cette brigade H avance à grand pas jusqu'à la portée du pistolet de l'armée ennemie, & se forme en colonnes pour charger vivement celles de la brigade G qui seront immanquablement en désordre, & qui auront sans contredit beaucoup souffert du feu de l'artillerie.

Au moment d'une action, lorsque l'armée s'ébranlera pour marcher à l'ennemi, l'artillerie de la seconde ligne doublera à la premiere ligne; de sorte que chaque bataillon aura vingt-quatre pieces de canons, dont le feu sera certainement supé-

rieur

rieur à toutes les décharges de mousqueterie que pourroit faire ce bataillon.

Mais où l'on retirera encore un grand avantage de ces petites pieces de campagne, c'est dans les sieges ; en élevant des terrasses avec des sacs à terre, sur lesquelles on les placera, je me persuade que leur feu feroit bientôt taire celui de la place. PL. XXXXXXVI.

De même lorsqu'on voudra débusquer une armée qui est retranchée sur une hauteur & dans un endroit inaccessible, on élevera trois à quatre terrasses avec des sacs à terre, sur chacune desquelles on établira une batterie de quarante-huit pieces de ces canons.

Une brigade qui sera chargée de la construction d'une terrasse de deux cens quarante pieds de longueur, de trente pieds d'épaisseur réduite & de vingt pieds de hauteur, y emploiera cent quarante-quatre mille sacs d'un pied cube, ce qui fera soixante sacs que chaque soldat pourra remplir & entasser en cinq à six heures de tems ; & en y employant deux ou quatre brigades, la besogne ira bien plus vîte.

Lorsque les pieces mises en batteries sur ces terrasses auront tiré pendant une demi-heure on devra les rechanger, parce qu'en faisant un feu fort vif & continuel plus long-tems, on détruiroit les pieces. Je suppose que l'armée soit de vingt brigades, & qu'on ait élevé quatre terrasses, les pieces des quatre premieres brigades tireront pendant la premiere demi-heure, après viendront celles des quatre brigades qui suivent, & ainsi successivement, ensorte qu'elles ne recommenceront à tirer que de deux heures & demie en deux heures & demie.

On admire ces fameuses & prodigieuses terrasses que les anciens élevoient dans leurs sieges avec des peines incroyables ;

qu'y a-t-il donc de ſi ſurprenant dans leur conſtruction? Pour moi tout ce qui me ſurprend, c'eſt le tems infini qu'ils y employoient. Les Romains, ſous Céſar, au ſiege de Bourges, furent vingt-cinq jours pour élever une terraſſe de trois cens pieds de large, ſur quatre-vingt de hauteur; aujourd'hui cela ſeroit tout au plus l'affaire d'une journée en y employant ſeulement cinq à ſix mille hommes.

MÉMOIRE MILITAIRE

SUR

LES TARTARES ET LES CHINOIS,

TIRÉ DE L'HISTOIRE DES GUERRES qui ont causé la derniere révolution de l'Empire de la Chine;

Où l'on trouve une comparaison des opérations militaires de ces deux Nations, avec la plupart de ce que les Historiens & Commentateurs Européens ont écrit de curieux & d'instructif pour les gens de guerre.

AUJOURD'HUI les Militaires Européens se croient obligés de puiser leurs connoissances dans l'antiquité. Ils admirent les campagnes d'un Alexandre, d'un César, & ils s'efforcent de prendre de la doctrine militaire des Grecs & des Romains tout ce qu'ils s'imaginent devoir contribuer à leur instruction. Cela est fort bien: mais cette maxime de vouloir imiter & copier méthodiquement

les usages des Anciens, est selon moi la preuve la plus certaine de l'engourdissement de l'esprit, & que dans notre siecle on se contente d'effleurer la matiere sans vouloir se donner la peine de l'approfondir.

La plupart des faits militaires des Anciens peuvent sans contredit nous donner des connoissances générales, même nous servir de guides dans bien des occasions, quand on sait les appliquer eu égard aux tems & aux circonstances; mais on ne doit pas se former des idées chimériques quant aux détails & à la maniere d'agir de chaque particulier; car quelles raisons aurions-nous de vouloir imiter certaines maximes, qui même aux tems qu'elles se pratiquoient étoient très-superficielles? Et ne remarquons-nous pas aujourd'hui, que l'on regarde une opération de campagne ou les mouvemens d'une armée, comme le chef-d'œuvre d'un habile Général, tandis qu'on ne fait pas attention que souvent les choses n'ont réellement réussi que par des hazards & des *circonstances inattendues*, sans lesquelles peut-être l'on seroit tombé dans les fautes les plus grossieres.

L'Empire de la Chine, un des plus vastes, des plus riches & des plus puissans de l'Univers, nous offre des choses bien aussi conséquentes, que les Grecs, les Romains & toute l'Europe entiere nous en aient offert; & quoiqu'on n'ait jamais à la Chine & en Tartarie entendu parler *d'Alexandre, d'Epaminondas, de Philopœmen, d'Annibal, de Fabius, de Scipion, de Sylla, de Marius, de César, d'Attila, de Gustave, de Turenne, de Montecuculi*, &c. il s'y est rencontré des Généraux comparables à ceux-ci, dont la politique la plus raffinée dans la conduite des affaires les a fait agir à peu près sur les mêmes principes pour conduire les armées & pour opérer à la guerre. Les Chinois & les Tartares nous offrent, ainsi que les Grecs & les Romains qu'ils n'ont jamais copiés, des exemples de

la plus grande magnanimité, des exemples de courage, de bravoure & de génie; ils nous en offrent auſſi de la plus grande férocité, de lâcheté & de ſcélérateſſe.

Quand on réfléchit ſur les divers événemens qui arrivent dans les différentes parties de l'univers, on eſt tenté de croire qu'en tout tems, en tout lieu certaine influence, une ame univerſelle agit ſur la conduite & la façon de penſer des hommes, & cauſe tour-à-tour d'une maniere uniforme & irréguliere les différentes révolutions qui élevent ou détruiſent les Empires.

Aujourd'hui un Empire eſt dans la proſpérité & dans l'abondance, les arts & les ſciences y ſont au plus haut période; dans cinq à ſix ſiecles tout eſt changé; les peuples de cet Empire ſi floriſſant, amollis par le luxe & les commodités de la vie, tombent dans l'eſclavage; des eſſains de Barbares, endurcis au mal, accoutumés aux travaux & aux peines, en font la conquête: alors diſparoiſſent les ſciences & les arts, pour faire place à l'ignorance. Mais enſuite petit-à-petit ces mêmes Barbares ſe civiliſent, les arts & les ſciences renaiſſent, le luxe & les commodités de la vie reviennent amollir de nouveau les peuples de cet Empire, qui eſt encore reconquis par d'autres Barbares. Telles ont été les révolutions de tous les Empires du monde. Il y a quatre mille quatre cens cinquante ans que celui de la Chine étoit très-floriſſant. *Hoangti* qui défit alors l'armeé Impériale fut proclamé Empereur par ſes troupes à la place de celui qu'il venoit de détrôner. Ce Prince perfectionna beaucoup l'art militaire. Mille ans après, les Grecs n'étoient encore que Pâtres & Barbares, & Rome ne fut fondée qu'environ deux mille ans après le regne de Hoangti. Depuis ce tems-là, combien de guerres & de révolutions ont bouleverſé cet Empire!

Le Pere Martini nous a donné des Relations en latin, des guerres qui ont cauſé la derniere révolution de l'Empire de la

Chine ; mais les événemens militaires les plus intéressans y sont omis. Il y avoit quelque tems que je travaillois sur l'ouvrage de ce Pere, lorsqu'un autre bien plus correct me tomba entre les mains ; c'est celui de M. Vojeu de Brunem : alors je n'hésitai pas un moment de suivre de point en point, & même de copier mot-à-mot en bien des endroits cet excellent & judicieux Ecrivain. J'ai eu soin d'en écarter tout ce qui est étranger à mon objet, je veux dire au Militaire. Peu de gens du métier ont connoissance de ce petit Ouvrage, parce qu'on ne l'a, je crois, regardé que comme une histoire de pure curiosité ; cependant j'ose dire que les Militaires peuvent y puiser des réflexions fort intéressantes & très-instructives ; ils y remarqueront qu'on peut très-bien conduire les armées & opérer à la guerre, sans avoir jamais connu ni suivi les principes des Grecs & des Romains.

L'AN 1640 de l'Ere Chrétienne, l'Empire de la Chine étoit sous le pouvoir d'un Prince indolent, qui abandonnoit le soin de ses États à des Ministres cruels, avares & ignorans.

Il y avoit environ soixante ans que la Cour de Pekin avoit permis à un peuple sauvage & vagabond, nommé *Tartares Mancheoux*, de former des habitations vers le Leaotong, au de-là des anciennes limites de l'Empire, & ce peuple avoit profité de cette grace, sans trouver la moindre opposition. Ce ne fut que six ans après, que de nouveaux Mandarins plus jaloux que leurs prédécesseurs de l'étendue de leur ressort, voulurent absolument recouvrer le terrein cédé aux Tartares. Le Vice-Roi leur ordonna d'abord de l'abandonner ; & voyant qu'ils n'obéissoient pas, il alla lui-même les y contraindre à la tête d'un grand corps de troupes. Il fit détruire les habitations réunies en Villages ou dispersées dans la campagne, & mettre

en pieces ſans exception tout ce qui pouvoit être de quelque uſage. La jeuneſſe & les plus robuſtes d'entr'eux ſe réfugierent dans des lieux inacceſſibles, tandis qu'on enlevoit de force les enfans, les infirmes & les vieillards qui tous périrent de miſere.

Un traitement ſi dur ne fit cependant qu'une médiocre impreſſion ſur le gros de ce peuple; on le regarda comme un effet paſſager de la mauvaiſe volonté du Vice-Roi, que la Cour n'avoit garde d'approuver, & qu'elle puniroit même tôt ou tard. Dans cette idée on ſe raſſura peu-à-peu; les fugitifs vinrent ſe remettre en poſſeſſion du terrein d'où on les avoit chaſſés, les établiſſemens s'y multiplierent, & on ſe crut à l'abri de toute inſulte. En 1610 la haine des Mandarins ſe réveilla tout-à-coup; lorſqu'on s'y attendoit le moins, de nouvelles troupes Chinoiſes reparurent dans ce quartier, & y firent un dégât affreux.

Les Tartares comprirent alors ce qu'ils avoient à craindre s'ils héſitoient à ſe réunir en corps d'armée; cette union fut enfin réſolue, & la Nation ſe donna un Roi en la perſonne de *Taytſou* qui étoit Chef d'une Tribu de ſa Nation. C'eſt celui-là même que la Maiſon régnante aujourd'hui à la Chine reconnoît pour Fondateur de ſa Dynaſtie.

L'élection de ce Prince fut ſuivie d'un changement total parmi les Mancheoux; ils prirent avec les armes les vertus qui font les guerriers: la patience dans les travaux, la ſubordination, la bravoure, un grand zele pour l'honneur de la Nation. C'étoit-là ſans doute plus qu'il n'en falloit pour exciter dans toute leur jeuneſſe un violent deſir de ſe venger des Chinois, & Taytſou ne manqua pas de les ſeconder de ſon mieux. Dès la premiere année de ſon regne il repréſenta aux différentes Tribus, qu'il étoit honteux pour elles de ſe tenir plus long-tems ſur la défenſive; qu'il falloit franchir les limites de leur pays & courir ſur les terres de l'Empire, & pour faciliter ces courſes, s'emparer d'abord du Fouchun.

Cette Place étoit par ſa ſituation une des plus fortes barrieres de la domination Chinoiſe. Taytſou s'en approcha à la tête de trente mille hommes, & l'ayant inveſtie de tous côtés, il la prit en deux jours par eſcalade.

A cette nouvelle le Vice-Roi du Leaotong ſe crut perdu à la Cour, s'il n'éteignoit au-plutôt cet incendie. Il raſſembla donc promptement toutes les troupes de ſa Province, & leur ayant donné pour Général un de ſes Lieutenans, homme de cœur & d'expérience, il les fit marcher contre les Mancheoux. La partie aſſûrément nétoit pas égale; Taytſou le comprit & ſe retira; mais à l'entrée de la Tartarie, il laiſſa un détachement conſidérable chargé d'obſerver l'armée Chinoiſe, & de l'inquiéter dans ſes mouvemens.

Cette ſage précaution eut encore plus de ſuccès qu'on n'en attendoit. Ce corps laiſſé en arriere étoit de huit à dix mille hommes, qui ſans ſe commettre imprudemment, attendoit en paix l'occaſion d'agir. Ces braves la trouverent dans la mauvaiſe conduite de l'ennemi. Les Chinois croyoient la guerre finie par la retraite des Mancheoux, & pleins de mépris pour cette Nation ils n'obſerverent aucune des regles de la diſcipline militaire. Leur camp tout ouvert & mal gardé invita les Tartares à l'attaquer, & ils l'attaquerent un jour ſi bien, que plus des deux tiers de l'armée Chinoiſe y périrent avec ſon Général.

Une victoire ſi complete qui auroit dû rendre les vainqueurs plus fiers & plus ardens à continuer la guerre, produiſit un effet tout oppoſé. Soit que Taytſou craignît une irruption dans ſon pays de la part de ſes voiſins jaloux & gagnés par les Chinois, ſoit qu'il s'imaginât en avoir aſſez fait pour aſſurer la liberté de ſon Peuple, il fut le premier à parler de paix. Mais on ne daigna pas lui répondre. Les Miniſtres & les Courtiſans n'enviſageant l'ennemi que de loin, le jugerent peu redoutable & prirent le

parti

parti de le méprifer. De nouveaux Commandans en faveur furent envoyés fur cette frontiere, avec ordre de lever des troupes, de garnir les poftes de défenfe & d'aller exterminer ces mutins.

Taytfou s'apperçut bientôt qu'on ne penfoit à rien moins qu'à un traité de paix. Ainfi pour n'être pas prévenu, & pour attirer plus de monde fous fes étendards par l'efpérance du butin, il fe hâta d'entrer en campagne. Il prit même dès lors une ferme réfolution de pouffer fa vengeance à l'extrémité, & d'attaquer déformais fans ménagement une Puiffance felon lui moins formidable que fuperbe, dont toute la politique ne tendroit plus qu'à la ruine entiere de fa Nation.

Ce ne fut point là une fimple menace. Les Tartares pénétrerent bien avant dans le Leaotong & vinrent affiéger Singho. La place n'étoit pas mauvaife, & elle avoit une garnifon fi nombreufe, que le Lieutenant du Gouverneur propofa de fortir avec l'élite de leurs foldats pour aller donner fur l'ennemi. Sa vue étoit non-feulement d'aguerrir les Chinois en les tirant de leurs retranchemens, mais de faire perdre aux Tartares cet air de confiance & cette audace dont leur Général profitoit fi bien.

L'avis du fubalterne fut rejetté, & d'abord il parut qu'on avoit eu raifon de fe réferver à défendre la place. Les Tartares ayant voulu tenter l'efcalade, furent repouffés avec vigueur : mais loin de fe ralentir, leur ardeur n'en fut que plus vive. Un mur qu'ils avoient fappé durant trois jours étant tombé tout à coup, ils donnerent un affaut violent qui fit périr bien du monde de part & d'autre. Peut-être même auroit-il été fans fuccès, fi pendant l'attaque un Officier Chinois gagné d'avance par les Tartares, n'eût enfin trouvé le moyen de les introduire dans la place. Toute la garnifon fut maffacrée avec plus de dix mille habitans. L'armée victorieufe après quelques jours de repos inonda les campagnes voifines & y fit d'horribles ravages.

Cependant le nouveau Vice-Roi Hyontinpié étoit arrivé dans sa province. Pour se montrer digne de son poste, il forma promptement une grosse armée qu'il voulut conduire en personne, & qui entra aisément dans la Tartarie où elle reçut un renfort de dix mille hommes du Royaume de Corée tributaire de la Chine.

Les Tartares ayant appris cette diversion des Chinois, abandonnerent aussi-tôt le Leaotong pour voler à la défense de leur pays; mais comme ils y rentroient d'un côté, le Vice-Roi en sortoit de l'autre. Ce grand Mandarin se défioit trop de ses nouvelles levées pour oser avec elles attendre de pied ferme un ennemi accoutumé à vaincre & qui combattoit pour sa liberté. Cette expédition se réduisit donc à quelques dégâts & à la punition de deux transfuges qu'on découvrit parmi les Tartares. Hyontinpié voulut sans doute aussi réserver ses troupes pour l'année suivante, durant laquelle il prétendoit faire les plus grands efforts contre les Tartares, & prendre si bien ses mesures que leur ruine fût inévitable.

L'armée qu'il mit sur pied au commencement de l'année 1619 montoit à plus de cent mille hommes. Il la partagea en quatre corps à-peu-près égaux, qui par autant de différentes routes devoient entrer au même tems dans la Tartarie, & s'y réunir à Eultaokoan qui étoit le rendez-vous général. Le dessein du Vice-Roi étoit qu'on prévînt les Tartares, en allant les attaquer dans leur pays avant que leur armée eût achevé de se former.

Il y a apparence que si ces dispositions d'Hyontinpié avoient été exactement suivies, les Tartares cette année auroient couru un très-grand danger; mais la vanité d'un seul homme fit avorter les projets du Vice-Roi. Un de ses quatre Lieutenans Généraux nommé *Tousong*, ébloui de la gloire qu'il acquerroit s'il étoit le premier qui eût battu les Tartares dans cette guerre, crut en avoir trouvé l'occasion, & il la saisit.

Comme il s'avançoit vers Eultaokoan, on vint lui dire que les Tartares se formoient au-delà de l'Yungho, & qu'ils n'étoient encore qu'environ douze à quinze mille hommes.

Il se détourne aussi-tôt de sa route, s'approche de la riviere & ne craint pas de la passer à la vue de l'ennemi. Ces sortes de tentatives sont, comme on le sait, très-délicates & demandent bien des précautions. Tousong en prit fort peu; aussi fut-il battu comme il devoit l'être.

Le Roi des Mancheoux averti à tems de l'approche des Chinois, soupçonna aisément leur dessein, & à l'heure même il prit son parti. Après avoir mis la moitié de son monde en embuscade, il se tient avec le reste à quelque distance de la riviere, disposé à reculer, à fuir même avec précipitation dès que les Chinois seroient hors de l'eau. A peine eurent-ils paru que les Tartares affectant beaucoup de peur, se retirent tout-à-coup & prennent la fuite.

Tousong au comble de sa joie fait avancer les premieres troupes qui avoient pris terre, ordonne aux autres de les suivre, & croit tenir la victoire en ses mains. Cependant les fuyards s'arrêtent, font volte-face & marchent fiérement à l'ennemi, au même tems que ceux qui étoient en embuscade donnent en queue sur les Chinois : on les met par-tout en désordre, & ce désordre est bientôt suivi d'un carnage affreux. Le téméraire & présomptueux Général fut un des premiers qui périt dans cette action.

Un autre Général nommé *Malin*, qui conduisoit une autre division de l'armée Chinoise, apprit la défaite de Tousong avant que d'avoir atteint Eultaokoan. Il pensa aussi-tôt à se tenir sur ses gardes & à se retrancher du mieux qu'il pourroit; mais la vivacité des Tartares rendit sa précaution inutile : il les eut sur les bras lorsqu'il les croyoit encore bien éloignés. Ses troupes

déjà abatues de la nouvelle qu'on ne put leur cacher du funeste combat d'Yungho, se défendirent très-foiblement, & tous les efforts du Général ne purent empêcher leur déroute & leur entiere défaite.

Ces deux victoires remportées coup sur coup donnerent occasion aux Tartares d'en remporter une troisieme aussi pleine & aussi glorieuse que les autres. Lyeouyen, un des Lieutenans Généraux qui devoit se joindre aux trois autres à Eultaokoan, après être entré dans la Tartarie, s'étoit vu obligé d'y forcer quelques postes qui auroient pu l'empêcher d'avoir ses derrieres libres. Ces petites expéditions avoient retardé considérablement sa marche, & il n'étoit pas encore à portée d'être instruit du malheur de ses Collegues. Les Tartates supposerent qu'il n'en savoit rien, & cette supposition qui se trouva juste leur fit venir la pensée de le surprendre.

Comme ils avoient gagné une grande quantité d'armes & d'enseignes dans les deux combats précédens, ils imaginerent de substituer à leurs étendards ceux des Chinois, & de se revêtir de leurs habits, pour aller à grandes journées à la rencontre de Lyeouyen. La parfaite connoissance qu'ils avoient du pays les mit en état d'abbréger leur route, & leur déguisement fit qu'on les laissa approcher sans difficulté, les Chinois ne doutant pas que ce corps de troupes ne fût une de leurs divisions. D'autre part les Tartares n'appercevant dans le camp ennemi aucun mouvement extraordinaire, se persuaderent toujours plus que leur ruse avoit réussi. Ils firent halte le plus près qu'il leur fut possible, tant pour repaître que pour mieux observer le terrein. S'étant ensuite bien assurés que les troupes Chinoises ne s'attendoient pas à une attaque, ils fondent sur elles un peu avant le coucher du soleil, & les taillent en pieces ou les dissipent.

Ainsi des quatre Lieutenans Généraux à qui le Vice-Roi avoit

diſtribué ſa grande armée, le ſeul Lyjupé eut le bonheur de n'être pas battu. Le déſaſtre des trois autres lui fit prendre le parti de ſe retirer promptement, & il ſe rendit dans le Leaotong ſans avoir reçu aucun échec. On lui en ſut bon gré à la Cour de Pekin où ſes protecteurs firent beaucoup valoir le mérite de ſa retraite. Foible conſolation cependant parmi tant de pertes ſuivies immédiatement des excurſions les plus violentes que les Tartares firent ſans relâche ſur cette frontiere pendant tout le reſte de cette année.

Pour mettre fin à tant de ravages le Conſeil de l'Empereur, ſuivant ſa méthode ordinaire, rappella le Vice-Roi de Leaotong, & nomma pour lui ſuccéder un autre grand Mandarin ſur lequel on comptoit beaucoup. Cet homme néanmoins avec les meilleures intentions du monde, & une armée conſidérable qu'il amena avec lui & qu'il leva en partie dans ſa Province, ne fit rien ou preſque rien de ce que la Cour avoit attendu. Il garnit à la vérité quelques places & forma divers cordons de troupes ſur les confins de la Tartarie; mais ces obſtacles ne purent arrêter les Mancheoux, ils évitoient facilement les uns & forçoient impunément les autres. Les garniſons ayant une défenſe expreſſe de ſortir hors de leurs remparts, la campagne étoit déſolée ſans que les Commandans Chinois puſſent l'empêcher. Quant à ceux qui gardoient les lignes, ils s'enfuyoient dès que l'ennemi en approchoit. Ce déſordre alla ſi loin, que Leaoyang Capitale du Leaotong, faillit à tomber au pouvoir des Tartares. Le feu ayant pris aux poudres, fit ſauter l'arcenal & un grand quartier des murs voiſins, dans le tems qu'un parti ennemi rodoit autour de cette Ville. Il pouvoit y entrer ſans beaucoup de peine, mais il ne s'y hazarda pas. Les Tartares après avoir fait beaucoup de dégâts dans la campagne, ſe retirerent chez eux & ſe tinrent en repos durant quelque tems.

Chintſong, Empereur de la Chine, mourut en 1620. Kouantſong qui lui ſuccéda, mourut un mois après. Hitſong ſon fils aîné fut mis en ſa place.

Enrichis de butin & perſuadés que leurs anciens perſécuteurs les laiſſeroient à la fin tranquilles, les Tartares paroiſſoient ſoupirer après le repos. Peut-être en avoient-ils un beſoin réel pour donner le tems à leur jeuneſſe de ſe former peu à peu au métier des armes, & de remplacer bien des guerriers que tant de combats, joints aux fatigues de la guerre, n'avoient pas manqué de leur faire perdre.

Mais le zele mal entendu d'Yuenyntay, nouveau Vice-Roi, vint dès les premiers mois de l'année réveiller l'ardeur aſſoupie des Tartares. Ce Vice-Roi, homme de cabinet, ſans aucune expérience dans la guerre, ne fut pas plutôt arrivé dans ſa Province, qu'il voulut ſe rendre recommendable par quelque action d'éclat. Son ſyſtême n'étoit pas d'aller forcer les Mancheoux dans leurs montagnes, de pénétrer dans leurs défilés & de leur faire une guerre ouverte. De pareilles expéditions ne pouvoient être de ſon goût, & ſes inſtructions le lui défendoient expreſſément. D'autre part ſon génie actif ne pouvoit ſe borner à rendre la juſtice au peuple, à remplir les fonctions ordinaires des Vice-Rois. Le parti qu'il prit, fut d'oppoſer de fortes barrieres aux fréquentes invaſions de l'ennemi, & de le contenir par-là dans ſon ancien domaine.

S'il eût différé ce coup d'éclat encore quelque tems pour donner aux Mancheoux tout le loiſir de bien goûter les douceurs du repos, de s'amollir dans la ſécurité & dans l'abondance, tandis qu'il auroit cherché lui-même avec adreſſe l'occaſion de les diviſer entr'eux, ou de les endormir au moins par quelques avances faites à propos, le Vice-Roi eût infailliblement réuſſi dans ſon projet. Il y a même apparence que

c'étoit en ce ſens qu'il avoit obtenu la permiſſion de la Cour, au ſujet des ouvrages qu'il méditoit. Mais aller bruſquement ſur la frontiere, montrer à l'ennemi encore en armes le frein qu'on veut lui jetter, ſans être en état de le lui faire prendre, c'eſt une imprudence dont les ſuites ne pouvoient être que bien fâcheuſes. Le Vice-Roi ne tarda pas à les découvrir ces funeſtes ſuites, & il n'étoit plus tems de s'en garantir. A la vue de ces forts multipliés qu'on élevoit autour de leur pays, les Mancheoux ſe mirent en campagne; ils ſe raſſemblent de tous leurs quartiers, entrent dans le Leaotong & vont attaquer Faniang, très-bon poſte, dont la priſe étoit eſſentielle aux progrès de leurs armes par la raiſon que nous dirons bientôt.

Le Mandarin qui y commandoit étoit un brave Officier, & il avoit un bon corps de troupes; voyant opprocher les Tartares, il voulut ſortir de la place pour les aller combattre, à meſure qu'ils arrivoient & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître: mais parmi ſes gens il avoit malheureuſement bien des traîtres qui étoient d'intelligence avec l'ennemi. Dès le commencement de l'action, ces Chinois infideles tournerent leurs armes contre le Gouverneur; il fut battu & pourſuivi de ſi près, que les vainqueurs entrerent dans la Ville pêle-mêle avec les fuyards. Ici le combat recommença avec encore plus de fureur: trois Officiers entr'autres qui étoient reſtés dans la place, s'étant mis à la tête d'une partie des Bourgeois, ſoutinrent quelque tems l'effort des Tartares. Il fallut céder enfin; & après le maſſacre de ſes défenſeurs, Faniang tomba au pouvoir des vainqueurs. La priſe de cette Ville, ainſi qu'ils l'avoient prévu, leur donna une libre entrée dans l'intérieur de la Province; ils profiterent ſur le champ de cet avantage, & prirent le chemin de la Capitale. Le Vice-Roi s'y trouvoit actuellement, & il étoit déterminé à ſe bien défendre. Dès qu'il

eut appris que Faniang avoit été forcé, il employa tout ſon monde à réparer les fortifications, à nettoyer le foſſé, à faire en un mot, au dedans & au dehors de la Place, tout ce qui étoit néceſſaire en pareil cas. Non content de ces diſpoſitions, il fit ſortir un gros détachement pour aller obſerver l'ennemi, & le combattre à propos, ſi l'occaſion s'en préſentoit.

La rencontre ſe fit à une demi-lieue de la Ville & on en vint aux mains avec une ardeur égale des deux côtés; l'avantage cependant fut bientôt décidé en faveur des Tartares: ils diſſiperent le détachement Chinois, & s'avançant juſqu'aux portes de Leaoyang, ils s'empreſſerent de l'inveſtir. Les renforts qu'ils reçurent dans ce même tems de pluſieurs corps de Mongoux, autre nation Tartare, les mirent en état d'en venir à bout. Ainſi par une viciſſitude des plus ſingulieres, ces Tartares que le Vice-Roi Yuenyntay avoit voulu reſſerrer quelques mois auparavant dans leur pays, l'enfermerent ſi bien lui-même dans la Capitale de ſa Province, qu'il n'en put plus ſortir & qu'il y périt.

Les foſſés de la Place étant pleins d'eau, Taytſou comprit d'abord que le ſiege ne pouvoit réuſſir ſi on ne faiſoit une ſaignée aſſez conſidérable pour procurer un libre paſſage aux troupes. Ce fut donc là le premier objet de ſes ſoins; la moitié de l'armée eut ordre de creuſer différens canaux, tandis que l'autre étoit en obſervation & en garde contre les ſorties. Le Vice-Roi en fit pluſieurs qui furent toujours ſans ſuccès; au lieu que le travail des aſſiégeans alla ſi bien dès les premiers jours du ſiege, qu'au quatrieme l'on pouvoit paſſer le foſſé à ſec & attaquer la place dans les formes. Tout y étoit dans une étrange fermentation: Yuenyntay n'oublioit rien pour calmer les eſprits de la multitude; mais il n'étoit pas eſtimé des gens de guerre, & on ſait combien ce défaut d'eſtime nuit au ſervice; combien en quelque pays du monde que ce ſoit, il contribue à décré-

diter

diter, à avilir même le Commandement. Ici le désordre alla si loin, qu'une vingtaine d'Officiers mécontens avec environ deux cens soldats qu'ils avoient gagnés, formerent le dessein de livrer la Ville à l'ennemi. Le bruit de ce complot s'étant répandu parmi les Bourgeois, les jetta dans le désespoir, & plusieurs en vinrent jusqu'à se donner la mort, après avoir égorgé toute leur famille. Ce qui portoit ces malheureux habitans à de si cruelles extrémités, étoit l'idée qu'on s'étoit efforcé de leur donner de la férocité inouie des Tartares, & il faut avouer que depuis le fatal instant que les traîtres leur eurent ouvert les portes de la Ville, les vainqueurs porterent la cruauté aux derniers excès. Le Vice-Roi voyant l'ennemi dans la place sans qu'il lui fût possible de l'en chasser, se retira dans une tour où il se tua de ses propres mains.

Ceux qui échapperent au fer des Tartares, avoient eu la précaution de se couper les cheveux à la mancheou, c'est-à-dire de se raser la tête en conservant néanmoins une petite tresse de cheveux qui pend sur l'épaule.

De si tristes nouvelles portées à Pekin y causerent une grande alarme; l'Empereur convoqua aussi-tôt une assemblée extraordinaire de Princes & de Ministres, pour délibérer sur ce qu'on feroit dans une circonstance si fâcheuse, où il étoit à craindre que l'ennemi ne pénétrât plus avant. Le résultat des délibérations de ce grand Conseil fut que le Vice-Roi avoit eu tort de se laisser enfermer dans Leaoyang; que son prédécesseur Hyontinpié entendoit la guerre de ce pays-là mieux que personne, & qu'il falloit l'y renvoyer sans perdre de tems avec les troupes qu'il demanderoit.

En conséquence de cet avis donné au Monarque il se fit de grandes levées de soldats à Pekin & dans le Petcheli; mais les troubles qui s'éleverent cette année en diverses Provinces de la

Chine, ne permirent pas à l'Empereur d'agir efficacement contre les Mancheoux. Ceux-ci eurent par-là beau jeu; cependant ils n'en abuserent pas: voyant qu'on les laissoit en repos, ils s'y remirent aussi eux-mêmes, & se continrent à peu près dans les bornes de leurs conquêtes, c'est-à-dire dans la partie orientale du Leaotong.

Ce fut durant ce calme que mourut en 1626 le Prince Taytsou, premier Roi de sa Nation, & si digne en effet du trône où les Mancheoux l'avoient élevé. Esclaves avant lui jusques dans leurs déserts ils y vivoient sans loix & sans discipline: Taytsou brisa leurs fers en les tirant de la barbarie, & fonda parmi eux une Puissance qui en moins de vingt ans engloutit la Chine. Celui de ses fils qui lui succéda se nommoit *Taytsong*, Prince aussi sage & aussi vaillant que son pere, d'un génie encore plus actif, ayant l'esprit cultivé par l'étude, & une réputation bien établie chez les Tartares & les Chinois.

Taytsong *après plusieurs combats* d'écritures entre lui & la Cour de Pekin, ne voyant faire aucune démarche pour la paix, éclata enfin contre la Chine. Il rassembla une armée, se mit à leur tête & ravagea un très-grand pays. On prétend qu'il détruisit trois bonnes Villes, une douzaine de Bourgs & plus de vingt forteresses élevées tout récemment pour la garde de cette Frontiere. Il ne tenoit qu'à lui de faire encore plus de mal; mais il aima mieux s'arrêter au milieu de son expédition pour donner le tems aux Chinois de réfléchir mûrement sur les conséquences de cette guerre, qu'ils pouvoient prévenir par un traité. C'est à quoi ils pensoient alors moins que jamais: le cri des peuples désolés, & le danger que couroit l'Empire en laissant croître à ses dépens un vassal rébelle, ne toucherent que foiblement la Cour de Pekin. Les Ministres ne crurent pas même l'affaire assez sérieuse pour que l'Empereur en dût être instruit, & effectivement il n'en fut

rien. Les Mancheoux aux portes de sa Capitale, furent les premiers qui lui apprirent leurs succès. Pour les obtenir ces succès, Taytsong eut d'abord recours au seul moyen de les rendre infaillibles, qui n'est autre que la discipline militaire poussée aussi loin qu'elle peut aller.

Après avoir levé une armée des plus nombreuses, dans laquelle il fit entrer beaucoup de Mongoux, ce Prince divisa toutes ses troupes en huit grands corps, sous autant de bannieres, distinguées entr'elles par differentes couleurs qu'il leur assigna. Le jaune, le rouge, le blanc & le bleu furent les couleurs des quatre premieres qui devoient les porter sans aucun mélange. Il donna aux quatre autres les mêmes couleurs pour le fond; mais une large bordure de couleur différente empêchoit qu'on ne les confondît, soit entr'elles soit avec les autres. Tous ces corps furent partagés en plusieurs brigades appellées *Tchalan*, & chaque brigade fut divisée à son tour en plusieurs grandes compagnies que les Tartares appellent *Nirou*.

Cet arrangement fait, Taytsong exposa en détail aux Chefs de Tribu de sa Nation & à quelques Princes Mongoux, le projet de campagne qu'il méditoit contre la Chine, & les moyens qu'il vouloit prendre pour y réussir. Tous entrerent parfaitement dans ses vues, en avouant de bonne foi qu'un Général si brave & si habile avec d'aussi belles troupes, ne pouvoit manquer d'être Conquérant. Ce jugement étoit bien fondé; mais il le parut encore mieux lorsqu'à l'issue d'une revue générale, ce Prince adressant la parole aux principaux Officiers de l'armée, leur tint le discours que voici.

» Nous devons regarder l'entreprise qui nous occupe, comme » étant essentielle au bien général de notre Nation, & ne pas » oublier que nous allons vous & moi exécuter les arrêts du » Ciel : gardons-nous par conséquent de rien faire en cette

» occasion qui soit capable de l'irriter. Vous Princes, Généraux & autres Officiers de mon armée, écoutez attentivement » ce que j'ai à vous dire ; ce sont mes ordres.

» On ne fera aucun mal à ceux qui se soumettront de bon » gré à nous, ni à quoi que ce soit qui leur appartienne, pas » même à leurs poules.

» Dans ce cas de soumission volontaire on ne séparera jamais les » peres de leurs enfans, ni les maris de leurs femmes. On s'abs» tiendra de toute insulte à l'égard des personnes du sexe ; on ne » dépouillera aucun prisonnier ; on ne détruira ni bâtimens ni » meubles ; on ne coupera aucun arbre sans une grande nécessité.

» Quant aux châtimens, voici la regle qu'il faudra suivre. » On punira de mort irrémissiblement quiconque aura fait mou» rir un homme qui se soumettoit à nous, & la même peine » s'étendra à ceux qui auront fait insulte aux femmes & aux » filles en vue de les deshonorer. Les autres fautes qui ne » méritent pas la mort, seront punies à l'ordinaire de cent » coups de fouet. Au reste qu'on se tienne en garde contre le » vin lorsque nous entrerons dans le Petcheli.

» Vous Princes, Généraux & autres Officiers de mon armée, » je vous charge de tenir la main à l'exécution de mes ordres. » Ceux d'entre vous qui auront manqué de vigilance à cet égard, » doivent s'attendre à recevoir le même châtiment que le cou» pable aura mérité.

Quelques jours après la publication de ces Réglemens toute l'armée se mit en marche. Elle passa la grande muraille (*u*) sans

(*u*) Elle a été bâtie au nord de la Chine il y a environ 2000 ans, pour empêcher les courses des Tartares. Sa longueur est de huit cens lieues, y compris ses sinuosités ; sa hauteur de trente pieds, & sa largeur telle que six cavaliers peuvent y marcher de front. Il y a de distance en distance des tours bastionnées qui servent de corps de garde. Ce prodigieux ouvrage, qui est un rempart revêtu de brique des deux côtés, surpasse infiniment tous ces mo-

trouver la moindre opposition, & entra dans la Chine vers le milieu du mois de Décembre 1629. L'aile gauche s'avança jusqu'à Haneulkoang situé sur le golfe de Leaotong, poste assez fort que les Mancheoux avoient résolu de bloquer. Mais le Gouverneur n'étoit pas homme à se laisser enfermer aisément. Ayant sû que l'ennemi approchoit, il sortit de la Place avec la meilleure partie de sa garnison, & vint donner brusquement sur les premiers Tartares qu'il rencontra. Ceux-ci firent ferme, & le reste de leurs troupes étant arrivé à tems pour les secourir, on mit en pieces le détachement Chinois. Le Lieutenant du Gouverneur qui étoit resté à Haneulkoang, n'eut pas plutôt appris cette défaite qu'il se coupa les cheveux à la façon des Mancheoux, & les introduisit dans la Place.

Le Mandarin qui commandoit à Tchinkiakeou en agit encore plus lâchement. Il alla au devant de Taytsong qui se trouvoit à la tête de l'aile droite, lui remit les clefs de ce fort, & se donna à lui avec tout son monde. Il n'en fut pas de même du grand Mandarin qui résidoit à Tsunhoa, ville du second ordre. Comme il n'y avoit aucune apparence qu'il se rendît de lui-même, Taytsong voulut l'y engager en lui écrivant. Sa lettre étoit pressante & ne souffroit point de replique, vû l'impuissance où l'on étoit dans la Ville de résister long-tems aux efforts des Tartares. Mais l'infortuné Vice-Roi ne pouvoit se résoudre à un trait d'infidélité manifeste, dont l'exemple ne pouvoit être que pernicieux dans la conjoncture présente. Le parti qu'il prit fut de se pendre de désespoir, & les habitans de Tsunhoa ouvrirent aussi-tôt leurs portes.

La plus grande partie de l'armée Tartare vint alors se réunir

numens fameux que nous admirons chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains; ou pour mieux dire, quand on joindroit tous leurs surprenans ouvrages ensemble, ils ne seroient pas comparables à celui-ci.

106122

autour de cette Place, d'où elle marcha en diligence vers Pekin. Cependant comme il arrivoit de toutes parts de grands corps de milice au ſecours de cette Capitale, le Prince Tartare jugea à propos de former un camp bien retranché, qui fût à couvert de toute ſurpriſe, & d'où il pût faire ſortir en liberté ſes détachemens. Haitſé, maiſon de plaiſance de l'Empereur, fut le lieu qu'il choiſit, comme étant le plus avantageux par ſa ſituation, le plus abondant en fourrages & le plus commode pour les convois.

La Capitale fut bien défendue. Les Tartares à la vérité manquoient d'artillerie, & n'avoient pas à beaucoup près autant de monde qu'il en eût fallu pour inveſtir cette grande Ville ; mais ils épioient ſans ceſſe l'occaſion d'une ſurpriſe. Taytſong fit même quelque choſe de plus : après avoir reconnu le terrein, il attaqua ſubitement à la pointe du jour un camp de quarante mille hommes retranché ſous le canon de Pekin, & le força en moins d'une heure. Les Tartares ſe préſenterent auſſi-tôt à une des portes de la Ville qui donnoit ſur le camp qu'on avoit forcé, mais la maniere dont on les y reçut les obligea de ſe retirer avec perte. Peut-être comprirent-ils alors que la priſe de cette réſidence Impériale n'étoit pas encore une affaire aſſez mûre ; quoiqu'ils eſpéraſſent toujours que la paix ne ſe faiſant pas, une autre expédition acheveroit infailliblement ce qu'on avoit tenté dans celle-ci. Cette tentative étoit au moins ſuffiſante pour humilier les Chinois. Le Prince Mancheou content de ce bon effet, ne penſa plus qu'à quitter la Chine. Il croyoit ne trouver aucun obſtacle à ſon retour, & il avoit certainement raiſon de le croire : cependant il ſe trompa.

Un des meilleurs Généraux de l'Empire prévoyant la route que les Mancheoux alloient prendre, ſe diſpoſa tout de bon à les arrêter au paſſage. Le lieu qu'il choiſit pour poſter ſes trou-

pes étoit très-fort, & il y ajouta à la hâte des retranchemens ſi bien entendus, qu'ils le rendoient comme inabordable.

Quelques détachemens envoyés de bonne heure pour reconnoître le pays, & ſur-tout les défilés où l'armée devoit s'engager, auroient découvert le piege qu'on lui tendoit, & on l'auroit évité ſans beaucoup de peine en tirant d'un autre côté; mais cette ſage précaution avoit été négligée, & le mal étoit ſans remede lorſqu'on s'en apperçut. Ce qui augmenta le danger, c'eſt que Taytſong venoit d'apprendre que d'autres troupes Chinoiſes s'avançoient à grandes journées pour donner ſur ſon arriere-garde, & tenir les Tartares entre deux feux.

Dans une conjončture ſi délicate le Prince Mancheou ne délibéra pas; il fait mettre pied à terre à la moitié de ſa cavalerie, & feint de vouloir attaquer pluſieurs endroits à la fois, quoiqu'il réſervât ſes efforts contre un ſeul, le plus fort & le mieux gardé de tous. Le Commandant Chinois, tout habile qu'il étoit, prit d'abord le change. Voyant défiler les Tartares à droite & à gauche, il crut pouvoir dégarnir le poſte qu'on avoit en vue, dans la perſuaſion qu'étant le meilleur & d'un abord plus difficile, il ſeroit moins expoſé que les autres au terrible aſſaut qui ſe préparoit. Le contraire préciſément arriva: l'attaque ne ſe fit ailleurs que pour la forme, au lieu qu'elle fut pouſſée ici avec toute la vigueur imaginable. Un violent dépit mêlé de fureur tranſportoit les aſſaillans hors d'eux-mêmes. Ils s'élançoient au haut du retranchement, ſe précipitoient ſur l'ennemi, & ſe ſoutenoient ſi bien en ſe ſuivant ſans interruption les uns les autres, que les Chinois à la fin furent écraſés. Ce poſte forcé, ceux qui défendoient les autres les abandonnerent ſur le champ & le paſſage ſe trouva libre.

Du lieu même de l'action le Prince Mancheou ſenſible à la perte qu'il y fit d'un grand nombre de braves gens, écrivit

à l'Empereur de la Chine pour le presser de conclure avec lui une bonne paix. Sa lettre fit peu d'impression sur l'esprit de ce Prince, & on la laissa à l'ordinaire sans réponse. La Cour de Pekin se flattoit que les Tartares se lasseroient bientôt des mouvemens qu'ils se donnoient depuis tant d'années, que l'amour du repos reprendroit avec le tems son ancien crédit sur cette Nation, & que Taytsong qui n'avoit point de fils, venant à mourir sans postérité, la nouvelle Monarchie tomberoit infailliblement d'elle-même. Cette idée quoiqu'en apparence des plus frivoles, fut cependant réelle en partie.

Le vainqueur des Chinois ne s'attendoit sûrement à rien de pareil. Comme il se proposoit de rentrer dans la Chine sur la fin de cette même année 1630, ou pour le plus tard au commencement de la suivante, il laissa l'élite de ses huit bannieres dans les postes qu'il vouloit conserver entre la Province du Leaotong & Pekin. Pour lui il se rendit en droiture à Chinyang destiné à être le lieu de sa résidence ordinaire, où durant le séjour qu'il y fit, tous ses soins furent consacrés au bien de son Peuple & à introduire les arts & les sciences.

Ce Prince aussi bon Législateur que Guerrier, voyant les Ministres Chinois obstinés à ne faire auprès de lui aucune démarche pour la paix, rassembla ses soldats. Le grand objet qu'il avoit en vue dans la campagne de cette année 1631, étoit de se rendre maître à quelque prix que ce fût de Talingho, place très-forte dans la Province de Chantong, dont la prise pouvoit lui assujettir un grand pays. La marche de l'armée devoit être longue; mais les garnisons Tartares s'étant maintenues heureusement dans les Places qu'elles occupoient sur la frontiere de Petcheli, ils se rendirent à grandes journées auprès de Talingho sans trouver aucune résistance sur leur route. C'étoit au terme de leur marche que les difficultés les attendoient. Ils manquoient

d'artillerie, & la Ville qu'on vouloit assiéger en avoit beaucoup: la Cour de Pekin qui avoit pressenti le dessein des Tartares, n'avoit rien omis pour bien munir cette Place. D'ailleurs celui qui y commandoit, nommé *Soutacheou*, étoit un Mandarin de réputation déterminé à se bien défendre.

Taytsong ne fut pas long-tems à comprendre la peine qu'il auroit dans son entreprise; mais n'étant pas homme à abandonner légérement un dessein, il s'attacha à réduire au moins par famine ceux qu'il ne pouvoit soumettre à force ouverte.

Pour se garantir d'abord des sorties, il fit creuser un large fossé qui enveloppoit la Ville de toutes parts autant que la nature du terrein pouvoit le permettre; & cet ouvrage fini il en commença un autre entre ses quartiers & la campagne. C'étoit un retranchement à redans, ou pour mieux dire une muraille de brique garnie de crenaux, avec un médiocre fossé dont le contour interrompu à certaines distances formoit comme une suite de petits forts où il plaça de bons corps-de-garde. Sa vue étoit par là de fermer toute entrée aux secours qui ne pouvoient manquer de paroître tôt ou tard.

Quand ces travaux furent achevés, le Roi Tartare en donna avis au Commandant Chinois par une lettre également polie & pleine de raisons spécieuses, les plus capables de l'engager à rendre la Place. Soutacheou le refusa nettement, assuré qu'il étoit d'être bientôt secouru par les Vice-Rois des Provinces voisines. Un de ces secours arriva effectivement peu de jours après, & il étoit au moins de quarante mille hommes. Les signaux qu'il donna releverent le courage des assiégés, & leur firent connoître en même tems ce qu'on attendoit de leur part. L'usage au reste de ces signaux n'a rien d'extraordinaire à la Chine dans les occasions pareilles à celle-ci, & on comprend

ſans beaucoup de peine qu'il peut être employé utilement. Soutacheou du moins ne s'y méprit pas. Il connut très-bien qu'on demandoit de lui qu'à la pointe du jour il ſortît avec tout ſon monde contre les Tartares, tandis que l'armée du ſecours attaqueroit vivement un de leurs quartiers; mais le Prince Mancheou rompit toutes ces meſures. A peine les Chinois nouvellement arrivés ſe diſpoſoient à prendre quelque repos en attendant l'heure de l'attaque, que Taytſong paroiſſant tout à coup à la tête d'environ vingt mille de ſes meilleurs ſoldats, ſe jette ſur le camp ennemi, le met en déſordre & le diſſipe.

Cependant le Général qui commandoit ce ſecours, ne fut pas tellement déconcerté qu'il ne vint à bout de rallier à deux lieues au-delà, plus de la moitié de ſes gens : ils s'y raſſembloient même avec confiance, perſuadés que les Tartares contens de l'avantage qu'ils venoient de remporter, ne penſeroient pas à les pouſſer plus loin: ils ſe trompoient. Taytſong leur laiſſa tout le tems de ſe réunir pour les battre plus à ſon aiſe, & il le fit en effet ſi bien que très-peu lui échaperent.

Quoique le ſecours attendu à Talingho eût eu le ſort que nous venons de voir, le grand Mandarin Soutacheou n'en étoit pas moins qu'auparavant dans la ferme réſolution de tenir bon. Deux lettres que le Prince Tartare lui écrivit coup ſur coup après ſa victoire, ne firent ſur ce Commandant aucune impreſſion. Cependant ou ſouffroit beaucoup dans la Ville où rien n'avoit pu pénétrer depuis quatre mois. Taytſong qui l'apprit par des transfuges, en parut ſincérement affligé. Il envoya au Gouverneur un des plus conſidérables de ſes priſonniers pour faire un dernier effort ſur cette ame inflexible, qui au jugement des Tartares portoit la fermeté trop loin.

Soutacheou vaincu par la néceſſité où il ſe trouvoit, entra dans les raiſons de l'envoyé, & promit de faire ſortir ſon fils

ou plutôt pour régler toutes chofes avec les Tartares. Ce jeune Seigneur fe rendit effectivement dès le même jour au lieu marqué pour la conférence. Il y fut maître des conditions, & jura au nom de fon pere de rendre la Place le lendemain. Soutacheou ratifia d'abord ce qu'avoit fait fon fils, quoique le parti qu'il alloit prendre dût avoir des fuites bien fâcheufes, dont une entr'autres l'inquiétoit beaucoup.

En venant fe renfermer dans Talingho ce Mandarin s'étoit vu obligé de laiffer fon époufe à Kintcheou, ville affez peu éloignée; & après s'être rendu fans réferve au Roi des Mancheoux en renonçant au parti de fon Souverain, il n'y avoit aucune apparence qu'on voulût lui rendre cette Dame. Mais l'amour conjugal n'eft pas moins ingénieux que tout autre amour: la faine raifon qui l'autorife doit même le rendre plus actif. Que d'éloges ne mériteroit pas celui de Soutacheou, fi zélé pour fon époufe il l'eût toujours été pour fon Souverain?

Le foir même que le traité avoit été conclu, ce fidele époux fort de la Ville & fe rend fans bruit auprès de Taytfong à qui il fit connoître que c'étoit peu d'avoir Talingho en fon pouvoir, fi fes ennemis confervent Kintcheou. Il lui dit que fon autorité s'étendoit encore fur cette Place, & qu'on cefferoit bientôt de l'y reconnoître quand on fauroit qu'il s'étoit rendu; mais qu'il étoit convenu avec le Gouverneur de Kintcheou, que quand il fe verroit à l'extrémité & contraint d'abandonner Talingho, il feroit un grand bruit d'artillerie, afin qu'à ce fignal fortant lui-même de la Ville à la tête de fa garnifon, il donnât à l'improvifte fur un des quartiers des Tartares pour le recueillir avec fes gens.

Soutacheou propofa donc à Taytfong de faire tirer dès le grand matin force coups de canons, qu'à ce fignal la garnifon de Kintcheou fortiroit, & qu'on devoit difpofer toutes chofes

pour la couper : que pendant ce tems-là il entreroit avec vingt ou trente personnes de sa suite dans cette Place, & qu'il promettoit d'en faire ouvrir les portes aux Tartares.

Cette proposition fut très-bien reçue, & Taytsong agréa le projet en son entier. Le lendemain à la pointe du jour, le canon se fit entendre dans l'une de ces Villes, la garnison sortit de l'autre, on la coupa sans beaucoup de peine, & tout s'exécuta fidélement comme on en étoit convenu la veille. Ainsi Taytsong acquit Kintcheou, & Soutacheou recouvra sa femme.

Il paroît que le succès de cette campagne quoique tardif, auroit dû engager les Tartares à quelque expédition ultérieure. Cependant ils s'en tinrent à la prise de ces deux Places, laissant aux Chinois une pleine liberté de s'armer les uns contre les autres, & de se détruire par eux-mêmes.

Dès le commencement du siege de Talingho plusieurs Mandarins zélés qui avoient fort à cœur la conservation de cette Ville, *s'étoient mis en devoir de la secourir*; outre ce corps de quarante mille hommes que Taytsong avoit si bien battu, on avoit formé dans la Province de Chantong une grande armée qu'on croyoit suffisante elle seule au dessein qu'on se proposoit de forcer les Tartares à lâcher prise. Mais ces troupes n'étant pas payées, se mutinerent dans leur marche, & firent en divers lieux des maux infinis. Les efforts qu'on fit pour les châtier, ne servirent qu'à en dissiper un petit nombre; tandis que le gros de ces mutins réuni sous un habile Chef, osa donner deux batailles où l'avantage fut de son côté.

Ces rébelles à la fin virent qu'ils ne pouvoient se soutenir, que la Cour n'en démordroit pas, & que les peuples qu'ils avoient ruinés, soutenus de quelque bonne armée, seroient les premiers à leur courir sus; ils penserent donc sérieusement à rentrer dans le devoir, & à solliciter vivement une amnistie:

mais la Cour n'eut aucun égard à leur requête. Pour les convaincre même de la résolution où l'on étoit de ne pas les ménager, le Général qui marcha contr'eux au commencement de l'année 1632, les attaqua d'abord avec tant de vigueur au passage d'une riviere, qu'il tailla en pieces leur arriére-garde.

Cet échec leur fit prendre le parti de quitter la Chine, sûrs qu'ils étoient d'y revenir bien accompagnés, s'ils se donnoient sincérement aux Tartares. Taytsong qu'ils firent pressentir à Chiniang, étoit trop éclairé sur ses propres intérêts, pour rejetter leur bonne volonté & leurs services; il leur écrivit de s'embarquer tous ensemble pour le Leaotong, ce qu'ils firent incessamment, après s'être emparés de force de tout ce qu'il y avoit de bâtimens sur la côte. Tant d'autres Chinois mécontens du gouvernement se joignirent à eux, qu'on fait monter le nombre de ces fugitifs à plus de cent mille.

Ce fut peut-être à l'occasion de ses nouveaux sujets, que le Roi des Mancheoux voulut employer une bonne partie de l'année suivante 1633, à mettre la derniere main aux établissemens commencés trois ans auparavant. Pour adoucir en particulier les mœurs un peu féroces de sa Nation, il fonda des Ecoles publiques, où l'on enseignoit les trois langues, des Mancheoux, des Mongoux & des Chinois. Il assista lui-même aux premiers examens qui se firent des Bacheliers, selon la forme Chinoise, n'omettant rien pour exciter une noble émulation parmi la jeunesse.

Cette conduite doit paroître des plus adroites à qui voudra l'approfondir comme il faut. Il arrivoit en effet de là que les Chinois peu satisfaits du Gouvernement présent, & obligés de quitter leur Patrie, s'imaginoient l'avoir retrouvée en se retirant chez les Mancheoux. Ceux-ci de leur côté, perdant chaque jour par la culture des Lettres quelque chose de leur ancienne ru-

desse, accoutumoient les habitans de la Chine à ne plus les regarder sur l'ancien pied, comme une Nation féroce & barbare.

Taytsong ne tarda pas à mettre à profit ces avantages; son armée ayant passé une troisieme fois la grande muraille, par quatre différentes routes, vint se réunir à Soutcheou dans la Province de Chansi. De là par les détachemens qu'il envoya à droite & à gauche, il se vit maître en moins de quinze jours de tous les petits Forts des environs qui auroient pu l'incommoder dans sa marche. Aussi l'avoit-il reprise en tirant vers le Petcheli, lorsqu'il se répandit un bruit confus que l'armée Chinoise n'étoit pas loin; Thaytsong s'arrêta tout à coup, & attendit l'ennemi de pied ferme; mais voyant au cinquieme jour qu'il ne paroissoit point, dans l'impatience où il étoit d'en avoir quelques nouvelles sûres, il alla en chercher lui-même avec une petite troupe de ses braves. A peine fut-il sur une éminence éloignée tout au plus de deux ou trois lieues de son camp, qu'il apperçut les Chinois *campés eux-mêmes*, & occupés à se retrancher sous le canon de Taytcheou. Il retourna à l'instant à son armée, en prend la meilleure partie, & vient dès le lendemain attaqer les Chinois, qui se laissent forcer & mettre en fuite. Taytcheou ouvrit aussi-tôt ses portes.

Cette victoire après tant d'autres succès remportés depuis quatre ans par les Tartares, parut réveiller toute l'attention des Ministres. Outre une augmentation considérable qu'on fit cette année 1634 dans les troupes, la Cour prit encore un autre moyen de nuire aux ennemis, sur lequel on comptoit beaucoup. Ce moyen fut un long écrit publié au nom de l'Empereur, qui promettoit une amnistie des plus amples à tous sujets de l'Empire, attachés au Prince Tartare, s'ils abandonnoient sur le champ son service; mais cet écrit fit peu d'effet.

Taytsong après s'être fait reconnoître solemnellement Em-

pereur des Chinois & des Tartares, en donnant à sa Dynastie le nom de *Tsing*, & aux années de son regne celui *Tsongté*, se présenta de nouveau devant Pekin. Mais quelques efforts que fissent les Tartares, ils ne purent jamais surprendre cette Ville, & leur expédition se réduisit comme les autres qui l'avoient précédée, à faire beaucoup de mal dans les Provinces : le Petcheli, le Chantong & le Kiannang furent celles qui souffrirent le plus.

Quoique le butin qu'on emporta dans le Leaotong fût inestimable, le nouvel Empereur crut n'avoir rien fait, parce que la Capitale n'étoit pas soumise, & que la conquête de la Chine sembloit être attachée à la prise de cette Place. C'est ce qui engagea ce Prince à prendre mieux ses mesures pour une autre expédition fixée au milieu de l'année prochaine. Le nombre de troupes qu'il vouloit mener avec lui, devoit monter à plus de trois cens mille hommes, qui l'auroient mis en état de couper les vivres à Pekin : mais la nouvelle année 1636 étoit à peine commencée, que tous ces grands projets de conquête s'évanouirent. Taytsong mourut à Chinyang. Comme il ne laissoit point d'enfans mâles, & qu'aucun de ses freres n'avoit assez d'ambition ou de crédit pour l'emporter sur des rivaux qui auroient voulu lui disputer la Couronne, cet Empire se changea de lui-même en une sorte de République, dont les Chefs ou Princes particuliers s'assembloient de tems en tems à Chinyang pour délibérer sur les affaires générales de la Nation.

La Chine de son côté, plus incapable que jamais de troubler ce peuple guerrier dans l'indépendance qu'il s'étoit acquise, ou de lui enlever le vaste pays dont il s'étoit emparé, se contenta d'entretenir un cordon de troupes sur la Frontiere, le long de la grande muraille, pour arrêter les partis qui venoient quelquefois s'y présenter. Près de ces différens corps-de-gardes il se donnoit de petits combats, ordinairement sans conséquence,

ſi ce n'eſt qu'ils empêchoient le fer des Mancheoux de s'enrouiller. Ces ſortes de rencontres, où l'avantage étoit le plus ſouvent du côté des Tartares, leur rappelloit le ſouvenir de l'Empereur Taytſong leur grande idole, & faiſoient ſentir à la Nation de quoi elle étoit capable, ſi jamais il lui plaiſoit de ſe réunir & de marcher contre les Chinois.

Rien n'eſt plus ſingulier aſſurément que cette eſpece de langueur, après l'étrange fermentation que nous venons de voir, d'autant plus que durant les huit années d'un état ſi extraordinaire, il n'y eut aucun traité entre les deux Peuples qui pût les raſſurer l'un ou l'autre. A la huitieme année de leur repos les Tartares en ſortirent à la fin: toute leur ardeur martiale ſe réveilla; mais c'eſt aux Chinois eux-mêmes qu'ils en furent redevables, comme nous le verrons bientôt.

L'eſprit de révolte agitoit la Chine, ſur ſes Frontieres & même dans le cœur de l'Etat depuis bien des années; mais ce fut en 1637 que l'agitation devint plus violente: comme ſi la deſtinée de ce vaſte Empire eût été de ſe voir ſucceſſivement en proie à l'invaſion des Tartares, & à la rébellion de ſes propres ſujets.

Ces rébelles obéiſſoient à différens Chefs, qu'on peut ſans conſéquence laiſſer dans l'oubli. Un ſeul mérite ici qu'on le faſſe d'abord connoître, puiſque ce furent les prodigieux ſuccès de ſa révolte qui cauſerent la révolution de l'Empire.

Son nom étoit *Lyſtching*, & ſon origine ſi obſcure qu'on ignore à préſent de quelle province il étoit natif. Quant à ſes qualités perſonnelles, on ne peut nier qu'il n'ait eu en un degré éminent toutes celles qui font les grands ſcélérats. Génie entendu & fourbe, il fut également fier & diſſimulé; auſſi intrépide au milieu des grands dangers, que fécond en reſſources dans ſes malheurs; plein de chaleur dans l'action, & d'un ſang

froid

froid étonnant dans le crime; éloquent & libéral quand il falloit l'être, pour ſe faire des partiſans zélés, & ſi ambitieux dans ſes projets, qu'il oſa porter ſes vues juſqu'au trône où il eut l'impudence de s'aſſeoir. Quel intérêt n'ont pas les Souverains d'étouffer ſans pitié ces monſtres, auſſi-tôt qu'on peut les découvrir? Celui dont nous parlons avoit été pris bien des fois, mais une feinte ſoumiſſion & beaucoup d'adreſſe l'avoient aiſément tiré d'intrigue. Il venoit actuellement d'être battu à platte couture; & obligé de prendre la fuite devant les troupes Impériales qui le pourſuivirent deux jours entiers. Comme il ſe défioit même de la plupart de ceux qui l'avoient ſuivi après ſa défaite, les croyant gagnés par les Mandarins pour le tuer, il les abandonna tout-à-coup; la penſée lui vint alors de ſe refugier auprès d'un autre rebelle ſon ancien compagnon de fortune, dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite, à qui il écrivit une Lettre des plus ſoumiſes. Mais celui-ci connoiſſoit trop bien le caractere audacieux de Lyſtching, pour vouloir ſe l'aſſocier de nouveau; il refuſa abſolument de le recevoir. Dans cette extrémité qu'une longue maladie rendit encore plus accablante, Lyſtching alla ſe cacher comme il put dans un coin de la Province de Séchuen. Là revenu en parfaite ſanté, il prit ſoin de ſe former une petite troupe de bandits, qu'il conduiſit dans le Chanſi. Ses affaires s'y rétablirent parfaitement en moins d'une année, & il ſe crut en état au commencement de 1639 de tenter quelque expédition importante. Des circonſtances que nous ignorons l'ayant empêché d'exécuter ſon projet dans la Province où il ſe trouvoit alors, Lyſtching paſſa dans celle de Chanſi & arrêta ſes vues ſur Yonning, Ville du ſecond ordre, qui avoit pour Gouverneur un Prince de la famille Impériale.

Les rebelles s'en étoient à peine approchés, qu'ils l'inveſtirent exactement, l'eſcaladerent le lendemain, & la prirent ſans per-

dre beaucoup de monde; le Prince, la garnison & les habitans, tout fut massacré pour inspirer plus de terreur aux autres Places des environs. On pilla celle-ci & on la brûla quelques jours après. Plus de quarante postes importans se virent forcés de la même maniere ou obligés de se rendre à discrétion. Ce qui soumit à Lystching un très-grand Pays. Pour pouvoir le conserver plus sûrement, & se mettre en état de l'augmenter, il jugea à props de se donner une armée encore plus nombreuse. Il offrit un asyle à tous les fuyards d'un autre corps de révoltés qu'on venoit de dissiper, & il envoya des Emissaires dans les Provinces voisines qui inviterent à le venir joindre tout ce qu'il y avoit de brigands & de misérables. Les promesses qu'il faisoit de fournir abondamment à tous leurs besoins, & de les enrichir même avec le tems, lui attirerent tant de monde des endroits les plus éloignés, qu'il se vit au milieu de l'année suivante 1640 à la tête de cinq cens mille hommes. Dans ce grand nombre de soldats, qui doit paroître incroyable à qui ne sait pas combien la Chine est peuplée, (*x*) il s'en trouva sans doute de bien mauvais. Le Général rebelle le comprit mieux que personne, & il s'appliqua à les former. Travaux laborieux, exercices militaires, violences, meurtres, carnages, tout fut employé pour aguerrir ces troupes à sa maniere, & malheureusement & il n'y réussit que trop bien.

Après avoir désolé tout le Chansi, il passa avec son armée dans le Honan, où il prit d'abord Honan-fou. Les habitans qui avoient favorisé l'entrée de Lystching dans leur Ville, ne reçurent aucun mal, & les soldats pour la plupart se donnerent à lui: mais le Prince qui commandoit dans la Place, & tous les Mandarins furent mis à mort. Les rebelles se rendirent de

(*x*) L'Empire de la Chine a plus d'habitans que tous les États de l'Europe ensemble n'en ont, comme on le verra ci-après.

là à Kayfong Capitale de la Province, qui avoit une double enceinte, & des dehors en fort bon état. On la battit ſept jours entiers, ſans rien avancer; ce qui obligea Lyſtching de lever le ſiege, bien réſolu cependant d'y revenir lorſqu'on s'y attendroit le moins. D'autres Places qu'il attaqua & qu'il prit, parurent le dédommager de celle qu'il avoit manqué; une entr'autres lui fut livrée à condition qu'il épouſeroit ſur le champ par reconnoiſſance la fille du traître qui la lui fit rendre. Mais la cérémonie de ſes noces & la joie que lui cauſoient tous ces ſuccès, furent un peu troublées par la nouvelle qu'on vint lui donner d'une armée Impériale qui s'avançoit à grandes journées, dans l'intention de le combattre. C'étoit l'union de quatre différens corps, qu'autant de Généraux venoient de former ſans être eux-mêmes trop bien unis, comme il le parut bientôt. Lyſtching après avoir aſſemblé une bonne partie de ſes troupes, ne parut plus effrayé de l'approche de l'ennemi: il ſe diſpoſa d'abord à le bien recevoir; mais toute réflexion faite, il crut devoir faire quelque choſe de plus que l'attendre. Il alla à ſa rencontre, & il le fit dans un très-bel ordre. Sa démarche & la fiere contenance de ſes gens, jetterent la frayeur parmi les Impériaux. Un des quatre corps qui compoſoient leur armée, refuſa d'entrer en ligne, & ſe retira. Les rebelles donnerent auſſi-tôt & dirigerent leurs plus grands efforts contre les troupes que commandoit un brave Officier nommé *Fouſonlong*, qu'ils firent plier. Auſſi-tôt les deux autres corps de l'armée Impériale parurent ſaiſis d'une terreur panique, & prirent honteuſement la fuite.

Fouſonlong vit alors qu'il n'y avoit pour lui d'autre reſſource que celle des vrais guerriers, qui eſt de ſe défendre vaillamment, & de vendre chérement ſa vie. Faiſant même attention qu'il avoit laiſſé derriere lui ſes équipages dans un endroit aſſez proche & avantageux pour y tenir au moins quelque tems, il

eut l'adresse de céder peu-à-peu le terrein sans se rompre, & de se retirer en marchant en bon ordre, près de ses chariots, dont il se fit à la hâte un retranchement. Lysťching qui n'étoit pas homme à épargner ses soldats, fit attaquer le Général Chinois sans relâche, & toujours inutilement: ce qui qui lui fit prendre enfin la résolution de le serrer de près & de l'affamer.

Fousonlong fit d'abord tuer tout ce qu'il avoit de bêtes de charge; mais voyant au troisieme jour que l'ennemi ne se rebutoit point, & que son petit fort pouvoit être embrasé en un instant, s'il venoit en pensée aux rebelles d'y mettre le feu, il disposa ses gens à faire un coup de vigueur, qui les délivrât de cette prison. L'heure qu'il leur avoit marquée durant la nuit étant venue, tous dans le plus grand silence, s'échappent de leur enceinte, se jettent en désespérés sur un des quartiers qui les enveloppoient, s'ouvrent un passage, & se mettant en marche avec l'ardeur qu'on imagine aisément, ils s'efforcent de gagner quelque lieu sûr; mais la vigilance de Lysťching ne leur permit pas de trouver un asyle; sa cavalerie les atteignit dans la matinée au milieu d'une campagne unie & bien ouverte, où il fut aisé de les sabrer: Fousonlong fut épargné; Lysťching l'ayant ordonné expressément, plus encore pour ses propres intérêts que par estime pour ce brave homme; mais le Rebelle voyant qu'il ne pouvoit ébranler sa fidélité envers son Souverain, le fit massacrer après lui avoir fait souffrir un traitement indigne.

Après la défaite de ce corps de troupes, qui fut cause de la soumission de plusieurs Places, Lysťching n'avoit pas moins sur le cœur la levée du siege de Kayfong; il résolut d'y revenir, & de n'en point démordre cette fois jusqu'à ce qu'il eût soumis cette Capitale du Honan; on étoit alors aux premiers jours de l'année 1742. L'entreprise cependant n'étoit pas aisée, &

on doit même la regarder comme une des plus difficiles que les rebelles puſſent former. On avoit introduit de nouvelles troupes dans la Ville pour en renforcer la garniſon ; le Vice-Roi y étoit en perſonne, & le Prince de Tcheou s'y étoit venu renfermer exprès avec ſes tréſors pour animer les ſoldats à bien faire. La maniere dont il s'y prit dès le premier jour du ſiege, fit voir qu'il y alloit ſérieuſement, & qu'il n'épargneroit rien pour rendre funeſte aux aſſiégeans cette ſeconde tentative ſur Kayfong : faiſant réflexion que la guerre préſente méritoit beaucoup moins ce nom que celui de brigandage & de révolte, il promit deux cens taels d'argent à quiconque viendroit à bout de tuer Lyſtching, ou quelqu'un de ſes Lieutenans Généraux ; & cent à qui les bleſſeroit dangereuſement. C'étoit un grand appas pour des ſoldats : auſſi dès la premiere ſortie que firent les aſſiégés, celui-là même qui en avoit la conduite, ayant reconnu Lyſtching, fut droit à lui & le bleſſa conſidérablement au viſage.

Quoique la bleſſure ne fût pas mortelle à beaucoup près, elle ne laiſſa pas de conſterner les troupes. Lyſtching ſe hâta de les faire ſortir de leurs lignes, dans la crainte que les travaux du ſiege rebutant toujours plus les ſoldats, ils ne vinſſent à ſe débander peu-à-peu durant ſon abſence. Il les remit à des opérations plus conformes à leur génie, c'eſt-à-dire à courir le pays & à le piller.

Un mois entier s'écoula dans ce cruel exercice, & Lyſtching ſe trouvant alors parfaitement rétabli, revint pour la troiſieme fois au ſiege de Kayfong. Pour engager ſon monde à ſe ſurpaſſer en cette occaſion, il leur fit ſentir avec toute la vivacité poſſible l'intérêt qu'ils avoient à terminer glorieuſement cette expédition. Il repréſenta aux principaux Officiers, & par eux au reſte de l'armée, qu'il s'agiſſoit de ſoumettre une des Villes

les plus peuplées & les plus opulentes de l'Empire ; que leurs plus grands ennemis s'y trouvoient renfermés, & que le Prince de Tcheou en particulier n'y avoit, ce ſemble, apporté ſes tréſors qu'afin qu'ils tombaſſent plus ſûrement entre leurs mains. Il ajouta que ſon intention étoit de faire de Kayfong ſa place d'armes, & d'y fixer ſa réſidence ordinaire en attendant que ſes victoires lui euſſent procuré un plus noble ſéjour : il vouloit déſigner Pekin.

Ces divers objets préſentés avec force par un homme naturellement pathétique, ne pouvoient manquer de faire impreſſion ſur les eſprits. Mais tandis que la fougue des paſſions miſe en jeu diſpoſoit ainſi les aſſiégeans à ſeconder l'ambition de leur Chef, d'autres motifs véritablement dignes des grandes ames, l'honneur du ſervice, l'amour de la patrie & l'attachement dû au Souverain, faiſoient ſur les braves Officiers de la garniſon un effet encore plus ſenſible. Les rebelles ne pouvoient paroître en aucun endroit ſans être auſſi-tôt renverſés. On réparoit les breches avec une activité merveilleuſe, & les ſorties qui ſe ſuivoient de près étoient toujours à l'avantage des aſſiégés. A la vérité il étoit à craindre que le ſiege tirant en longueur, les aſſiégeans dont le nombre étoit prodigieux ne priſſent enfin le deſſus ; mais on ſe flattoit à Kayfong que la Cour inſtruite de la ſituation préſente de cette Ville, formoit auctuellement quelque bonne armée qui viendroit la ſecourir à tems. Rien n'étoit plus vrai : cette armée étoit même déjà en marche, & elle eût probablement ſauvé la Place aſſiégée, ſi celui qui commandoit ce ſecours avoit eu les qualités d'un vrai Général. On ne peut rien ajouter aux ſoins que cet homme s'étoit donnés pour pouſſer le nombre de ſes troupes auſſi loin qu'il pouvoit aller ; & cependant lorſqu'il vit l'ennemi de près, ce nombre tout grand qu'il étoit lui parut encore bien petit ; comme ſi dans certaines occaſions eſſen-

tielles où le moindre délai peut devenir funeſte à ſon parti, un calcul trop ſcrupuleux n'étoit pas hors de ſaiſon.

Cette grande retenue après tout, ou pour parler franchement, ce trait de lâcheté manifeſte eût encore été ſupportable, ſi le prétendu ſecours n'avoit été ſimplement qu'inutile: les braves gens qui défendoient Kayfong n'auroient peut-être pas moins réuſſi à laſſer la patience des aſſiégeans. Mais le Général Chinois ne pouvant donner des marques de ſa bravoure, voulut faire preuve de ſes autres talens, & ſur-tout du génie inventif qu'il croyoit avoir. » Battre les révoltés, diſoit-il à ſes confidens, c'eſt ce qu'il ne nous convient pas de tenter dans la » circonſtance préſente. Cependant je veux faire quelque choſe » qui étouffera la rébellion d'un ſeul coup. Je vais perdre ſans » reſſource Lyſtching & ſon armée en les noyant dans les eaux » du fleuve Hoangho.

Ce fleuve dont le lit eſt plus élevé que le terroir de Kayfong, eſt retenu par deux fortes digues qui l'empêchent d'inonder la campagne. Les rebelles s'étoient bien apperçus du danger de ce voiſinage. Ils avoient eu en conſéquence la ſage précaution d'envelopper dans leurs lignes toutes les petites élévations des environs, & c'étoit là que ſe trouvoient placés leurs principaux quartiers. Ainſi quand l'habile Général eut fait rompre les digues du Hoangho (car telle fut la manœuvre que produiſirent ſes profondes réfléxions) les eaux du fleuve ſe répandant avec impétuoſité dans la plaine, ne firent perdre aux aſſiégeans qu'environ dix mille hommes, au lieu que la ville de Kayfong fut ſubmergée au point qu'il y périt plus de deux cens mille ames, tant de la garniſon que des habitans.

Dans le premier trouble de ce déſaſtre, le Prince de Tcheou ſe jetta dans un bateau & il eut le bonheur d'échapper à l'inondation; mais ſon fils ne fut pas ſi heureux. Un grand nombre

d'Officiers & de soldats trouverent aussi le moyen de se sauver, & Kayfong resta sans défenseurs. Après l'écoulement des eaux & la réparation des digues, Lystching employa ses troupes à nettoyer la Ville & à remettre toutes choses dans le meilleur état qu'il fut possible. Il s'empara ensuite de quelques autres Places de cette Province, dont l'acquisition le rendit maître absolu de tout le Honan.

Tant de succès qui auroient dû satisfaire l'ambition de ce fameux Rebelle, ne firent au contraire que l'enflammer. Après avoir laissé reposer ses troupes pendant un mois ou deux, il les rassembla vers le milieu de l'année aux environs de Honanfou, & les divisa en quatre grands corps. Trois furent destinés à la garde de ses conquêtes, & le quatrieme prit avec lui la route du Chansi; mais cette armée diminua beaucoup par la désertion.

Cependant les Impériaux qui depuis la défaite de Fousonlong n'avoient pas jugé à propos de paroître en campagne, reprirent cœur tout-à-coup en voyant le nombre des rebelles considérablement diminué, & se sentant si bien recrutés eux-mêmes. Un de leurs Généraux sur-tout, homme brave & très-entendu dans le métier, après avoir soumis le Chansi, venoit d'entrer dans le Honan où déjà il avoit recouvré quelques Places. Lystching l'ayant appris revint aussi-tôt dans cette Province avec toutes les troupes qu'il avoit, déterminé à donner bataille si le Général ennemi vouloit l'accepter. Le Mandarin ne demandoit pas mieux, ayant une belle armée de soixante mille hommes au moins. Comme ils se cherchoient l'un & l'autre, la rencontre se fit bientôt, & tout de suite le combat s'engagea avec cet acharnement singulier qu'on ne voit que rarement hors des guerres civiles. La victoire durant quelques heures parut balancer entre les deux partis; mais enfin les Impériaux furent enfoncés, taillés en pieces ou mis en deroute. Des débris de son armée

armée le Général [illegible]cu forma le soir même un petit corps qu'il vint poster sous le [illegible] de Tongkoan, lieu avantageux dont il s'étoit emparé quelques jours avant la bataille. Dès que Lystching en fut averti, il vint en furieux le relancer dans ce poste. Il l'y attaqua en effet avec tant de vigueur qu'il lui tua presque tout son monde & se rendit maître de Tongkoan.

Tranquille alors sur la possession du Honan, ce rebelle infatigable reprit la route du Chansi & marcha droit à Singhan qui en est la Capitale. Cette Ville qu'on peut regarder comme la seconde ou la troisieme au moins de l'Empire Chinois, ne put résister que trois jours ; elle fut emportée d'assaut. La garnison fut passée au fil de l'épée, ~~mais~~ on épargna les habitans qui avoient pressé fortement le Vice-Roi de se rendre de bonne grace aux rebelles. Le vainqueur eut à la prise de cette Ville une belle occasion de récompenser ses troupes sans que les Bourgeois en souffrissent. Les trésors de la Province, c'est-à-dire les revenus que l'Empereur en retire annuellement, étoient accumulés à Singhan depuis quelques années. Lystching s'en saisit & les distribua tout de suite à ses soldats.

Cette gratification faite & tout le monde ayant paru content de la libéralité du Général, il envoya sommer Fonsiang, grande & belle Ville du Chansi. La sommation fut rejettée avec mépris, mais on eut bientôt lieu de s'en repentir. Lystching se rendit en pesonne près de cette Place ; il la fit escalader sur le champ par plusieurs endroits à la fois, la prit ce jour la même & y mit tout à feu & à sang. Ainsi maître de tout le sud du Chansi, il conduisit ses troupes au nord de cette Province & vint investir Yuling, célebre forteresse qui devoit naturellement l'arrêter long-tems. Voyant en effet au bout de quinze jours que ses gens n'avançoient point, & que le siege traînoit en longueur, il décampa subitement & alla s'attacher à d'autres Places dont

la prise lui coûta moins. Celles-ci soumises, il retomba sur Yuling avec un prodigieux train d'artillerie amenée à grands frais de divers endroits de la Province, & qui ne cessa de jouer durant un mois. Ce tems expiré les breches se trouverent énormes; on donna un violent assaut & la Place fut emportée.

On peut dire que la prise d'Yuling fut un coup de partie pour les rebelles. Ce fort tenoit en respect un grand pays qui tomba par conséquent avec lui au pouvoir de Lystching : le crédit de cet usurpateur en devint aussi plus considérable, & parut effacer dans l'idée des peuples cet odieux caractere de brigand attaché jusqu'alors à son nom. Ses Lieutenans Généraux voyant que sa tyrannie s'établissoit tous les jours plus solidement, envisagerent son élévation comme la base de la leur & n'omirent rien pour l'avancer : en un mot ils réussirent si bien les uns & les autres, qu'avant la fin de l'année courante ce Chef de bandits, presque unique dans son espece, se vit maître d'un tiers de l'Empire, & à la veille de le conquérir en entier. Aussi ne crut-il pas devoir différer long-tems la cérémonie qu'il méditoit de se déclarer Empereur de la Chine, & d'en prendre l'auguste appareil. Il le fit au commencement de 1644 ; mais afin que les peuples sentissent bien que ce n'étoit point là une vaine ostentation de sa part, & qu'il avoit effectivement tout autant de forces qu'il lui en falloit pour achever son entreprise & la maintenir, le prétendu Empereur fit faire un rolle exact des troupes qui servoient sous lui. Le nombre se trouva monter à un million d'hommes; savoir, six cens mille cavaliers & quatre cens mille fantassins. Il choisit ce qu'il y avoit de meilleur dans cette multitude immense de soldats, & en ayant formé une puissante armée, il prit avec elle la route de Pekin.

Son projet au premier coup d'œil ne pouvoit paroître que téméraire, quelque idée que l'on se formât du nombre & de la

valeur de ſes troupes. Il lui falloit paſſer le Hoangho, où rien n'étoit plus aiſé que de l'arrêter. Le Chanſi qu'il avoit à traverſer d'un bout à l'autre ne manquoit pas de Villes de défenſe où les garniſons Impériales s'étoient maintenues, & le Petcheli qui venoit enſuite devoit lui en oppoſer encore bien plus, qu'il ne pourroit ſoumettre apparemment que par des ſieges. Ces Provinces d'ailleurs & celles du voiſinage où l'eſprit de rebellion n'avoit pas pénétré, étoient en état de fournir à l'Empereur quatre à cinq cens mille combattans. Malgré ces obſtacles la marche des rebelles fut très-rapide, & il n'y eut qu'une ſeule bicoque nommée *Taitcheou* qui eut la gloire d'arrêter Lyſtching. Cette Place avoit pour Gouverneur un de ces Militaires d'un âge mûr, qui conſacrés au ſervice dès l'âge le plus tendre, ont toujours aimé leur métier, le ſavent bien & ſont en poſſeſſion de lui faire honneur. Quelle reſſource pour un Etat quand des Officiers de ce caractere, d'une conduite ſage & vigoureuſe dans l'occaſion, n'y ſont pas rares, & qu'on les y eſtime autant qu'on le doit ! Celui dont il s'agit, nommé *Cheouyuki*, vit bien que Taitcheou avec des murs à demi ruinés & manquant de pluſieurs choſes néceſſaires à une bonne défenſe, ne pouvoit tenir auſſi long-tems qu'il l'eût ſouhaité ; mais c'étoit beaucoup ſelon lui de retarder la marche précipitée de l'ennemi, pour donner à l'Empereur & à ſes Miniſtres le loiſir de ſe reconnoître & de pourvoir à la conſervation de Pekin. Ce point lui paroiſſant eſſentiel au bien de ſon maître, comme il l'étoit effectivement, il refuſa avec hauteur de ſe rendre à la ſommation qu'on vint lui faire : ce refus lui attira bientôt ce qu'il deſiroit, l'appareil d'un ſiege dans les formes. Lyſtching prit ſoin que rien n'y manquât : batteries multipliées, eſcalades fréquentes, violens aſſauts, tout fut employé dès les premiers jours ; car les rebelles étoient preſſés, & leur Chef ainſi qu'on l'a déja obſervé, n'étoit

pas en usage de ménager son monde. [illegible]yuki n'étoit pas non plus d'un caractere à se troubl[illegible]ent de tant de vacarme. Il fit face à tout & se main[illegible]llamment dans sa Place après avoir tué aux assiégeans plus de dix mille hommes. Cependant on vient l'avertir que les provisions de guerre & de bouche tirent sur leur fin. Il s'en assure par lui-même, & il en convient sans être pour cela mieux disposé à se soumettre.

Le parti que prend alors ce Commandant intrépide, c'est de donner ordre à sa garnison d'abandonner subitement tous les postes à la quatrieme heure de la nuit, & de se rendre au lieu qu'il désigne. Les troupes s'y étant rassemblées il leur découvre son projet en peu de mots, les exhorte à bien faire, & marchant à leur tête il les conduit hors de la Ville avec le moins de bruit qu'il est possible. Comme l'ennemi ne s'attendoit à rien de pareil, le quartier qu'on attaqua fut bientôt forcé; on y tua beaucoup de monde, & sans avoir fait aucune perte Cheouyuki & ses gens arrivent tous glorieux à Nigoukoan. Lystching outré de dépit les suit de près; mais n'ayant pu les atteindre avant leur entrée dans ce fort, il l'investit à l'heure même, & le bat avec fureur de divers côtés. Dès le troisieme jour, sans trop examiner si les breches étoient praticables ou non, il ordonne un assaut qui fut continué du matin au soir sans aucune interruption. Cette opiniâtreté des assaillans leur coûta cher & fut en pure perte pour eux. Aussi paroissoient-ils bien rebutés quand Lystching fit sonner la retraite pour donner malgré lui quelque relâche à ses gens.

C'étoit là précisément ce que Cheouyuki attendoit pour faire encore un beau coup. S'étant apperçu que les vivres & les autres munitions alloient bientôt lui manquer, il résolut de profiter de cette espece de treve pour tomber à l'improviste sur les rebelles, espérant de deux choses l'une, ou de s'échapper une seconde

fois de leurs mains, ou de leur faire tant de mal qu'ils fuſſent contraints de ſe retirer.

La ſortie que firent ces braves Chinois au milieu de la nuit, eut d'abord un grand ſuccès : ils tuerent au-tour de trois mille hommes, & jetterent la frayeur dans le camp ; mais Lyſtching s'étant porté à propos là où il faiſoit le carnage de ſes ſoldats, donna de ſi bons ordres que la garniſon fut à la fin repouſſée & obligée de ſe renfermer de nouveau dans la Place. L'aſſaut qu'il fallut ſoutenir deux jours après fut ſi terrible que toute la valeur de Cheouyuki n'y put tenir : la Place fut emportée & noyée auſſi-tôt dans le ſang. On aſſure que Lyſtching, très-capable certainement de diſcerner le mérite, & qui d'ailleurs étoit plus méchant par intérêt & par réfléxion que par inſtinct, parut en quelque ſorte inconſolable de n'avoir pu ſauver le brave Commandant.

Dans le tems que ces choſes ſe paſſoient de la maniere que nous venons de le dire, ſur les confins du Chanſi & du Petcheli, l'Empereur reçut un courier de la part de ſon premier Miniſtre Lykientay, avec un détail exact du véritable état des affaires dans ces quartiers. Ce premier Miniſtre avoit quitté la Cour pour ſe rendre en Province, dans l'intention de remédier aux déſordres ; il connut mais trop tard, qu'il n'y avoit plus rien à faire & que le mal étoit ſans remede. Il conſeilloit à ſon Maître de dépoſer pour un tems ſon autorité entre les mains du Prince héritier, & de ſe retirer après cette abdication à Nakin, où ſa perſonne ſeroit pleinement en ſûreté. Ce parti avoit ſans doute ſes inconvéniens ; on le balança dans le Conſeil avec l'utilité qu'on en eſpéroit ; & tout bien examiné, on ne conclut rien. Au milieu des débats qu'avoit occaſionné l'avis du premier Miniſtre, l'Empereur jetta un profond ſoupir : « Hélas ! » s'écria-t-il, je vois bien que ma Dynaſtie eſt ſur ſa fin. Si j'en

» doutois encore, l'inutilité de vos discours & le peu d'ardeur » que je remarque ici pour mon service ne suffiroient que trop » pour m'en convaincre. » Ce peu de paroles d'un Prince orné de bien des vertus, & dont la bonté excessive étoit presque le seul défaut, dut infailliblement percer le cœur de quiconque avoit encore des sentimens parmi ses Ministres. Une misérable troupe de flatteurs qui infectoient cette Cour efféminée, & ces honteux essains de Courtisans qui déshonoroient les premiers postes, pouvoient sur-tout y découvrir un juste reproche de leur conduite envers ce Monarque.

Cependant l'usurpateur ne perdoit point de tems dans sa marche. Arrivé dans le Petcheli, il vit les plus fortes Places se soumettre à lui sans coup férir. A Suenhoa les soldats & les habitans firent violence au Gouverneur pour l'obliger de se rendre : il se fendit le ventre de désespoir. Kiongkoang poste avantageux fut aussi livré aux rebelles.

Tout réussissant ainsi au gré de Lystching, il fit un gros détachement de cavalerie qui eut ordre d'avancer jusqu'auprès de Pekin, & de revenir ensuite avec le plus de prisonniers qu'ils pourroient faire sur leur route. L'ordre fut exécuté de point en point, & le Général rebelle apprit qu'il y avoit dans la Capitale plus de cent cinquante mille hommes de troupes réglées, que les portes en étoient gardées avec beaucoup de soin, & ce qui l'inquiétoit encore plus, que cette grande Ville se trouvoit en même-tems pourvue en tout genre de munitions. Les prisonniers qu'on amenoit chaque jour en grand nombre, s'accordoient parfaitement à lui confirmer la vérité de ce récit. Des nouvelles si peu satisfaisantes devoient faire appréhender à l'usurpateur quelques revers de fortune, ou tout au moins une résistance opiniâtre, capable de rebuter ses troupes : mais la connoissance qu'il eut bientôt de la pitoyable conduite de l'Em-

pereur, diſſipa entiérement toutes ſes craintes. Ce Prince livré plus que jamais à ſes favoris, qui depuis ſon enfance s'étoient acquis un empire abſolu ſur ſon eſprit, & lui avoient donné cette éducation timide & irréſolue qui fit ſa perte, venoit de choiſir parmi eux les braves Généraux qu'il vouloit oppoſer aux rebelles. Ils étoient au nombre de trois; chacun d'eux s'étant mis fiérement à la tête d'un grand corps de troupes, ſortit de Pekin au jour marqué, pour aller occuper aux environs quelques poſtes importans, où l'ennemi pouvoit être arrêté ſans beaucoup de peine.

Lyſtching qui en fut auſſi-tôt informé, fit trois détachemens conſidérables, à qui il ordonna très-expreſſément d'attaquer les troupes Impériales, quelques retranchemens qui les couvriſſent, & quelque riſque qu'il y eût pour eux d'être battus: mais l'attaque n'eut pas lieu. A la premiere apparition des rebelles, les Généraux ſe crurent perdus, s'ils ne ſe hâtoient de mettre bas les armes. Ils le firent ſans le moindre remords, & un grand nombre de leurs ſoldats ſuivant leur exemple, ſe donna aux Lieutenans de Lyſtching.

Celui-ci encouragé par une défection ſi avantageuſe à ſon parti, fut plus empreſſé que jamais de ſe préſenter devant Pekin, & d'y entrer de gré ou de force. En moins de trois jours il parut aux portes de cette Capitale, qui lui furent peu de jours après livrées par l'inſigne trahiſon de ces mêmes Généraux qui avoient mis bas les armes & s'étoient rendus à Lyſtching.

Alors commença l'affreuſe tragédie qui nous a été tranſmiſe par l'Hiſtoire. L'Empereur après avoir vu étrangler l'Impératrice & toutes ſes autres Princeſſes de leurs propres mains, s'étrangla lui-même.

Lyſtching ne fut pas long-tems tranquille poſſeſſeur de Pekin. Un vengeur ſe préparoit: c'étoit *Ouſankouei*, Commandant des

troupes Chinoises sur la Frontiere la plus orientale de la Tartarie. Toute la valeur d'un héros, beaucoup d'élévation dans l'esprit, une ame franche sous un extérieur noble & imposant; voilà en abrégé le caractere de ce Guerrier. S'il eût eu un peu plus d'application à connoître les hommes; un certain art de s'en défier à propos, pour prendre avec eux toutes les sûretés que la prudence exige; plus de politique en un mot dans les occasions délicates de sa vie, ses grands projets auroient infailliblement réussi, sa gloire eût été plus brillante, & sa fortune infiniment plus solide qu'elle ne fut.

Ce Général ayant appris le danger où étoit l'Empereur de succomber sous les efforts des rebelles, se détermina de lui-même à marcher au secours de ce Monarque, en prenant la route de Pekin. Mais quelque aguerrie que fût son armée par les divers petits combats qu'elle avoit soutenus contre les Tartares, il vit bien qu'étant si inférieure à celle de Lystching, il lui seroit impossible avec elle seule de mettre les révoltés à la raison. La confiance même qu'il avoit d'encourager par son exemple les Chinois fideles à leur Prince, ne lui donnoit qu'un espoir incertain de quelque notable augmentation de troupes, vu les progrès qu'avoit déjà fait la rebellion dans toutes les parties de l'Etat. Ainsi toute réflexion faite, Ousankouei voulant d'abord frapper un grand coup, crut devoir se procurer un puissant renfort, avec lequel il fût sûr de vaincre. Malheureusement le parti qu'il prit pour délivrer sa Patrie du joug d'un Tyran, n'aboutit pas à ce seul effet; il ne lui cherchoit que des alliés, & il lui donna de nouveaux maîtres.

L'idée assez bien fondée qu'avoit ce Commandant Chinois de la bravoure & de la bonne foi des Tartares Mancheoux, lui fit espérer qu'en s'adressant à eux, il en obtiendroit aisément un puissant secours. Il leur envoya donc un homme de

confiance

confiance qui devoit leur offrir de ſa part de groſſes ſommes d'argent, une grande quantité d'étoffes de ſoie, des toiles à proportion, & autant de jeunes épouſes qu'il leur en faudroit pour l'aſſortiment de leurs ménages; le tout à condition qu'ils lui enverroient inceſſamment de bonnes troupes pour agir ſous ſes ordres contre Lyſtching.

Ce Député arriva à Chinyang dans le tems que le Conſeil des Princes Mancheoux y étoit aſſemblé pour les affaires générales de la Nation. Il leur fit part du ſujet de ſa venue en leur expoſant la propoſition d'Ouſankouei; elle fut écoutée favorablement, & acceptée à l'heure même tout d'une voix. Il eſt vrai qu'on n'avoit actuellement ſur pied qu'environ ſept mille hommes qui eurent ordre de partir pour la Chine: mais on promit de les faire ſuivre au plutôt par un plus grand nombre, & jamais peut-être il n'y eut de promeſſe en pareil cas qui fût mieux remplie que celle-ci.

Ouſankouei s'étoit déjà mis en marche avec ſes troupes, ſans attendre le retour de ſon envoyé. Il apprit dès le ſecond jour la priſe de Pekin & la mort déplorable de l'Empereur: mais cette nouvelle qui l'affligea ſenſiblement, ne lui fit rien perdre de ſon ardeur à pourſuivre ſa pointe. *S'il ne pouvoit plus défendre ſon Maître, il voulut au moins le venger & ſauver les reſtes de ſa famille.*

Lyſtching de ſon côté inſtruit de très-bonne heure des deſſeins de ce nouvel ennemi, ne put s'empêcher de le craindre, ſur le caractere qu'on lui en fit, d'homme entendu dans ſa profeſſion, ardent, intrépide, & qui avoit le grand art de ſe faire aimer. Ce qu'il redoutoit encore plus dans cette guerre, c'étoit le ſecours de ces formidables Tartares que ce Général, diſoit-on, traînoit après lui. Leur ancien goût pour la Chine pouvoit ſe

réveiller parmi eux; & comment le leur faire perdre, si les troubles de l'Empire alloient en augmentant chaque jour? Le premier soin de l'usurpateur fut donc de conjurer cette tempête, sans en venir à un coup d'éclat, & par les seuls moyens que son adresse à profiter des moindres circonstances étoit capable de lui fournir. Ousiang, pere d'Ousankouei se trouvoit alors à Pekin, où il goûtoit en paix toutes les douceurs d'une heureuse vieillesse; Lysching le fait venir, & lui ordonne d'écrire à son fils de la maniere la plus pressante, pour l'engager à rester tranquille dans son poste au lieu de creuser un abîme qui l'engloutiroit lui & sa maison. Non content de cette démarche, l'usurpateur fit partir en même tems un de ses Officiers nommé *Tongong*, homme d'un esprit délié & très-propre à s'insinuer dans la confiance de son adversaire. Cet envoyé eut ordre d'offrir à Ousankouei les avantages les plus spécieux, & même une partie de l'Empire, s'il vouloit renvoyer dans leurs tanieres ces Mancheoux leurs ennemis communs, & se joindre au nouveau Monarque pour pacifier de concert toute la Chine.

Cette double tentative de Lysching fut également sans succès. Tongong parut devant Ousankouei, qui ne daigna pas seulement l'écouter; il lui ordonna même de se retirer au plutôt, pour n'être pas mis en pieces par des gens, disoit-il, qui ne voyoient dans lui qu'un infame Ministre du meurtrier de leur Souverain. Quant à la Lettre de son pere, le Général Chinois la reçut avec un grand respect: mais par la réponse qu'il y fit il ne laissa aucun lieu de douter que sa haine contre le Tyran ne fût implacable. Après quelques tendres reproches qu'il faisoit à ce bon Vieillard sur sa trop grande facilité à recevoir la loi d'un scélérat & d'un traître, il finissoit par lui dire qu'il prévoyoit assez que son entreprise aboutiroit à se séparer de

lui pour jamais, qu'il en étoit inconſolable ; mais qu'il ne vouloit pas le déshonorer par une lâcheté.

Ouſankouei apprit quelques jours après, qu'un gros détachement des ennemis s'avançoit à grandes journées pour le reconnoître & le tâter; ce détachement avoit eu ordre de marcher, au même-tems que Tongong étoit parti de Pekin, afin que ſi la négociation ne réuſſiſſoit pas, le négociateur devenu Général, pût ſe venger promptement de l'inutilité de ſes avances. Ces troupes s'approcherent tant qu'elles voulurent ſans qu'on parût remuer de l'autre côté; & ce repos ne manqua pas d'être attribué à la crainte qu'elles faiſoient naître. Ouſankouei les détrompa bientôt : voyant un ſoir que les rebelles travailloient à établir leur camp dans la réſolution ſans doute d'en ſortir au point du jour pour venir tomber ſur le ſien; il les fait attaquer bruſquement & avec tant de vigueur, que très-peu lui échapperent : le Soldat victorieux ne voulant faire aucun quartier, pour mieux ſervir la vengeance de ſon Général.

Lyſtching un peu humilié par cette défaite, la premiere que ſes troupes euſſent eſſuyé depuis ſix ans, réſolut de marcher en perſonne contre l'ennemi avec l'élite de ſon monde, faiſant bien ſoixante mille hommes. Comme le Prince héritier & ſes deux freres venoient de tomber tout récemment au pouvoir de ce Tyran, il jugea à propos de les mener avec lui chargés de chaînes, ainſi que le pere d'Ouſankouei. Son intention étoit d'effrayer par ce ſpectacle inhumain l'armée & le Général qu'il alloit combattre.

L'ardeur qui l'animoit dans ſa marche ne pouvoit être plus vive. Indépendamment de ſon activité naturelle qui fut toujours extrême, & du violent deſir qu'il avoit de laver la honte de la défaite de ſon Lieutenant dans le ſang de ſes ennemis, il étoit pour lui d'un intérêt eſſentiel qu'on en vînt aux mains avant l'arrivée des Tartares. Ainſi loin d'attendre Ouſankouei ſous le

canon d'Yonping, comme ses Lieutenans le lui conseilloient; il poussa au-delà de cette Place & vint se poster assez près du camp ennemi. Ce jour là même il se disposa à donner bataille en rangeant ses troupes de façon qu'elles déborderoient nécessairement celles d'Ousankouei, moins fortes d'un tiers, & les mettroient par là en danger d'être enveloppées.

Ousankouei entrevit bientôt toute la grandeur du péril, & chercha les moyens de s'en garantir. Persuadé qu'à la guerre celui qui affronte l'ennemi en le prévenant acquiert pour l'ordinaire un grand avantage, il voulut d'abord le prendre pour lui. Non-seulement il se mit en devoir d'attaquer le premier, mais il le fit de biais, (y) ordonnant à son aile droite de doubler le pas, tandis que le reste de la ligne avanceroit à proportion plus lentement. Il espéroit que la violence du choc de cette droite romproit infailliblement la gauche de l'ennemi, & que ce premier succès ne pouvoit avoir que d'heureuses suites.

Son espoir ne fut pas trompé. Quelque bonnes que fussent les troupes des rebelles, cette hardiesse à les prévenir les étonna, & elles furent heurtées si rudement qu'il leur fut impossible de ne pas plier. Lystching voyant sa gauche poussée, fit avancer de ce côté-là tout ce qu'il avoit en réserve; & courant lui-même au plus chaud de la mêlée, il rétablit si bien le combat, qu'Ousankouei alloit être entiérement défait si les Tartares ne fussent survenus fort à propos.

D'une éminence voisine ils avoient connu le danger de leurs amis, & ils s'étoient mis au grand trot pour être encore à tems de les secourir. Ils le furent en effet, & s'en applaudirent un instant pour prendre haleine, pour se reconnoître & se serrer;

(y) Voici donc un Epaminondas-Chinois, qui met en pratique l'ordre oblique, ce chef-d'œuvre de tactique tant vanté parmi les Anciens & les Modernes.

puis fondant tout à coup sur l'ennemi le sabre à la main, ils l'arrêtent, le culbutent & jonchent la terre de ses morts. Une maniere de procéder si conforme au génie Tartare, surprit d'abord l'intrépide Lystching. Mais son ardeur martiale se réveillant plus que jamais dans cette ame guerriere, il alloit revenir à la charge lorsque la vue d'Ousankouei lui en fit perdre absolument la pensée. Ce Général qui avoit eu le tems de rallier son monde, venoit de se joindre aux Mancheoux pour les seconder, déterminé à vaincre ou à périr ce jour-là avec eux. Lystching se crut perdu lui-même s'il différoit d'un seul moment sa retraite. Il la fit donc à l'heure même, laissant sur le champ de bataille environ trente mille de ses gens. Yonping n'étoit pas loin; il s'y refugia avec les débris de son armée.

Il envoya dès le lendemain à Ousankouei un autre Négociateur pour lui faire des propositions de paix; mais ce Général exigea qu'avant toutes choses on lui remît entre les mains les trois Princes prisonniers avec son pere Ousiang. Ce n'étoit pas là sûrement l'intention de l'usurpateur; tout ce qu'il en faisoit ne tendoit de sa part qu'à gagner du tems. Ainsi voyant que son vainqueur ne paroissoit pas disposé à prendre le change, il évacua Yonping & prit le chemin de la Capitale où les troupes répandues aux environs reçurent ordre de le venir joindre.

La premiere chose qu'il fit à son arrivée à Pekin, fut de former différens petits corps au nombre de dix-huit, qui devoient garder les passages, en se postant si bien qu'ils pussent se donner la main les uns aux autres. Rien n'étoit sans doute mieux ordonné dans la conjoncture où se trouvoient les rebelles: mais la promptitude d'Ousankouei & l'extrême valeur de ses troupes rendirent ces sortes de précautions inutiles. Tous les corps qu'il rencontra sur sa route, épars ou réunis, furent bientôt battus ou dissipés. En moins de quinze ou vingt jours le chemin fut libre aux troupes victorieuses pour venir se montrer devant Pekin.

Au premier bruit de ce nouveau malheur, le Tyran sentit redoubler sa rage. Les trois Princes fils du feu Empereur, & le pere du brave Ousankouei en furent d'abord les victimes. La mort des premiers parut nécessaire à Lystching, pour empêcher les peuples de remuer en faveur de ces Princes, sur-tout durant la cérémonie qu'il se hâta de faire avant que de sortir de la Capitale. Il convoqua au Palais tous les Mandarins, leur exposa en peu de mots ses prétendus droits à l'Empire à titre de conquête; & après avoir promis de travailler désormais à rendre les Chinois heureux, il se fit reconnoître authentiquement pour véritable Empereur de la Chine.

Cette espece de farce étoit à peine finie, qu'Ousankouei parut aux portes de Pekin avec une armée de soixante mille hommens, le bruit de ses succès lui ayant attiré bien des Chinois. Mais la joie qu'il ressentoit de se voir à la veille de délivrer cette grande Ville, fut bien tempérée en lui par le premier objet qu'il découvrit au haut des murs, c'étoit la tête de son pere Ousiang que Lystching y avoit exposé. A cette vue Ousankouei poussa un grand cri: toute l'armée en fit autant, & le bruit qui s'en fit entendre dans la Ville, parvint jusqu'aux oreilles du Tyran. Quoiqu'il n'y eût rien là de fort singulier, Lystching qui en apprit bientôt le sujet, ne laissa pas d'en paroître effrayé, reconnoissant dans ce cri universel de l'armée ennemie un concert funeste entre le Général & ses soldats pour le pousser à bout & pour le perdre.

Il prit aussi-tôt le parti d'abandonner Pekin, en laissant toutefois de cruels vestiges du séjour qu'il y avoit fait. Cette nuit là même on chargea par son ordre sur une longue file de chariots les trésors immenses qu'il emportoit du Palais; il disposa ensuite quelques détachemens de troupes légeres en divers quartiers, à qui il commanda de mettre le feu au Palais & aux neuf portes

de la Ville, précisément à la troisieme heure du jour, & pour lui il sortit avec le gros de l'armée un peu après le soleil levé. Il prit la route de l'Ouest.

Ousankouei connut bientôt par la flamme de l'incendie, le départ de l'usurpateur. Sur le champ il ordonne à plusieurs Officiers de marque d'entrer dans Pekin pour rassurer les habitans, & les engager à éteindre le feu, tandis qu'avec sa cavalerie & ses Tartares il poursuivroit les rebelles dans leur fuite. Quoique sa marche n'eût commencé qu'à deux heures après midi, elle fut néanmoins si rapide que l'avant-garde tomba sur la queue des chariots au pont de Laykeou. L'escorte de ce prodigieux bagage étoit de huit mille hommes; & il est à croire que s'ils se fussent aussi-tôt réunis pour tenir ferme à la tête du pont, Ousankouei se seroit vu dans un grand embarras, le chemin en étant étroit & extrêmement gâté par la marche de tant de chevaux. Mais cette troupe étoit trop mal conduite pour qu'elle pût faire un coup de vigueur. Ceux qui la composoient ne doutoient pas que l'ennemi une fois qu'il seroit entré dans Pekin, n'y séjournât quelques jours pour se reposer de ses fatigues, au lieu de penser à les poursuivre; & dans cette idée ils marchoient sans aucun ordre. Leur sécurité alla même si loin, que plusieurs d'entr'eux, afin d'être plus à leur aise, n'avoient pas fait difficulté de quitter leurs armes & de les déposer sur les chariots. Aussi les soldats d'Ousankouei eurent-ils très-bon marché de ces huit mille hommes; on n'eut que la peine de les sabrer. Il ne faut pas omettre ici un trait bien marqué de la présence d'esprit de ce Général. Dès qu'il eut apperçu de loin la file des chariots, il comprit que son avant-garde seroit fortement tentée de se jetter dessus & de les piller. Mais pour réprimer la cupidité des soldats dans une occasion si délicate, & les empêcher de succomber à la tentation, il fit publier un ban sous peine de mort,

qui défendoit de toucher à quoi que ce soit, promettant qu'à son retour une partie de ce riche butin seroit fidélement distribuée à toute l'armée. Les soldats obéirent à l'ordre, & lui de son côté leur tint parole.

Le massacre de l'escorte, quoique l'exécution en eût été prompte, ne laissa pas de retarder la marche de l'armée. L'embarras du chemin causé par cette multitude de chariots qui occupoit une étendue de plusieurs lieues, fut encore un autre obstacle qui lui fit perdre bien du tems. Lystching en profita pour se mettre en sûreté, & Ousankouei désespérant de pouvoir l'atteindre, ou de se voir en état de le battre commodément, mit fin à sa poursuite & laissa reposer ses troupes.

Durant cet intervalle de repos arriverent successivement divers corps de Tartares qui en annonçoient toujours quelqu'autre de la même Nation, comme étant déjà en pleine marche. Cet empressement de servir à la Chine paroissoit dans ces étrangers sans affectation, & ne causoit encore aucun ombrage. On les accueilloit gracieusement, persuadé que l'on étoit dans l'armée, que plus ces troupes auxiliaires y abonderoient, plus on seroit assuré de vaincre bientôt les rebelles & d'éteindre pour toujours la rebellion.

Ousankouei voyant que le nombre de ces Tartares montoit déjà à plus de soixante mille, crut qu'avec un tel renfort il pouvoit aller chercher l'ennemi & l'attaquer sans aucun risque, quelque part qu'il fût retranché. Mais Lystching qui s'attendoit à voir fondre bientôt sur lui toutes ces troupes combinées, n'avoit rien omis pour se préparer à les recevoir. En abandonnant Pekin, cet homme toujours entêté des idées de sa grandeur & opiniâtrément attaché à ses premieres vues d'envahir tôt ou tard l'Empire, n'avoit point voulu évacuer un grand nombre de Places du Petcheli. Il s'étoit flatté qu'un retour de fortune

pourroit

pourroit à la faveur de ces différentes garnisons, le faire rentrer dans la Capitale. Mais ses sentimens n'étoient plus les mêmes. Voyant qu'Ousankouei pensoit bien sérieusement à le détruire, & que des nuées de Tartares venoient grossir continuellement l'armée de ce Général, il comprit qu'il avoit besoin de tout son monde. Il rappella donc auprès de lui toutes les troupes qu'il avoit dans la Province, & ces corps réunis à quelques autres qu'il avoit fait venir du Chansi, lui formerent une armée de deux cens mille combattans, dont le plus grand nombre étoit de vieux soldats.

Ousankouei en fut bientôt instruit; mais la vue de tant de forces réunies qui auroit infailliblement arrêté tout autre Général moins habile ou moins âpre dans sa vengeance, fut pour celui-ci un nouveau motif d'entrer en campagne dès qu'il vit son armée en état d'agir. La réunion de ce grand nombre de rebelles lui parut un moyen tout propre à l'exécution du dessein qu'il avoit formé de les exterminer sans ressource. La seule tentative qu'il en feroit ne pouvoit même qu'augmenter la réputation de ses armes en décréditant celle de l'ennemi. Sa marche ne fut ni précipitée ni lente : elle dura six jours, & le soir du sixieme on se trouva si près des rebelles, qu'Ousankouei de l'avis du Général Tartare, résolut de les attaquer le lendemain, employant une bonne partie de la nuit à dresser son ordre de bataille. Ce qu'il y eut de singulier en cette occasion, c'est que Lystching en fit autant, & qu'il se persuada même qu'en usant de diligence il surprendroit l'armée ennemie, harassée encore de sa marche & peu disposée à combattre si-tôt. Plein de cette idée il sort à la pointe du jour de ses retranchemens avec une bonne troupe de cavaliers, & s'approche du camp d'Ousankouei pour le reconnoître & l'insulter; mais on y étoit sur ses gardes, & Lystching ayant eu occasion de n'en pas douter, se retira.

Oufankouei n'eut pas plutôt appris l'empressement qu'avoient les rebelles d'en venir aux mains, qu'il fait donner ordre à ses soldats de prendre quelque nourriture & de se tenir prêts à marcher au premier signal. Toute l'armée sortit en effet peu de tems après, & le Général lui donna l'arrangement qu'il voulut sans que l'ennemi y mît obstacle. Celui-ci eut par là même tout le loisir de se mettre en bataille de la maniere qu'il crut la plus avantageuse, & on peut supposer qu'il sut profiter de la situation du terrein. Il seroit à souhaiter que les Ecrivains de ce tems nous eussent laissé quelque détail des opérations de cette journée ; mais ne l'ayant pas fait, il nous suffira d'observer ici ce qui est exactement vrai, que les deux Généraux étoient habiles, dans la force de l'âge & d'une valeur reconnue ; que les armées de part & d'autre étoient belles, & toutes composées de gens aguerris ; que si celle de Lystching avoit sur l'autre l'avantage du nombre, cet excès étoit bien compensé par la bravoure extraordinaire des Mancheoux dont plusieurs avoient servi sous le grand Taytsong ; que l'intérêt enfin se trouvoit à peu près égal dans les deux partis, la ruine totale de l'un & de l'autre dépendant sans nulle réserve de sa défaite dans le combat qu'il alloit livrer. De là on peut imaginer aisément avec quelle vivacité ces deux grands corps durent se choquer, se pousser, revenir à la charge, faire en un mot les efforts & toute la manœuvre que la science des armes & la nécessité peuvent suggérer dans ces occasions.

On convient que la bataille dura long-tems, c'est-à-dire depuis les onze heures du matin jusqu'après le soleil couché, & que la nuit venue, on se sépara comme de concert sans que des deux côtés on osât s'attribuer d'autre gloire que celle de n'être pas vaincu. Lystching qui avoit un plus grand nombre de combattans y perdit aussi plus de monde : mais sa principale

perte fut celle d'une quantité de vieux Officiers, gens intrépides, dévoués à la fortune de leur Général, & absolument incapables du moindre remords. Comme ils faisoient la véritable force de son armée, il perdit dès lors tout espoir de se soutenir où il étoit, & ses vues se tournerent aussi-tôt vers le Chansi. Deux jours après cette terrible journée il fit défiler ses troupes de ce côté-là, & se mit lui-même à l'arriere-garde.

On ne sauroit exprimer la joie universelle que cette retraite des rebelles causa dans l'armée d'Ousankouei. La fuite de l'ennemi étoit une espece d'aveu qu'il faisoit de sa défaite dans le combat qui venoit de se donner. Ousankouei déjà maître de Pekin, le devenoit par là de tout le Petcheli qui est, comme on le sait, la premiere des provinces de la Chine; ce qui l'autorisoit à se regarder dès ce jour-là sur le pied de libérateur de l'Empire, avec un libre pouvoir de lui donner un Souverain de son choix. Un autre avantage qui sûrement ne lui paroissoit pas moins considérable, c'est qu'il trouvoit dans l'éloignement de Lystching & de son armée une raison plausible de remercier les Tartares de leurs services, & de les renvoyer honnêtement chez eux. Cette Nation, ainsi que bien des gens l'avoient prévu, reprenoit de plus en plus son ancien goût pour la Chine. Chaque jour on voyoit arriver quelques nouveaux escadrons: d'autres étoient en chemin, & il y avoit apparence qu'ils ne seroient pas les seuls à se mettre en route. La chose alla si loin qu'un mois après la retraite des rebelles, les Tartares, malgré la perte de leurs gens dans les divers combats qui s'étoient donnés depuis la journée d'Yonping, se trouverent au nombre de quatre-vingt mille hommes réunis dans un même camp.

Ousankouei les recevoit toujours de la maniere la plus gracieuse; mais voyant que ces alliés commençoient à se rendre importans par leur multitude, & qu'elle alarmoit avec raison

les Chinois, il se détermina enfin à leur proposer sérieusement leur congé. Il fit prier le Général Tartare de vouloir bien se rendre dans sa tente où son intention étoit de le régaler ; ce qu'il exécuta très-bien. Le régal fini, Ousankouei entretint en particulier le Prince Mancheou : c'étoit un des freres du feu Empereur Taytsong. Ce ne fut d'abord qu'un éloge magnifique & sincere de la valeur des Tartares, accompagné des plus vives actions de graces pour le bon service qu'ils avoient rendu aux Chinois. Venant ensuite adroitement au point capital, il fit entendre au Prince Néchingouang, Général des Tartares à qui il parloit, que l'Empire ne pouvoit plus différer l'accomplissement du Traité conclu avec ses braves alliés ; qu'il le prioit donc de faire défiler ses troupes du côté de Pekin, & que là on leur remettroit l'or, l'argent, les étoffes précieuses & les jeunes personnes destinées à augmenter par leur fécondité un des plus vaillans peuples du monde.

Rien ne paroissoit plus raisonnable que ce discours du Général Chinois. Le Tartare cependant ne jugea pas à propos de s'y rendre & de le laisser sans replique. Soit que le dessein de s'établir à la Chine vînt uniquement de ce Prince, soit qu'il ne fût là-dessus que l'interprete des vœux de sa Nation, le Mancheou s'étoit attendu au compliment d'Ousankouei, sa réponse étoit toute prête. Les Ecrivains Tartares ont eu soin de la conserver. Elle étoit conçue en ces termes.

» L'Empire a encore dans son sein bien des rebelles que notre » retraite précipitée pourroit enhardir jusqu'à leur faire reprendre le dessus. En ce cas dites-moi, je vous prie, de quelle » honte ne se couvriroit pas la Nation des Mancheoux pour » avoir abandonné la Chine dans le besoin ? Vous me parlez » des récompenses dont nous sommes convenus : mais sachez » que la plus précieuse à notre égard, & la seule qui nous

» touche à préſent, c'eſt de concourir à pacifier la Chine.
» Quant aux conventions faites à Chinyang, votre parole nous
» ſuffit ; & je ſuis bien ſûr que nous n'aurons jamais vous &
» moi aucune difficulté à ce ſujet.

» Permettez-moi, Ouſankouei, de vous parler ici avec toute
» la franchiſe d'un Tartare ; votre unique ſoin doit être déſor-
» mais de conſommer pleinement ce que vous avez ſi bien
» commencé, la ruine de Lyſtching & celle de ſon parti. Cet
» uſurpateur a été vaincu, mais il n'eſt pas ſans reſſource. J'a-
» voue qu'il vous craint, ayant éprouvé tant de fois ce que
» peuvent contre lui votre bravoure & votre ſageſſe. Cepen-
» dant à quoi aboutira cette crainte de la part d'un homme ſi
» entreprenant & ſi hardi, ſi ce n'eſt à lui faire redoubler ſes
» efforts pour relever ſa faction & la rendre auſſi puiſſante qu'au-
» paravant ? Actuellement même, n'en doutez pas, il travaille
» nuit & jour à recruter ſon armée, & vous le verrez revenir
» au combat avec tout ce que la Chine a de brigands. Agréez
» donc l'offre que je vous fais de mes troupes. Prenez-en la
» meilleure partie avec vous pour aller exterminer ces rebelles ;
» diviſez le reſte en deux grands corps dont l'un ira dans la
» Province de Chantong diſſiper les bandits qui la déſolent ;
» & l'autre, ainſi que vous paroiſſez le ſouhaiter, ſe rendra
» aux environs de Pekin. Il s'y arrêtera pour maintenir cette
» Ville en paix ſi ſon ſecours eſt néceſſaire ; s'il ne l'eſt pas,
» il prendra le chemin de la Tartarie. »

Sous un grand air de franchiſe, cette réponſe de Néchingouang couvroit un artifice le plus fin peut-être qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Il s'agiſſoit de reſter à la Chine, ſans effaroucher cependant les Chinois par un empreſſement trop marqué ou dépourvu de raiſons apparentes ; & ce Prince met tout en œuvre pour rendre ſenſible à Ouſankouei le beſoin qu'il a des

Mancheoux. Le grand nombre de ces étrangers réunis en corps d'armée, alarme avec raifon les fages Mandarins : Que fait fur cela le rufé Tartare ? Il propofe lui-même de divifer cette multitude de foldats ; ce qui doit diffiper les alarmes qu'ils font naître, en écartant jufqu'au moindre foupçon de quelque ambitieux projet ; mais que d'adreffe en même-tems dans cette divifion des forces Tartares ; il en deftine la moitié à accompagner Oufankouei dans le Chanfi : cette moitié fait environ quarante mille hommes ; la troupe fera donc affez forte pour fe faire refpecter quelque part qu'on la mene, fans que la jaloufie Chinoife puiffe lui nuire. Le Chantong eft une Province maritime & peu éloignée, où les Mancheoux pourront recevoir commodément toute forte de renforts de leur pays ; auffi-tôt il faifit l'occafion de quelques remuemens dans ces quartiers, pour y faire envoyer une partie de fes gens ; enfin la Capitale de l'Empire eft un objet bien délicat : Néchingouang ne dit pas qu'il y *veuille* introduire les Tartares ; fon but n'eft que de les faire approcher de cette Ville, & cela uniquement, ce femble, pour fe conformer aux vues d'Oufankouei : fauf la liberté qu'il fe donnera en tems & lieu de les interpréter à fa maniere, ou plutôt de s'en jouer d'une étrange façon.

Il n'eft pas douteux que le Général Chinois ne s'apperçût trèsbien que ces étrangers fe plaifoient dans fa Patrie, & qu'il auroit quelque peine à les en faire fortir ; mais on peut affurer, fans faire tort aux lumieres de ce grand homme, qu'il ne découvrit pas alors toute la rufe des propofitions qu'il venoit d'entendre ; il ne la connut clairement que par les fuites.

Le projet du Général Tartare s'exécuta : les Chinois avec les quarante mille étrangers prirent la route du Chanfi fous la conduite d'Oufankouei ; le détachement deftiné pour le Chantong fe mit en marche de ce côté-là, & le Prince Néchin-

gouang auteur de cette manœuvre, mena le reste près de Pekin.

On n'étoit pas convenu que ce dernier corps seroit admis dans la Capitale : mais aussi ne lui en avoit-on pas interdit l'entrée. Le Général prit sur lui de l'obtenir de gré ou de force ; il se présenta aux portes de cette grande Ville, il parut vouloir y loger avec ses troupes, & il y fut reçu sans difficulté. On peut dire même que la réception qu'on lui fit, sembloit avoir l'éclat d'un triomphe. Les habitans ne voyant encore dans ces Mancheoux, que des Alliés fideles à s'acquitter de leurs promesses & des Libérateurs de l'Empire Chinois, s'empresserent comme à l'envi de leur faire fête : mais cette satisfaction dura peu. Au bout de quelques jours le Prince Tartare jugeant que les choses étoient au point où il les vouloit, crut pouvoir exécuter son grand dessein. Sous prétexte de quelque conspiration qu'il disoit craindre de la part d'un reste de rebelles cachés dans la Ville, il s'empara des postes les plus importans, & ôta même aux soldats Chinois la garde des neuf portes, qu'il confia pareillement à ses gens.

Le peuple ouvrit alors les yeux. Il reconnut à quelle espece d'Alliés il avoit à faire ; mais il ne sut prendre aucun parti : nul Général, nul homme de tête, de profession militaire qui se trouvât dans la Ville, ou qui osât se montrer & se donner pour Chef. Tous les Mandarins étoient Lettrés, Bacheliers, Docteurs & rien de plus. On avoit d'ailleurs les plus grandes obligations à ces Tartares, & leur conduite à l'égard des particuliers étoit pleine de modération. Ces divers points réunis firent que chacun resta tranquille, & qu'on reçut le joug sans murmurer. Avec ses dix-huit à vingt mille hommes Néchingouang tout étranger qu'il étoit, fut plus maître dans Pekin dès les premiers jours qu'il se fut saisi de cette Ville, que ne l'avoient été les derniers Empereurs Chinois

avec cette multitude immense de troupes qu'ils entretenoient dans son enceinte. Ce Prince au reste n'avoit absolument rien qui ressentît le barbare ; sage, équitable, attentif à tout ; il étoit naturellement bon ; & quand on examine de près ses démarches, on est tenté de les disculper. Outre les droits que Taytsong prétendoit avoir sur la Chine, & dont sa famille avoit hérité, la Nation des Mancheoux étoit persuadée qu'elle venoit d'en acquérir de très-réels, en arrachant cet Empire des mains du Tyran. Il est vrai que la Dynastie des Mings subsistoit encore dans la personne de plusieurs Princes, capables d'occuper le Trône vacant : mais le droit d'y monter préférablement à tout autre, n'étoit pas si évidemment attaché à cette famille qu'il fût à l'abri de toute contestation ; il n'en est pas chez ces peuples comme parmi nous. L'Empereur y nomme à son gré le Prince qui doit lui succéder, sans aucun égard à l'ordre de la primogéniture ou à la proximité du sang ; & si le Monarque prévenu de *la mort a omis cette formalité*, les Grands y suppléent avec une liberté à peu près égale, sans suivre scrupuleusement l'ordre du Tableau. Nous en verrons plus d'un exemple dans les phantômes d'Empereurs Mings, qu'on voulut opposer aux Tartares durant cette guerre.

Néchingouang qui vouloit établir solidement sa Nation en la rendant maîtresse de la Chine, se hâta de faire nommer un Empereur Mancheou ; un des freres de Taytsong & de Néchingouang avoit laissé en mourant un jeune Prince âgé de sept à huit ans qui promettoit beaucoup ; les Grands de la Nation Tartare arrivés tout récemment à Pekin, l'élurent tout d'une voix sur la proposition qu'en fit son oncle Néchingouang, & l'ayant fait venir dans cette Capitale, on l'y proclama Empereur des Chinois & des Tartares, sous le nom de Tchangti.

Ce Prince étoit dans un âge capable de recevoir une édu-

cation

cation chinoiſe qui le fît regarder par ſes nouveaux ſujets, comme né en quelque ſorte au milieu d'eux. La politique de Néchingouang brille ici dans tout ſon éclat : en faiſant tomber le choix dont il s'agit ſur un autre, ſur un de ſes neveux & ſur un enfant, il ſe garantit des traits de l'envie, il ſe donne un grand air de modération qui ne peut manquer de lui faire honneur, & il s'aſſure en même-tems une longue régence peu différente du pouvoir ſouverain.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient à Pekin, un des premiers ſoins du Prince-Régent avoit été de gagner le brave Ouſankouei, en le créant Prince des parties de l'Oueſt, *Penſiouang*; mais cet honneur & tous les égards qu'on affectoit d'avoir pour lui, n'avoient pu encore adoucir ſon eſprit. L'image de ſa Patrie aſſervie ſous un joug étranger, toujours préſente à ſes yeux, lui faiſoit ſentir l'imprudente démarche qu'il avoit faite en appellant les Tartares à ſon ſecours, & de ces réflexions chagrinantes naiſſoit un violent deſir de ſe venger d'eux avec éclat.

Déjà il avoit ceſſé de pourſuivre les rebelles, pour s'appliquer uniquement aux moyens de ſe dégager des Tartares qu'il avoit dans ſon armée.

Lyſtching étant bien informé des ſentimens de ſon ennemi par ſes eſpions, ne déſeſpéra pas de les mettre à profit pour lui-même. Ses troupes venoient d'abandonner le Chanſi, il les y fit rentrer tout-à-coup, & vint ſe camper auprès de l'armée oiſive du Général mécontent qu'il vouloit gagner. Le rebelle offrit à Ouſankouei ſon amitié & de partager l'Empire avec lui, après s'être réunis pour en chaſſer les Tartares.

Loin de lui devenir utile, la démarche de l'uſurpateur lui fut très-funeſte : elle fit ſur le nouveau Prince de Pinſiouang un effet tout contraire à celui qu'il en eſpéroit. Ce Général outré

de colere, de voir le meurtrier de son pere & de son Roi oser prétendre à sa plus intime confiance, ne pensa plus qu'à poursuivre sans relâche ce scélérat : non-seulement il renonça au dessein de se séparer des Tartares ; mais les voyant si bien affermis dans l'Empire qu'il seroit impossible de les en chasser sans inonder la Chine de sang, il s'unit à eux plus étroitement que jamais. Lystching de son côté entiérement déchu de ses espérances, sortit au plutôt du Chansi pour prendre la route de Singhan.

Ousankouei l'ayant suivi avec une promptitude extraordinaire, l'atteignit bientôt, lui livra bataille & le défit. Trente mille & plus des rebelles y périrent ; & leur Chef harcelé de tous côtés, évacua au bout d'un mois toute la Province du Chensi pour aller se cantonner dans le Honan ; mais Ousankouei fut encore si bien l'y relancer, que toute cette armée de rebelles fut entiérement dissipée, & que leur Chef obligé de fuir dans les montagnes avec une quarantaine de ses braves, fut pris par des paysans qui lui couperent la tête. Telle fut la fin de ce fameux Lystching.

La mort de ce Chef des rebelles mit bien au large le Régent. Il put dès lors employer toutes les forces Tartares à soumettre les Provinces de l'Empire qui ne reconnoissoient pas l'Empereur Mancheou, & il y en avoit dix qui persistoient opiniâtrément dans leur refus. Mais ces forces Tartares, quelque grandes qu'on les suppose, auroient vraisemblablement échoué, si elles n'avoient été dirigées par une sage politique, c'est-à-dire par tout ce que l'art de gouverner un vaste Empire a de plus éclairé dans ses vues & de mieux soutenu dans l'exécution.

Pekin & les quatre provinces de Petcheli, de Chantong, de Chansi & de Chensi entiérement soumises à la domination Tartare, étoient déjà dans un très-bel ordre. La porte des

honneurs & des emplois se trouvoit également ouverte aux hommes de mérite des deux Nations. Le Chinois n'étoit ni insulté ni méprisé par ses Vainqueurs; & s'il regardoit chaque Mancheou comme faisant partie de la Nation dominante, ce Mancheou à son tour agissoit avec le Mandarin Chinois, comme avec un Concitoyen respectable, qui par son esprit & ses manieres pouvoit contribuer à le polir & à le rendre meilleur.

Faisoit-on quelque expédition importante, tout étoit disposé à tems pour la faire réussir. Le concert des Généraux entr'eux & avec les Ministres ne pouvoit être plus parfait. Un bon avis, de quelque part qu'il vînt, étoit toujours écouté favorablement; & si l'on avoit soin d'avoir sur pied beaucoup de troupes, on s'appliquoit encore plus à les rendre bonnes, & à leur donner sur-tout d'excellens Officiers: Voilà en abrégé quelle fut d'abord la conduite assez générale du Ministre & du gros de la Nation des Mancheoux à la Chine. Elle peut se démentir en quelques cas particuliers, & l'Histoire en a fait mention; mais le récit même des Historiens, qui ne racontent ces sortes d'événemens que comme des singularités extraordinaires, semble prouver au moins que le désordre étoit rare.

Tandis que les Tartares à Pekin élevoient sur le trône un Prince de leur Nation, la ville de Nankin & les autres Provinces non soumises aux Mancheoux, voulurent décorer du titre d'Empereurs deux Princes de la maison des Mings; leurs troupes furent dissipées par les Tartares, & ces Princes périrent par la main de leurs ennemis.

Cela n'empêcha cependant pas le Prince de Tang de prendre encore ce titre pompeux dans le Foukien. Quelques Provinces le reconnurent; mais le Prince de Lou qu'il sollicita long-tems, lui refusa toujours son hommage. Le sentiment de ce dernier étoit, que pour pouvoir arrêter à présent, & détruire ensuite peu

à peu la formidable puissance des Tartares, il falloit commencer par se bien unir les uns aux autres, & agir en tout de concert, sans ambition & sans jalousie. Dans cette vue il prit la qualité de Protecteur des Chinois, & il engagea un autre Prince Ming très-accrédité dans le Kiangsi, à en faire autant de son côté. Ainsi la Chine eut tout à la fois deux Empereurs, l'un Mancheou & l'autre Chinois, outre deux Protecteurs indépendans de ces deux Monarques; ce qui ne devoit pas manquer d'augmenter les troubles de cet Empire, & en achever la désolation.

Les Tartares à leur ordinaire furent les premiers à ouvrir la campagne. Une de leurs armées entra d'abord dans le Kiangsi & le soumit presque entiérement. Cette Province avoit reconnu sans hésiter le Prince Tang pour Empereur, & par-là elle lui étoit devenue singuliérement chere. Ainsi le nouveau Monarque croyant n'avoir encore rien à craindre pour le Foukien où il résidoit, tourna ses vues vers le Kiangsi, résolu d'en chasser les Tartares & de mettre en réputation ses armes par une conquête de cette importance. Les levées de troupes qu'il fit faire de tous côtés, furent telles qu'il pouvoit le souhaiter. Bientôt il eut une belle armée qui ne demandoit qu'un bon Général, capable de la conduire & de la mettre en œuvre. Celui dont cet Empereur fit choix, étoit sans contredit un des plus savans Docteurs de la Chine. Cet homme si habile n'avoit qu'un défaut; mais on ne peut nier qu'il ne fût considérable, c'est que la campagne qu'il alloit faire étoit la premiere qu'il eût faite en sa vie, n'ayant jamais manié les armes, & ne connoissant le grand art de la Guerre que par ce qu'il avoit lu dans ses Livres ou dans les gazettes. Cependant comme il étoit pleinement instruit de tout ce que les Tartares avoient entrepris en divers tems contre l'Empire Chinois, il se flatta qu'en combinant ces anciens événemens avec les circonstances où l'on se trouvoit, il ne pou-

voit manquer de dérouter les Mancheoux, bons ſoldats à la vérite, mais dont pluſieurs ne ſavoient pas lire.

Cet eſpoir du Mandarin ne dura pas long-tems; il étoit à peine arrivé dans le Kiangſi, que le Général Tartare informé ſans doute de la qualité du perſonnage, ſe hâta de venir lui préſenter la bataille. Le Chinois la refuſa ſagement; on l'y força, il fut défait & ſon armée taillée en pieces.

Les Tartares n'eurent pas le même ſuccès dans le Chekiang, ou du moins leurs progrès furent bientôt interrompus à l'occaſion que voici. Parmi les Chinois qu'on prenoit les armes à la main, on crut en reconnoître pluſieurs qui s'étoient ſoumis auparavant, & dont la ſoumiſſion n'avoit été par conſéquent que ſimulée & fauſſe. D'autres auſſi ſe voyant preſſés en quelque rencontre, ſe tiroient d'affaire le mieux qu'ils pouvoient en aſſurant qu'ils n'étoient pas armés contre les Mancheoux, mais contre ceux de la Nation Chinoiſe qui penſoient autrement qu'eux. Pour parer à cet inconvénient, & empêcher les Chinois de ſe moquer ainſi de leurs vainqueurs, il fut réſolu dans un grand Conſeil de guerre, qu'on obligeroit tous ceux de Chekiang de ſe couper les cheveux à la Mancheou. L'ordre eſt auſſi-tôt publié, & loin de trouver des Sujets obéiſſans, il produit au contraire une étonnante révolution dans tous les eſprits.

Juſques-là ce Peuple s'étoit vu enlever ſans beaucoup de peine l'Empire & la liberté. Des traitemens même aſſez durs quelquefois de la part du ſoldat victorieux, n'avoient pas beaucoup ému le flegme Chinois. Mais à l'accablante nouvelle de la proſcription des chevelures, toute l'indolence nationale diſparoît. Ces mêmes ſoldats qui fuyoient avec tant de facilité, tiennent ferme à préſent & ſe défendent de bonne grace : ils font plus encore, ils attaquent les Mancheoux en déſeſpérés, ils les font reculer, ils les renverſent. Voilà l'homme & ſes préjugés. Combien n'im-

porte-t-il pas à ceux qui gouvernent de bien connoître d'abord ces foiblesses de l'esprit humain, pour les ménager ensuite à propos, & les faire servir au bien des affaires!

Quand ce Réglement sur les cheveux courts fut publié dans la Province, les Tartares étoient campés aux environs de Chaohing (grande & belle Ville du Chekiang, que la multitude de ses canaux a fait comparer à Venise) dont ils venoient de se rendre maîtres. Là ils apprirent avec la plus grande surprise, qu'une armée de Chinois, tous plus chevelus les uns que les autres, grossissoit chaque jour à vue d'œil. On rit d'abord de la folie de ce pauvre Peuple qui pour conserver sa toison, venoit se faire couper la tête. On décampe cependant, & l'on marche à l'ennemi dans la persuasion qu'il n'y auroit qu'à paroître pour le dissiper entiérement; mais les Mancheoux reconnurent bien qu'ils s'étoient trompés dans leur compte. A leur approche les troupes Chinoises s'ébranlent; elles commencent elles-mêmes le combat, enfoncent l'armée Tartare, & après lui avoir tué la moitié de son monde, poursuivent le reste jusqu'au fleuve Tsientankian où la plus grande partie se noya. Chemin faisant les vainqueurs recouvrerent Chaohing. Ce grand combat, l'unique apparemment que la passion des cheveux longs ait jamais causé, se donna au commencement de l'année 1646.

Il paroît que le Prince de Lou auroit pu tirer plus de profit d'une victoire aussi complete que celle-ci. Que lui coûtoit-il de marcher en avant pour venir s'emparer de Nankin & des autres Villes du Kiannang? Dans la consternation où se trouvoient les garnisons Tartares après cette défaite, rien n'étoit, ce semble, plus aisé que de les contraindre à déloger. Il n'y avoit qu'à passer gaiement le fleuve, à quoi personne ne s'opposoit. Mais soit défaut de hardiesse dans le vainqueur, ou manque d'autorité peut-être sur des troupes qu'un mouvement

d'indignation n'avoit réuni que pour un tems, ce Prince crut en avoir assez fait d'être venu à bout de reconquérir son Domaine, sans vouloir pousser sa bonne fortune plus loin. Il s'établit de nouveau à Chaohing, en prenant la précaution de bien fortifier cette Place; car il ne doutoit pas qu'au commencement de la campagne prochaine les Mancheoux ne reparussent en force dans ces quartiers, résolus de prendre leur revanche. Ils n'y manquerent pas: ils revinrent en bien plus grand nombre que l'année précédente, traînant avec eux une très-belle artillerie, & déterminés à éviter l'écueil des petits génies, qui consiste à mépriser l'ennemi. La premiere difficulté qu'il leur fallut surmonter, fut au passage de Tsientankian. Une nombreuse flotte de bâtimens de toute espece, commandée par le fameux Corsaire Chinchilong, avoit remonté ce fleuve depuis son embouchure jusqu'auprès de Hangcheou, & ne permettoit pas aux Tartares de passer outre. Cet obstacle cependant ne les découragea point. Ils rassemblent une grande quantité de bateaux qu'ils remplissent de bons soldats, & s'animant les uns les autres, ils vont attaquer la flotte ennemie avec toute la vivacité dont ils sont capables. Cette attaque leur réussit mal; ils y revinrent à trois reprises, & ils furent toujours repoussés.

Ils ne se rebuterent pas: le Général Mancheou voyant le trajet impossible en cet endroit, conduisit son armée le long du fleuve, en remontant toujours jusqu'à ce qu'on eût découvert un gué. On le trouva après quatre à cinq jours de marche, & toutes les troupes passerent de l'autre côté sans opposition.

Le Prince de Lou n'en fut pas plutôt informé, qu'il sortit en grande hâte de Chaohing. Les Tartares s'en approcherent, & dès le quatrieme jour de siege cette Place fut emportée d'assaut & on n'y fit quartier à personne.

Cette Ville prise, l'armée Tartare se partagea en trois corps

La premiere division se porta vers Ouencheou, Ville considérable du Chekiang, près de la mer. Le second corps alla assiéger Kinhoa, & le troisieme marcha du côté de Kutcheou. Le siege de Kinhoa fut très-long, & par-là même très-meurtrier pour les assiégeans. Le Gouverneur de cette Place en étoit natif, ce qui ne contribua pas peu à lui faire mettre tout en œuvre pour venir à bout de la sauver; mais les Mancheoux de leur côté montrerent en cette occasion une patience invincible. Après plus de deux mois de siege leurs batteries ruinerent enfin toutes les défenses des assiégés : on donna un assaut général, & la Place fut emportée l'épée à la main. Le Gouverneur courut à son logis, y mit le feu & s'y brûla avec sa famille.

Celui qui commandoit à Kutcheou ne manquoit assûrément ni de cœur ni d'expérience; mais son caractere naturellement dur & sévere à l'excès le rendoit peu agréable aux Officiers & aux soldats. Avant même que la Place fut assiégée, il s'y étoit formé plusieurs complots. Il voulut les découvrir; il se tourmenta beaucoup & n'avança rien. Enfin au cinquieme jour de siege la cabale des mécontens éclata par une insigne trahison, qui fit ouvrir une des portes aux assiégeans.

La prise de ces Places rendit les Tartares absolument maîtres de la belle Province de Chekiang. Comme elle confine au Foukien, les vainqueurs penserent d'abord à y pénétrer, pour renverser de son Trône le Prince de Tang qui prenoit la qualité d'Empereur de la Chine. Un point cependant inquiétoit beaucoup le Général & les autres Officiers Mancheoux: c'est ce qu'on leur disoit des horribles défilés qui séparent les deux Provinces. Mais telle étoit l'espece d'étourdissement du Monarque de Foukien, qu'il ne pensa pas seulement de faire garder les deux gorges qui conduisent chez lui du Chekiang.

Les Tartares y envoyerent d'abord un petit détachement de

leurs

leurs troupes, qui n'y entra que comme en tremblant. Cette crainte dura peu : les soldats furent bientôt agréablement surpris de ne voir personne sur ces rochers taillés en précipices qui bordoient le chemin des deux côtés, où une poignée d'hommes auroit pu arrêter & écraser des armées entieres. Rien ne fut plus aisé au détachement Mancheou que de se saisir des hauteurs, & d'assurer par ce moyen un passage libre au reste de l'armée qui s'achemina aussi-tôt vers ces affreux déserts. Quelques Montagnards se hâterent d'en porter la nouvelle à la Capitale. Cette Ville qui s'appelle *Foucheou*, est célebre par l'admirable structure d'un pont de pierre qui a cent arches, dont chacune a cent pieds de rayon. Ce superbe pont est bâti sur une baye de la mer.

L'alarme fut bientôt dans la Ville ; le Prince de Tang prit le parti de l'abandonner & de se sauver, & de peur de tomber entre les mains de ses ennemis, il se jetta dans un puits où il se noya.

Tout le Foukien fut bientôt soumis au pouvoir des vainqueurs; ainsi la campagne ne pouvoit être plus glorieuse qu'elle le fut pour les Tartares. Leur Général qui avoit la qualité de Prince de Peyle, voulut couronner la double conquête qu'il venoit de faire par un service essentiel au bien de sa Nation, en la délivrant d'une façon ou d'autre d'un dangereux ennemi. C'étoit le fameux Chinchilong qui de Corsaire étoit parvenu au grade de grand Amiral de l'Empire.

Le Prince de Fou ayant été élu Empereur à Nankin, le premier soin du nouveau Monarque fut de s'attacher étroitement Chinchilong. Il se flatta d'y avoir réussi en donnant en mariage au fils de l'Amiral une de ses proches parentes de la maison Impériale des Mings. Mais ce Prince en fut pour ses avances, & son parti n'y gagna effectivement rien. Chinchilong plus

occupé que jamais du ſoin de ſa fortune, ne penſoit qu'à s'aggrandir de plus en plus aux dépens des uns ou des autres : s'embarraſſant peu des affaires générales, pourvu que les ſiennes fuſſent en bon train.

Le Prince de Tang s'étant fait élire Empereur à Foucheou, Chinchilong lui offrit ſes ſervices ; mais en homme mercénaire, pour dominer à la Cour de ce Prince & en attirer toutes les graces ſur ſes partiſans ou ſur lui-même. Il en vint juſqu'à ſolliciter vivement le Monarque de vouloir adopter ſon fils, afin de le mettre en état d'aſpirer au Trône. Cette propoſition indigna les Courtiſans, bien plus encore que le Maître qui en parut très-offenſé. L'Amiral s'en apperçut, il quitta bruſquement la Cour du Foukien pour ſe retirer ſur ſa flotte.

Le Prince de Peyle Général des Mancheoux, lui écrivit & l'attira auprès de lui par de magnifiques promeſſes, & quand il l'eut en ſon pouvoir, il le conduiſit lui-même de gré ou de force à la Cour de Pekin où il fut mis en lieu de ſûreté. Sa flotte fut très-inquiete ſur ſon ſort, quand elle eut appris ce qui s'étoit paſſé : elle l'attendit près de deux mois dans l'endroit où elle avoit jetté l'ancre ; mais voyant qu'il ne revenoit pas, & qu'il n'y avoit même aucune apparence qu'on le remît de longtems en liberté, ſon fils entreprit de le venger. Il déſola les côtes, & ne ceſſa point juſqu'à ſa mort de ſe montrer ennemi des Mancheoux.

Ces Conquérans de la Chine n'en diminuoient rien de leur ardeur pour s'aſſurer leur conquête. Leurs troupes dont l'activité s'étoit ſignalée en tant d'occaſions, firent éclater dans ce même tems une autre vertu, plus rare ordinairement dans le ſervice, quoiqu'elle y ſoit auſſi néceſſaire qu'aucune autre : c'eſt la conſtance & la fermeté à ſoutenir les travaux d'un ſiege.

Depuis plus de deux mois les Tartares faiſoient celui de Kant

cheou dans le Kiangsi ; mais la défense étoit telle de la part des assiégés, que la prise de cette Place paroissoit encore alors autant éloignée que jamais. Le Général Mancheou craignant que les soldats ne se rebutassent à la longue, usa d'une sorte de stratagême pour les attacher plus fortement à ce siege. Il fit semblant de vouloir le lever. Ayant assemblé un grand Conseil de guerre où tous les Officiers généralement furent appellés ; il y exposa vivement tout ce que l'armée avoit à souffrir dans ses lignes, sans que lui ni personne osât se flatter d'un prompt succès. Il mit tout de suite dans le plus grand jour les inconvéniens qu'il y auroit à lever le siege, qu'il réduisit à deux chefs : la diminution du crédit que leurs armes en souffriroient, & le courage au contraire que cette action, toute indispensable qu'elle étoit, ne pouvoit manquer de donner aux Chinois. Tout cela balancé avec beaucoup d'adresse, il conclut à décamper au-plutôt, disant que la conservation de tant de braves gens lui tenoit plus à cœur que toutes les Villes qu'il pourroit prendre.

Le Conseil avoit si bien senti les fâcheuses conséquences de la levée du siege, qu'il n'hésita pas à rejetter absolument ce projet. Tous furent d'avis qu'il falloit demander de nouvelles troupes, faire venir du plus gros canon, & poursuivre l'entreprise jusqu'au bout, quelque prix qu'il en dût coûter.

Le Général charmé dans son cœur de l'opposition qu'il éprouvoit, affecta encore de vouloir tenir ferme, sous prétexte que la disposition du soldat n'étoit pas, disoit-il, de s'opiniâtrer à ce siege : mais les Officiers se faisant fort de leurs gens, lui répondirent au nom de tous, que l'armée étoit pleinement résolue de pousser le siege avec vigueur ; qu'elle *croiroit* se deshonorer en l'abandonnant.

Le Général fit venir de nouveaux renforts & du plus gros canon, & prit si bien ses mesures que l'armée ne manqua de

V ij

rien. Les aſſiégés ne s'en défendirent pas moins avec opiniâtreté ; mais au bout de deux autres mois les breches ſe trouverent énormes & la Place fut emportée d'aſſaut.

Les progrès des Mancheoux & la ſévérité dont ils en uſoient avec ceux qu'on prenoit les armes à la main, n'empêcherent pas une double élection qui ſe fit en deux différens endroits. La premiere fut faite à Koantcheou, Capitale du Koantong, dans la perſonne du frere cadet du feu Empereur du Foukien ou Prince de Tang ; & la ſeconde à Chaotcheou dans la même Province, en faveur du Prince de Yongming, le plus proche parent de Hoaitſon, ce Monarque infortuné de toute la Chine, qui avoit été réduit à ſe donner la mort. Ce dernier élu eut la modeſtie de refuſer le titre pompeux d'Empereur, diſant qu'il ſe contentoit de celui de Roi ou Prince de Kouei, & c'eſt ſous ce nom que nous le déſignerons.

Ces deux nouveaux Souverains au lieu de ſuſpendre leur animoſité pour un tems, de s'entendre l'un l'autre, & d'unir leurs forces contre l'ennemi commun, ſe firent bientôt une rude guerre. Le Vice-Roi du Koangſi, appellé *Kiukeſſe*, le principal appui du Prince de Kouei & l'ame de ſon parti, conſeilla d'abord à ſon Maître de faire quelques avances auprès de ſon Compétiteur, en lui notifiant ſon élection ; mais l'envoyé fut très-mal reçu ; à peine même étoit-il ſorti de l'audience qu'on le mit à mort ſans autre forme de procès.

La Cour de Koantcheou après un attentat ſi horrible contre le droit des gens, s'attendoit bien que le Prince de Kouei ne tarderoit pas à s'en venger. Elle voulut le prévenir, & levant auſſi-tôt une grande armée, elle la fit marcher vers Choatcheou. Dès les premiers jours de ſa marche elle rencontra les troupes du Prince de Kouei, qui mieux compoſées & mieux conduites, la battirent à plate couture. C'étoit autant qu'il en falloit

pour avancer les affaires des Mancheoux. A la premiere nouvelle de cette défaite, leur Général Lychintong, Officier Chinois qui s'étoit jetté dans le parti dominant, s'approcha de Koantcheou à la tête d'un grand corps de troupes. Les meſures qu'il prit pour couper les vivres à cette grande Ville, engagerent les habitans à ſe ſoumettre. Depuis ce tems-là il n'eſt plus parlé dans l'Hiſtoire du prétendu Empereur frere du Prince de Tang.

La priſe d'une Place auſſi importante que l'étoit Koantcheou produiſit l'effet qu'on en devoit attendre, qui étoit d'enflammer toujours plus l'ardeur des Tartares, & d'augmenter la confiance de leur Général. Auſſi vint-il tout de ſuite ſe préſenter devant Chaoking où le Prince de Kouei ſembloit avoir fixé ſon ſéjour. Comme la Ville étoit forte par ſa ſituation, & que tout s'y trouvoit en bon état, le Vice-Roi Kiukeſſe conſeilla au Monarque de s'y arrêter, & d'y courir les riſques d'un long ſiege; d'autant plus, lui écrivoit-il, que dans les circonſtances où nous ſommes votre Majeſté ne peut en trop faire pour ſe mettre en réputation de valeur, rien ne contribuant plus à relever le courage des troupes que la préſence & la hardieſſe du Souverain. Mais cette ſage remontrance fut en pure perte. La timidité & la lâcheté des Courtiſans prévalurent ſur les hardis conſeils du Miniſtre, & le Prince de Kouei alla ſe refugier inceſſamment à Outcheou dans le Koangſi. Le Général Tartare qui avoit principalement en vue de ſe ſaiſir de la perſonne de ce Prince, le ſuivit bientôt dans ſon aſyle, & ayant trouvé à ſon arrivée que le Monarque Ming en étoit ſorti, il s'attacha à prendre cette Ville, ne fût-ce que pour ſe dédommager de ſa courſe. On le diſpenſa des embarras d'un ſiege: celui qui commandoit dans la Place, lui en fit ouvrir les portes le jour qu'il s'y préſenta, & toute la garniſon ſe livra aux Mancheoux.

Un ſi pernicieux exemple ne fit point d'impreſſion ſur Tinkoueſeou, Général des troupes du Prince de Kouei. Les Tartares mirent tout en œuvre pour le gagner ; mais il rejetta leur offres avec tant de hauteur qu'ils en furent vivement choqués. Ils ſe mirent auſſi-tôt en marche & vinrent l'attaquer ſur les bords du Taho. Le combat fut opiniâtre & ſanglant. Le brave Tinkoueſeou y fut tué, & ſon Lieutenant dans la crainte que cette mort répandue parmi les ſoldats ne ralentît leur courage, fit prudemment ſonner la retraite. Il la fit en très-bel ordre, ſans que l'ennemi oſât l'attaquer.

Peu de tems après les Tartares prirent la réſolution de venir aſſiéger Koueilin, Ville Capitale du Kouangſi. Le Prince de Kouei y étoit avec toute ſa Cour; mais à peine eut il appris que l'ennemi approchoit, qu'on le vit uſer de ſa précaution ordinaire, en ſe retirant bien loin du feu. Il confia la défenſe de cette importante Place au brave Vice-Roi Kiukeſſe, qui y acquit *effectivement beaucoup de gloire*.

Les Tartares n'avoient pas encore établi tous leurs quartiers autour de la Ville, lorſqu'ils ſe virent attaqués à deux repriſes d'une maniere également vive & meurtriere pour eux. Un des Lieutenans du Vice-Roi qui venoit d'eſcorter le Prince de Kouei, devoit rentrer dans la Place avec le détachement qu'il conduiſoit, & il pouvoit le faire ſans danger, en faiſant un petit détour; mais jugeant qu'il étoit à propos d'étourdir l'ennemi par quelque coup de vigueur, qui lui fît comprendre à quelle ſorte de gens il avoit à faire, ce brave Officier ſe détermina ſur le champ à s'ouvrir un paſſage l'épée à la main. Le ſuccès qu'il eut fit voir clairement à la garniſon de Koueilin que ces fiers Mancheoux n'étoient pas invincibles, & qu'on pouvoit leur paſſer ſur le ventre dans l'occaſion; ſur quoi le Vice-Roi qui avoit un goût décidé pour les entrepriſes hardies, forma

aussi-tôt le projet d'une sortie, *à laquelle*, disoit-il, *les assiégeans ne s'attendent sûrement pas*. Le Commandant de l'escorte, quoiqu'il ne fît que d'arriver, voulut être de la partie; il prit avec lui l'élite des Officiers & des soldats, donna brusquement sur les différens quartiers qu'il mit en désordre, & rentra dans la Ville après avoir remporté sur les Tartares un second avantage des plus complets. Aussi dans la crainte de quelque nouvelle attaque encore plus violente que les autres, leur Général jugea-t-il à propos de décamper le jour suivant, en abandonnant pour un tems une entreprise si périlleuse. Il y auroit même absolument renoncé, si le bruit des dissentions qui régnoient, disoit-on, parmi les principaux Officiers de la Place, ne l'eût ramené devant Koueilin. Il recommença le siege à nouveaux frais: comptant qu'à l'aide des renforts qui lui arrivoient journellement, cette Ville seroit bientôt forcée ou réduite au moins à capituler. Mais cette espérance étoit bien vaine, & la soumission de Koueiln se trouvoit plus éloignée que jamais. Comme le Vice-Roi avoit reçu lui-même quelques nouvelles troupes depuis la retraite des Mancheoux, il résolut de faire usage de ce secours pour dégager la Place. Les assiégeans n'avoient pu l'investir de tous les côtés, & sur ce défaut toujours essentiel dans un siege, l'habile Vice-Roi dressa son plan.

Il donna ordre à un excellent Officier d'artillerie de passer au-delà de la riviere qui baigne les murs de la Ville, & d'élever à l'endroit qu'il lui marqua plusieurs batteries de gros canon opposées au camp ennemi. Un détachement de bonnes troupes accompagna cet Officier pour veiller à la sûreté des batteries; & cette précaution fut d'une grande utilité, quoique dans un genre de manœuvre différent, comme on le verra, de celui de qu'on se proposoit. Le Vice-Roi fit ensuite prendre les armes à plusieurs jeunes volontaires de la Bourgeoisie,

& tint ſon monde prêt à ſortir au premier ſignal qu'il donneroit. Ce ſignal dépendoit uniquement de l'effet des canonnades qu'on alloit faire contre l'ennemi. Quand on eut connu par la grande agitation qu'on remarquoit dans le camp, que l'affaire étoit en bon train, les portes de la Ville furent ouvertes, & le Vice-Roi à la tête de ſes gens fondant comme un éclair ſur les Tartares, leur tua un monde infini. Leur armée ſe trouva entiérement diſſipée, avec perte d'environ vingt mille hommes.

Un ſi grand avantage fut dès le lendemain ſuivi d'un autre que le Vice-Roi n'avoit point prévu, & qui montre ſenſiblement de quelle importance il eſt au bien du ſervice de ne donner des commiſſions en chef qu'à des Officiers intelligens & hardis, & qui ſavent prendre leur parti à propos. Celui qui venoit de foudroyer le camp des Mancheoux, apperçut un corps de troupes de cette Nation qui deſcendoit de la montagne voiſine pour ſe joindre aux aſſiégeans, dont il ignoroit le triſte ſort. Ce ſecours, une fois qu'il ſeroit arrivé dans la plaine, devoit prendre à la droite des batteries pour couler le long de la riviere, & y chercher un gué qui n'étoit pas loin. L'habile Chinois laiſſa approcher ces nouveaux ennemis juſqu'à ce qu'il pût les canonner en flanc, dans un lieu ouvert & entrecoupé de petits canaux. Ce moment venu, tandis que ſon artillerie fait un feu terrible ſur le flanc gauche de la colonne Tartare, il va lui-même la prendre en queue avec tout ce qu'il a de plus leſte parmi ſes gens; il pouſſe les derniers rangs ſur ceux qui les précedent, & ne lâche point priſe qu'il n'ait vu les ennemis réduits à s'écraſer eux-mêmes, ou anéantis par les canonnades; ceux qui voulurent s'échapper ſe noyerent dans la riviere. On ne peut douter que le bruit de ces ſuccès ne contribuât beaucoup à mettre en honneur les armes Chinoiſes; le parti du Prince Ming parut au moins s'accroître & ſe fortifier en divers endroits.

Cependant

Cependant les Tartares n'en signaloient pas moins leur activité ordinaire. Pour suppléer aux soldats qu'ils venoient de [redacted], ils en firent venir de nouveaux de la Tartarie à Pekin, où l'on en forma plusieurs corps d'armée, dont le plus nombreux prit la route du Kouangsi. Le Général qui le commandoit, fidele aux instructions de la Cour, n'avoit en vue que de se saisir du Prince de Kouei. Il n'est aucune espece de tentative qu'il n'employât pour y réussir; mais ce fut toujours inutilement. Il s'en consola par la prise de quelques Places, dont la principale fut Lieoutcheou.

Le détachement qui avoit poursuivi le Prince de Kouei étant auprès de Suen-tcheou, fut attaqué par un autre détachement Chinois : ils battirent si bien les Tartares qu'à peine en resta-t-il un seul pour aller apprendre au Général la ruine entiere de ce corps de troupes. Le Général dont il s'agit ici, étoit celui-là même qu'on avoit si fort mal traité à Koueilin, & qui vers le milieu de cette année 1648 y vint recevoir encore un nouvel affront.

Cette Place tenoit fort à cœur aux Mancheoux. Indépendamment de l'avantage qui devoit leur revenir de sa soumission, le seul desir qu'ils avoient d'y laver dans le sang de ses défenseurs la honte de leur défaite passée, étoit pour eux un motif puissant de chercher à s'en rendre maîtres. Ils l'espéroient même avec d'autant plus de raison, qu'on disoit communément que Koueilin étoit dégarni de troupes, ce qui n'étoit pas exactement vrai. Quoi qu'il en soit, les Tartares s'en approcherent avec un air de confiance qui ne tarda pas à leur être funeste.

Le Vice-Roi Kiukesse qui avoit pressenti leur dessein depuis un mois, venoit de faire tout ce qu'il falloit pour être secouru à tems. Le Prince de Kouei & ses Généraux lui avoient promis chacun quelques troupes, & déjà elles étoient en marche. Quand il les sut en mouvement, son premier soin fut de leur assigner un

rendez-vous général, où un de ses Lieutenans alla les joindre, portant avec lui un plan d'attaque si bien digéré, que tous l'approuverent sans difficulté, & résolurent de le suivre de point en point.

Les Tartares cependant arrivés auprès de la Ville, prirent fort tranquillement leurs quartiers. Nulle sortie, nul effort de la garnison qui pût donner de l'inquiétude aux assiégeans. C'étoit plus qu'il n'en falloit pour les confirmer pleinement dans leurs préjugés : ils disoient qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un homme aussi actif que le Vice-Roi pût rester dans l'inaction, pour peu que la force de sa garnison lui permît d'agir. Cette idée, en leur inspirant toute la sécurité qu'on vouloit leur donner, les rendit par-là même moins attentifs à prévenir le tour qu'on leur alloit jouer.

Au jour dont on étoit convenu avec ceux qui commandoient le secours, le Vice-Roi de grand matin sort de la Ville à la tête de tous ses gens, & se jette impétueusement sur les Tartares. Étonnés d'une irruption si peu attendue, ils se rassemblent aussi-tôt, non pour se mettre seulement en défense, mais pour repousser dans Koueilin ces téméraires Chinois, & rendre impraticable leur invasion : car on ne douta point que ce ne fût là l'unique motif de la brusque sortie qu'on leur voyoit faire. Cette erreur ne dura pas long-tems; les Mancheoux étoient à peine en bataille, qu'ils se virent assaillis de tous côtés par une armée entiere, qui avoit marché toute la nuit à dessein de les joindre & de tomber sur eux à point nommé. Leur surprise en ce moment fut extrême, & malgré tout ce que les Généraux purent faire, elle dégénéra bientôt en frayeur; il y eut environ vingt mille Mancheoux tant tués que noyés.

Cette victoire complette fut suivie de la révolte des Provinces du Koantong & du Kiangsi. Les Gouverneurs & les

troupes abandonnerent le parti des Tartares pour ſe donner au Prince de Kouei. Les Généraux Commandans de ces deux Provinces étoient deux Chinois qui avoient embraſſé le parti dominant.

La joie de tous ces ſuccès fut ſuivie d'une autre, en apprenant ce qui ſe paſſoit dans le Foukien. Il y avoit dans cette Province un Bonze Hochan, qui dans ſa jeuneſſe s'étoit fort diſtingué dans les armées par ſa conduite & par ſa valeur. Las de gémir nuit & jour dans ſon Monaſtere ſur les malheurs de ſa Patrie opprimée, il voulut ſe mettre en devoir de la délivrer d'oppreſſion par des moyens plus efficaces que les larmes dont l'inutilité étoit manifeſte; perſonne ne ſe défioit du bon ſolitaire, qui n'avoit rapporté de ſes anciennes campagnes que l'air dégagé qu'on reſpire au ſervice, & cet art de connoître les hommes que l'on y apprend quand on le veut bien. Ainſi ſous prétexte de promener en divers lieux ſes petites idoles, il parcourut impunément tout le Foukien, & s'y fit des partiſans en grand nombre; il vint même juſqu'à intéreſſer dans ſon projet le plus dangereux ennemi qu'euſſent les Mancheoux, le plus capable de déranger leurs affaires, & de produire une révolution en faveur des Mings. C'étoit *Chinchicong*, fils du fameux Corſaire ou Amiral Chinchilong, qu'on détenoit priſonnier à Pekin depuis quelques mois. Aſſuré d'avoir en ſa diſpoſition les forces navales de ce Marin, le Bonze Guerrier ne vit pas plutôt les deux Provinces de Koangtong & du Kiangſi révoltées contre les Tartares, qu'il leva le maſque à ſon tour, & ſe mit à la tête des troupes qui venoient le joindre. En très-peu de tems la Province entiere fut ſi ébranlée, qu'on la regarda comme perdue pour les Tartares, & preſque acquiſe au Prince de Kouei.

Les Hiſtoriens conviennent que quand on apprit à Pekin la

erte de ces trois Provinces à la suite de la derniere défaite des Mancheoux près de Koueilin, bien des gens de cette Nation commencerent à désespérer de la conquête de la Chine, au moins en entier. Cependant Néchingouang ne perdit rien de son ardeur à poursuivre l'entreprise, ni de l'espoir qu'il avoit de la faire réussir. Quand on considere les événemens arrivés dans les derniers mois de cette année 1648 au sujet de l'Empire Chinois, on ne peut refuser son admiration à la fermeté & à la sagesse du Prince Régent. Vouloir conquérir la Chine avec les seuls Tartares, c'eût été un dessein téméraire; déjà un grand nombre de Mancheoux avoit péri dans la guerre qu'on faisoit depuis quatre ans, & les Mongoux qui servoient en qualité d'auxiliaires, pouvoient aisément se dégoûter d'un service inutile au corps de la Nation. D'ailleurs, quelque nombreuses armées qu'on tirât de la Tartarie, il est certain que deux ou trois Provinces Chinoises avoient elles seules autant de monde qu'il en falloit pour arrêter ces étrangers & pour les combattre. Lystching que nous avons vu à la tête d'un million de soldats en est une preuve. Enfin on ne peut nier que les Chinois n'eussent eu le tems de s'aguerrir, & ce qui est un point capital, pour un bon Général Tartare la Chine en avoit plusieurs aussi braves & plus habiles dans le métier.

Le grand objet de Néchingouang étoit donc d'encourager les soldats de sa Nation, d'intéresser par toute sorte de moyens la bonne volonté des autres Tartares; de gagner toujours plus les Chinois en les employant avec confiance, en prévenant leurs plaintes & les mécontentemens sur-tout des grands Mandarins, qui ne vouloient contribuer à asservir leur Patrie qu'en vendant leur service fort cher. Ne doit-on pas regarder comme un grand politique & un grand homme celui qui forme un projet si compliqué, qui le suit sans relâche & qui vient à bout de le con-

ſommer? C'eſt ce que fit Néchingouang. Quoique l'entrepriſe des Mancheoux parût un peu décliner au tems dont nous parlons, il ne fallut à ce Prince qu'environ deux années pour remettre leurs affaires ſur un bon pied, & pour rendre le jeune Empereur ſon neveu, Maître abſolu de toute la Chine.

Revenons à ce qui ſe paſſe dans le Foukien. Les plus grands hommes de guerre font quelquefois des fautes, & ſouvent d'habiles gens dans le métier de la guerre négligent certains points eſſentiels qui ſautent pour ainſi dire aux yeux : c'eſt ce que l'on a de la peine à comprendre, & ce qu'on voit cependant tous les jours en Europe comme en Aſie.

Le Bonze, Général des Chinois dans le Foukien, n'épargnoit ni ſoins ni travaux pour achever promptement la conquête de cette Province en faveur du Prince de Kouei. Mais uniquement appliqué à ſoumettre deux ou trois Villes qui tenoient encore pour les Tartares, il ne penſa pas à faire garder ces horribles défilés qui ſéparent le Foukien du Chekiang. Ce défaut d'attention avoit déjà été funeſte aux Chinois partiſans du feu Prince de Tang, ainſi qu'on l'a remarqué ci-devant, & quoiqu'il n'y eût qu'environ deux ans, on paroiſſoit l'avoir entiérement oublié. Mais les Tartares s'en ſouvinrent très-bien. La premiere choſe que fit celui qui commandoit dans le Chekiang, fut de ſe ſaiſir des hauteurs & de faire entrer enſuite dans les gorges de ces affreuſes montagnes un aſſez grand nombre de troupes qu'il tira des garniſons voiſines. L'ennemi qu'il alloit combattre n'avoit pu malgré tous ſes efforts ſe former encore une bonne armée. Ce que le Bonze avoit de ſoldats, ſe réduiſoit à quelques petits corps de volontaires, outre un gros détachement de pirates que Chinchikong tenoit ſur la côte, prêt à ſe rendre où on l'appelleroit. A la vue des Tartares qui, après avoir paſſé tranquillement les défilés s'avançoient en front de

bandiere, tous ces corps de Chinois, ſe diſſiperent. Le Bonze ne ſe tint pas pourtant pour vaincu à leur approche. N'ayant pas aſſez de monde pour les arrêter, il alla ſe renfermer dans Kienning, Ville très-forte, laquelle ſoutint pendant deux mois pluſieurs aſſauts redoublés. Au bout de ce tems un grand ſecours de Tartares qui arriva de Pekin mit leur Général en état de recommencer le ſiege avec plus de vigueur, ſans que les aſſiégés en paruſſent moins diſpoſés à ſe bien défendre dans la Place. Cependant les breches s'élargiſſant à vue d'œil, le Général Tartare ſe détermina à un aſſaut. On le donna, ou plutôt on le réitéra avec tant de violence pendant trois jours conſécutifs, que la Place fut emportée & détruite de fond en comble, après le maſſacre général de tous ceux qui la défendoient; le vaillant ſolitaire fut tué ſur la breche.

La priſe de Kienning mit le ſceau à la parfaite ſoumiſſion de cette Province. Chinchikong que des raiſons qu'on ignore empêcherent d'agir en cette occaſion auſſi vivement qu'il l'avoit promis, ſe hâta de retirer ſon monde, & ſi les Mancheoux eurent encore quelque peine dans ces quartiers, elle vint des ſoins qu'il leur fallut prendre pour engager les habitans des Villes abandonnées à revenir tranquillement dans leurs maiſons.

Le Foukien ſoumis, on penſa bien ſérieuſement à faire rentrer le Kiangſi dans l'obéiſſance : mais l'entrepriſe n'étoit pas aiſée avec un homme auſſi actif que l'étoit, de l'aveu de tous, le grand Mandarin Kinchinhoan qui s'étoit révolté contre les Mancheoux après avoir pris leur parti & gouverné cette Province en leur nom.

Si-tôt que le Prince Régent eut appris la défection du Kiangſi, il réſolut d'y faire paſſer autant de monde qu'il en falloit pour accabler en une ſeule campagne le parti de Kinchinhoan. Il étoit perſuadé que l'eſſentiel eſt d'abréger le plus qu'il ſe peut

les opérations. Des forces médiocres ne font que les alonger, & ne servent même le plus souvent qu'à favoriser la résistance des ennemis qui s'aguerrissent toujours plus en combattant contre l'avantage du nombre. Et suivant cette maxime dont l'examen réfléchi est uniquement du ressort des Officiers Généraux & des Ministres, Néchingouang avoit si bien fait que cent vingt mille hommes se trouverent au tems marqué devant Nankin d'où ils partirent bientôt pour entrer tous ensemble dans le Kiangsi.

Kinchinhoan ne manqua pas de marcher à la rencontre de l'ennemi dont il s'approcha de bien près. Mais se voyant si inférieur en nombre, il ne s'avisa pas de l'attaquer. Ce qu'il crut avoir de mieux à faire, fut de se mettre à l'abri lui-même de toute attaque désavantageuse de la part de l'ennemi, & d'empêcher qu'à la faveur de leur multitude ils ne vinssent à bout de l'enfermer. C'est à quoi il s'attacha uniquement ; & par les postes qu'il sut prendre à propos, il y réussit en habile homme. Plus les Tartares cherchoient l'occasion de se battre, & plus il s'appliquoit à l'éviter, s'étendant plus ou moins, & se tournant à droite ou à gauche selon que l'ennemi varioit sa position. Ce manege dura plusieurs mois, & auroit continué tout le reste de la campagne au désavantage des Mancheoux que cette inaction rebutoit sensiblement, si leur Général ne l'eût terminée enfin par un de ces coups de maître qui donnent le change à l'ennemi. Kinchinhoan à la vue d'un mouvement qu'il vit faire aux Tartares, se laissa persuader qu'ils en vouloient à Nanchang Capitale de la Province, dont la prise auroit entraîné la perte de tout le Kiangsi.

Prévenu de cette idée, il prend avec lui ce qu'il avoit de meilleur dans ses troupes, & va s'enfermer dans la Ville qu'il croit menacée. Sa résolution étoit d'y faire périr l'armée ennemie, si elle osoit en faire le siege. Elle l'osa & s'en trouva en

effet très-mal. Kinchinhoan se montroit par-tout, & ses soldats animés par son exemple se défendoient en désespérés. Le Général Mancheou qui s'étoit d'abord applaudi de sa manœuvre, ne fut pas long-tems à comprendre que la réduction de Nanchang lui coûteroit cher s'il s'opiniâtroit à pousser vivement le siege de cette Ville. Il prit donc le parti de l'affamer, en la bloquant de façon que rien ne pût y entrer, & qu'il fût impossible d'en sortir. Ce dessein s'exécuta à la maniere des Mancheoux : on creusa un large fossé devant lequel on éleva de fortes redoutes, bien garnies d'artillerie, & placées en une telle distance les unes des autres qu'elles pouvoient se défendre mutuellement. Au bout de deux mois les assiégés se trouverent dans un véritable état de souffrance, & Kinchinhoan fut pleinement convaincu que sa perte étoit infaillible s'il ne tentoit un coup de vigueur. Son projet n'étoit pas seulement de se tirer de prison; il vouloit de plus aller lui-même intéresser le Prince de Kouei & ses partisans à lui fournir de puissans secours, avec lesquels il pût dégager Nanchang après avoir défait les Tartares. Il sort donc une nuit à la tête de deux cens hommes, les plus braves de sa garnison, & tandis qu'une autre troupe va par son ordre insulter une des redoutes, il se présente avec ses gens au bord du fossé dans un endroit qui lui parut favorable à ses desseins, & le franchit.

Cependant le Général Tartare ne tarda pas à être informé que sa proie lui échappoit. Aussi-tôt il fit partir plusieurs troupes de cavaliers pour aller battre la campagne de tous côtés, avec promesse de récompenser magnifiquement quiconque ameneroit Kinchinhoan prisonnier, ou apporteroit au moins sa tête si on ne pouvoit venir à bout de le prendre vif. Un de ces détachemens l'atteignit sur le midi, & le serra de près au passage d'une riviere. Le Général fugitif ne craignit pas de s'y

jetter,

jetter, persuadé qu'il pourroit faire le trajet à la nage : mais affoibli comme il étoit, il lui fut impossible de vaincre le courant de l'eau, & il se noya.

La nouvelle de sa mort découragea les assiégés au point de se laisser emporter au premier assaut. Personne n'échappa au massacre. Cet exemple de terreur produisit l'effet qu'on avoit en vue : les Villes du Kiangsi se hâterent d'ouvrir leurs portes aux Tartares, & toute la Province se soumit à eux.

Ces succès des armes Tartares dans le Kiangsi furent suivis immédiatement d'une grande victoire dans le Houkoang, qui leur soumit cette Province dont ils ne possédoient encore que la moindre partie.

Mais dans le tems que le Régent apprit ces agréables nouvelles, on vint lui en apporter deux autres d'une nature bien différente : il s'agissoit de la double révolte du Chensi & du Chansi qu'on vit éclater coup sur coup dans le même mois.

Le Chensi fut resoumis en peu de mois, sans qu'il s'y passât des choses assez mémorables pour être rapportées ici.

La révolte du Chansi fut plus difficile à appaiser : aussi devoit-elle son origine à l'impunité d'un crime énorme commis par quelques Mancheoux.

Le jeune Empereur approchant de sa quinzieme année, *la* Régence pensa à le marier, & jetta les yeux sur la fille d'un Prince Mongou, puissant par lui-même, & très-accrédité dans sa Nation. La politique étoit bonne pour intéresser toujours plus les Mongoux aux progrès des armes Tartares, & à la conquête entiere de la Chine. Un des premiers Seigneurs de la Cour, suivi d'un nombreux cortege, partit de Pekin pour aller faire la demande de la Princesse, & arriva à Tahytong dans le Chansi, une des plus fortes Places de la Chine, où les jeunes gens de sa suite firent d'abord beaucoup de désordre. L'excès alla si loin

qu'ils eurent l'impudence d'enlever la fiancée d'un des plus apparens de la Ville. Action inouie jusqu'alors parmi les Chinois, de l'aveu des Ecrivains Tartares qui en font sentir vivement toute la noirceur.

Le Gouverneur de la Ville ne fut pas plutôt informé de l'enlevement de cette jeune personne, qu'il courut à l'Hôtel de l'Ambassadeur pour lui porter ses plaintes & demander raison de cette insulte : mais le Seigneur Mancheou étoit lui-même un jeune petit-maître, étourdi & libertin ; il ne fit que rire de l'aventure. Kiansay au contraire (c'étoit le nom du Gouverneur) pouvoit être regardé comme un des plus graves Mandarins qu'il y eût dans l'Empire, ferme dans sa résolution jusqu'à l'opiniâtreté, & par-là incapable absolument de se payer d'un prétendu bon mot. Il insista donc avec force sur la punition que méritoient les coupables, & malheureusement on lui répondit toujours sur le même ton, c'est-à-dire en plaisantant sur l'embarras du pauvre fiancé.

Le Mandarin répondit qu'il n'étoit pas question ni du fiancé ni de son embarras, qu'il s'agissoit que sa Ville vouloit avoir justice de cette insolence, & que puisque l'Ambassadeur refusoit de la rendre, il se chargeoit de la faire pour lui.

Le Gouverneur sort à ces mots : il ordonne aux habitans de s'armer ; & s'étant mis à leur tête, il va faire main-basse sur toute la suite de l'Ambassadeur. Le Courtisan Ministre échappa à la vengeance de Kiansay & alla porter sa honte à Pekin.

Ce petit massacre n'étoit après tout qu'un foible prélude des desseins vindicatifs du Gouverneur. Il distila tout le venin de sa haine dans un violent manifeste qu'il publia contre les Mancheoux, & où ils étoient représentés comme autant de monstres. Il exhortoit tous les Chinois à se réunir auprès de lui pour concourir à la ruine entiere de leurs Tyrans.

Ce libelle produifit, comme on le fouhaitoit, une étrange agitation dans le Chanfi, & le rebelle Gouverneur fe vit bientôt à la tête d'une belle armée à qui il communiqua toutes fes fureurs. Il fit plus encore, & c'eft ce qui montre fenfiblement combien la vengeance de cet homme étoit réfléchie & pouvoit devenir funefte aux Mancheoux. Un de fes confidens alla de fa part à la Cour du Prince Mongou, dont la fille étoit deftinée au jeune Empereur, avec ordre de ne rien oublier pour gagner entiérement ce Tartare. L'Envoyé étoit habile, & fa négociation réuffit. Il tourna fi bien l'efprit du Mongou, qu'il tira de lui une double promeffe, de rompre abfolument avec les Mancheoux en leur refufant la Princeffe qu'ils demandoient, & de venir en perfonne dans le Chanfi avec le plus de troupes qu'il pourroit lever parmi fes vaffaux ou chez fes voifins.

Le Confeil de Régence comprit d'abord tout ce qu'il y avoit de dangereux dans cette révolte, & en particulier dans l'intrigue des révoltés avec les Mongoux, dont on ne tarda pas à être inftruit. Une bonne partie des troupes Impériales étoit de cette Nation Tartare; elle avoit envahi autrefois & poffédé longtems l'Empire de la Chine. Rien n'étoit donc plus naturel que de voir l'ambition de ce Peuple fe réveiller fubitement à l'occafion des troubles du *Chanfi*, Province limitrophe des Mongoux, où ils étoient affurés d'être reçus. Auffi le premier foin de Néchingouang fut-il d'écarter à quelque prix que ce fût la tempête qui fe formoit de ce côté-là. Plus attentif qu'il ne l'avoit été la premiere fois à bien choifir fes Envoyés, il ne fit entrer dans ce nombre aucun de ces Courtifans du *bel air* dont quelques bons mots font tout le mérite; c'eft-à-dire qu'il ne chargea d'une négociation fi importante que des hommes de génie, graves, fenfés & d'une probité reconnue. Auffi réuffirent-ils à ramener ce Prince du côté de leur Maître.

En même tems que ces Négociateurs partoient de Pekin pour la Tartarie, le Prince Régent avoit fait marcher une grosse armée contre les rebelles. Ceux-ci étoient venus à sa rencontre & lui avoient livré bataille après que Kiansay eut pris ses mesures pour que la victoire ne pût lui échapper. Il avoit placé sur un grand nombre de chariots couverts toutes sortes de pieces d'artillerie. Ces chariots rangés sur un grand front formoient la seconde ligne de son ordre de bataille, mais qui alloit en devenir la premiere par la retraite simulée de celle qui la précédoit. Effectivement le combat fut à peine engagé, & la premiere ligne des Tartares ne fut pas plutôt avancée à la portée du mousquet de celle des Chinois, que ceux-ci feignant une terreur panique, se coulent & se retirent par les intervalles des chariots. Les Tartares s'imaginent aussi-tôt que la peur a réellement saisi l'armée rebelle; que ses équipages sont entassés sur tous ses chariots, & que c'est une proie livrée aux vainqueurs pour ralentir l'ardeur de leur poursuite. On avance dessus en confusion: l'artillerie joue à l'instant avec un fracas énorme, & les prétendus fuyards reparoissant bientôt en bon ordre, fondent sur l'ennemi consterné & en désordre, & en font un carnage affreux. Il resta quinze mille Tartares sur la place, le reste prit la fuite.

Les Mancheoux ayant formé une nouvelle armée encore plus nombreuse que la premiere, revinrent dans le Chansi & y furent battus de nouveau. Ils s'étoient avancés jusqu'à deux lieues de Tahytong sans avoir trouvé aucun ennemi en campagne. C'en fut assez pour leur faire croire que l'armée rebelle ne subsistoit plus, & qu'ils avoient jetté la terreur dans tout le pays. Mais Kiansay ne fut pas long-tems à les désabuser. Instruit jour par jour de toutes leurs marches, & de la position actuelle de leur camp dans un terrein qu'il connoissoit beaucoup mieux qu'eux,

il vint les y attaquer à l'improviste par divers endroits. La surprise jointe au souvenir de leur premiere défaite, troubla d'abord les Tartares & leur fit oublier leur ancienne valeur. Les plus intrépides parurent effrayés, & tout ce qui se trouva de nouvelles levées mit sans honte les armes bas pour fuir plus vîte. La perte des vaincus alla jusqu'à vingt mille hommes.

Il est aisé de juger qu'au premier bruit de cette seconde défaite, la consternation dut être grande à la Cour, & parmi tous les Mancheoux de Pekin. Leurs affaires en effet ne pouvoient manquer d'être perdues sans ressource, si les autres ennemis qu'ils avoient à la Chine eussent ressemblé à Kiansay; ou si le Régent n'eût été lui-même un de ces hommes extraordinaires, nés pour affermir les trônes chancelans, & fixer la destinée des Monarchies.

Le Conseil de Régence & les Grands de l'Empire convoqués au Palais, s'accorderent d'abord à reconnoître que le péril étoit grand, vu la proximité de l'ennemi deux fois vainqueur des Tartares; & dans ce point de vue qui n'étoit assurément hors de la portée de qui que ce fût, tous découvrirent l'unique moyen de le rendre moins triste pour la Nation : c'étoit que le Prince Régent se chargeât lui-même de la venger. On le pria donc avec instance de ne pas se reposer sur d'autres Généraux du soin de cette guerre; de marcher en personne dans le Chansi; & comme lui dit obligeamment le jeune Empereur, de lui conserver par la force de son bras une couronne due à sa prudence.

Ce parti, le seul capable au jugement des Princes & des Ministres, de sauver l'Empire Mancheou à la Chine, étoit principalement fondé sur ces trois raisons. La premiere, l'expérience & l'habileté d'un Général tel que Néchingouang; la seconde, la confiance qu'il inspireroit aux troupes; la troisieme, la liberté avec laquelle il pourroit agir selon les occurrences, sans

être obligé de ſuſpendre des opérations ſouvent très-utiles, pour attendre les ordres de la Cour. Le Régent ſentit vivement la force de ces motifs, & il promit de faire campagne.

Il étoit eſſentiel de l'ouvrir de bonne heure, pour ôter aux rebelles l'occaſion de ſe fortifier, & de ſe faire ſur-tout dans les Provinces un plus grand nombre de partiſans. Ainſi le reſte de l'hyver & tout le printems furent employés à faire des levées en Tartarie, & à raſſembler dans le Petcheli les Mancheoux dont on pouvoit ſe paſſer ailleurs. Au commencement de l'été Néchingouang fit la revue des huit bannieres. Il y choiſit cent mille hommes dont il forma ſon armée, nomma quatre excellens Officiers, moitié Chinois & moitié Tartares, pour ſervir de Lieutenans-Généraux; & tout étant diſpoſé ſelon ſes vues, il prit la route du Chanſi. Sa réſolution fixe, comme il déclara à l'Empereur en lui faiſant ſes adieux, étoit de ne point offrir la bataille à ſon ennemi, & de ne l'accepter même que dans le cas où il ſeroit aſſuré de vaincre. Pour tenir une pareille conduite avec ſuccès contre une armée deux fois victorieuſe, égale ou peut-être ſupérieure en nombre à celle des Mancheoux, & commandée par un homme auſſi alerte & auſſi habile que l'étoit Kianſay; il faut être ſans contredit un Général du premier ordre. Le Régent fit bientôt voir qu'il étoit tel.

Chaque jour il arrivoit à Kianſay de nouvelles recrues, ce qui joint à la confiance qu'il avoit aux troupes qui étoient ſous ſes ordres, le porta naturellement à mettre en jeu toute ſon adreſſe pour forcer les Tartares à ſe battre. On ſait d'ailleurs quelle étoit au tems dont nous parlons, la fougue de cette Nation guerriere, & ſa vivacité ſur-tout en matiere de point d'honneur. Les bravades des Chinois, qu'ils avoient ſi ſouvent vaincus, leur étoient très-ſenſibles. Mais tandis que les ſoldats Mancheoux frémiſſoient de dépit des ſottiſes que leur diſoient

les ennemis, Néchingouang, malgré ſa gravité, étoit toujours diſpoſé à en rire. C'étoit même lui faire ſa cour, que de rapporter en ſa préſence quelque nouveau trait bien marqué du pétulant orgueil des rebelles, ou quelqu'eſpece de bon mot de leur façon.

Cette indifférence ſtoïque du Fabius Tartare fut d'abord regardée de mauvais œil, & les troupes furent ſouvent expoſées à perdre patience. Il eſt certain qu'un Général moins ferme & moins maître de ſes troupes que le Prince Régent, auroit été contraint de céder tôt ou tard à leur importunité continuelle pour combattre l'ennemi. Combien de batailles perdues en toute ſorte de pays, pour avoir été données à contre-tems par des Généraux très-verſés dans leur art, mais incapables de réſiſter aux clameurs des ſoldats! Néchingouang n'étoit pas homme à échouer contre cet écueil: la moindre violence en un point ſi capital, trouvoit dans le caractere de ſa grande ame un obſtacle abſolument invincible; & il perſévéra dans ſa manœuvre tout le tems qu'il la jugea utile à ſon projet. Camps bien retranchés, gardes multipliées, derrieres libres, & par-deſſus tout une diſcipline exacte, que ſon attention aux beſoins des troupes concouroit merveilleuſement à entretenir. Voilà les moyens qu'employa ce Tartare dans l'occaſion critique dont il s'agit, pour conſerver l'Empire Chinois à ſa Nation & dans ſa famille.

L'armée de Kianſay n'avoit pas laiſſé de ſe morfondre par toutes les marches & contre-marches qu'il s'étoit cru obligé de faire, les ſubſiſtances commençoient à lui manquer; la ſaiſon devenoit rude & il ſe voyoit menacé d'une déſertion. Tout cela joint à l'idée qu'il s'étoit formé aſſez fauſſement du caractere de ſon ennemi, incapable ſelon lui d'un coup de vigueur, le détermina à battre en retraite & à ramener ſes troupes à Tahytong.

Une grande partie des rebelles entra effectivement dans cette Ville, & le reste se répandit aux environs dans les endroits qui avoient le moins souffert de la guerre. Ils se flattoient les uns & les autres, que l'armée Tartare se retirant à leur exemple dans le Petcheli, (de quoi personne ne s'avisoit de douter); leur quartier d'hyver seroit pacifique, & tout propre à les remettre de leurs fatigues passées. Mais ils se trompoient, & ils eurent bientôt occasion de se convaincre de leur erreur. La retraite de Kiansay & de ses meilleurs soldats dans l'enceinte d'une Place, étoit ce que le Général Mancheou souhaitoit depuis long-tems, & qu'il attendoit avec impatience, pour faire connoître à tout le monde qu'il savoit agir efficacement lorsqu'il le falloit. Il écrivit à la Cour qu'il tenoit l'ennemi, & que l'on devoit être assuré que le pouvoir du Général rebelle étoit sur son déclin. Quand un Général de ce mérite parle d'un ton si affirmatif, on ne s'avise pas de former des doutes. Néchingouang étoit regardé à la Cour comme un Prince intelligent & modeste; on le crut sans hésiter, & il tint parole.

L'armée Tartare reçut ordre incontinent de décamper, & sa marche en différentes colonnes se fit avec tant de promptitude, que dès le lendemain sur le soir Tahytong fut investi. Ce Général qu'on avoit taxé de lenteur montra alors une telle activité, que les Tartares, gens si actifs dans leurs opérations militaires, ne pouvoient se lasser de l'admirer. Le jour même que l'armée eut pris ses quartiers autour de la Place, plus de vingt mille paysans furent commandés pour venir travailler à un grand ouvrage, où la moitié des troupes fut aussi employée, tandis que l'autre restoit sous les armes. Cet ouvrage étoit un retranchement ou contrevallation, garni de petits forts où l'artillerie ne fut pas épargnée. Durant ce travail que l'âpreté & l'inégalité du terrein rendit très-pénible, Néchingouang fut nuit & jour

en action, & presque toujours à cheval. Aussi malgré les difficultés qu'il fallut vaincre, l'ouvrage fut-il achevé en dix jours de tems, quoiqu'il eût quatre-vingt lis, c'est-à-dire huit lieues & demie de France de circuit.

Kiansay fit bien des tentatives pour l'interrompre : il tua du monde & il en perdit; mais on vint à bout de le repousser chaque fois. Vainement se flatta-t-il qu'une seule attaque bien dirigée le tireroit heureusement d'intrigue; ce bonheur lui manqua toujours, & il se vit exposé dans sa Ville aux horreurs de la famine, tandis que l'armée Tartare étoit tranquille & pourvue abondamment de tout dans le camp.

Au bout d'un mois, cette tranquillité fut interrompue à la pointe du jour par l'effort extraordinaire qu'on vit faire à Kiansay, en homme qui se livre au désespoir. Il sortit brusquement à la tête de ses troupes, & donna avec violence sur le retranchement. Ils firent des prodiges de valeur pendant deux grandes heures de combat: aussi gagnerent-ils le fossé, après y avoir perdu les deux tiers de leurs gens; Kiansay se croyoit vainqueur & au moment de devenir libre, lorsqu'il apperçut un gros de cavalerie qui s'avançoit de la gauche pour le couper. Il voulut faire ferme avec un bon nombre de ses soldats qui se rallioient autour de lui, ne doutant pas qu'au moyen de leurs longues piques ils ne vinssent à bout de rompre l'escadron Tartare; mais cet homme intrépide n'en eut pas le tems, il fut renversé mort. Les rebelles à qui sa chûte ôta le cœur se mirent à fuir; on courut à eux, on les enveloppa & en un instant tout fut sabré.

Les habitans de Tahytong implorerent la clémence du vainqueur, il leur accorda la vie, mais leurs maisons furent mises au pillage.

Ainsi finit la plus dangereuse guerre que les Mancheoux

euſſent eu juſqu'alors à ſoutenir à la Chine. Fruit malheureux de l'impudence d'un petit nombre de libertins, ou plutôt de la mauvaiſe plaiſanterie d'un Courtiſan étourdi : il fit ſentir aux Tartares qu'il eſt des crimes ſi contraires aux droits des gens, qu'on les voit échapper rarement à la punition qu'ils méritent. On ne peut douter même qu'une pareille leçon ne devînt utile à ces vainqueurs, en rendant leurs jeunes guerriers plus réſervés & les Commandans plus attentifs à prévenir les déſordres.

La conquête des Mancheoux alloit toujours en s'avançant ; mais ſa perfection ne laiſſoit pas de paroître encore bien éloignée. Des quinze Provinces qui compoſent l'Empire Chinois dix étoient au pouvoir des Tartares, quatre reconnoiſſoient le Prince de Kouei, & le Séchuen qui paroît la plus étendue de toutes, ſe trouvoit en proie à la tyrannie de Chanhienchong, ancien rival du fameux Lyſtching. Le corſaire Chinchikong avoit d'ailleurs l'Empire de la mer, que l'on ne s'aviſoit pas de lui diſputer.

L'intention du Régent étoit bien de travailler ſans relâche à l'abaiſſement de ces trois grands ennemis, mais il vouloit commencer par le Tyran de Séchuen, & faire les plus grands efforts pour l'exterminer. Sa raiſon étoit, que le Ciel ne pouvoit, diſoit-il, favoriſer les Mancheoux dans leurs entrepriſes, s'ils tardoient plus long-tems à purger la terre de ce monſtre.

La cruauté étoit effectivement le caractere dominant de Chanhienchong : mais une cruauté réfléchie & ſoutenue, ſupérieure même à tout ce qu'on nous raconte des plus redoutables fléaux du genre humain.

Ce ſcélérat après avoir ravagé le Houkouang & fait jetter durant pluſieurs jours dans la riviere tous les habitans d'une grande Ville, paſſa dans le Séchuen, le ſoumit tout entier & y prit le titre de Roi. Ennemi mortel des Lettres & des Lettrés, il

mit tout en œuvre pour rendre ses sujets aussi ignorans que lui. Un de ses Officiers lui ayant mis en main un projet de réforme pour ses troupes qui marquoit de la réflexion & de l'étude, le Tyran pour toute réponse le fit massacrer dans le moment; la raison qu'il en apporta pour justifier ce cruel arrêt, c'est qu'il n'aimoit pas les Censeurs, qu'il craignoit les nouveautés, & qu'on devoit s'en tenir aux anciens usages. Il fit plus, il voulut aller à la source du mal. Il fit assembler tous le Docteurs & les Lettrés de ses États dans la vaste enceinte des jardins de son Palais, sous différens prétextes, & les fit tous massacrer au nombre de trente-deux mille trois cens.

Chanhienchong ayant appris qu'un Moine de l'ordre des Hochangs, s'étoit exprimé sur son compte avec plus de liberté qu'il ne convenoit, il soupçonna tout le corps d'avoir à peu près les mêmes sentimens, & dès lors il jura sa perte. Le Tyran feignit d'abord une grande dévotion à Fo, & sur le bruit qu'il vouloit lui faire un sacrifice pompeux, tel que la Chine n'en avoit jamais vu de semblable, on vit les Hochangs jeunes & vieux se mettre en campagne de tous les déserts du Séchuen & accourir en foule au lieu marqué. Le sacrifice commença en effet le jour même de leur arrivée; mais ces pauvres Solitaires en firent les frais : vingt-cinq mille & plus furent égorgés aux pieds de l'idole.

Prodigue envers ses soldats, & familier à l'excès avec le moindre d'entr'eux, Chanhienchong exigeoit des uns & des autres, qu'ils parussent toujours dans la gaieté. Un signe de tristesse étoit mis au nombre des plus grands crimes que le Tyran ne pardonnoit jamais. Aussi en coûta-t-il la vie à plusieurs pour s'être présenté devant lui avec un air sombre. Il s'autorisoit dans cette pratique bizarre, par le prétexte de couper racine aux conspirations & aux révoltes; les seuls esprits mélancoliques étant

capables ſelon lui de former & de bien conduire un complot. Précaution exceſſive, & même extravagante dans ſon excès; elle ne laiſſa pas d'être utile à ce brigand en lui attachant bien des ſcélérats.

Il éprouva cependant cette année 1650, que l'attachement qu'on a pour un Tyran n'eſt pas bien ſolide. Informé que les Tartares ſe raſſembloient peu à peu dans le Chenſi, il s'attendit à les avoir bientôt ſur les bras, & il voulut les prévenir. Il fit donc un gros détachement qui devoit aller occuper Hanchong, place forte par ſa ſituation, que les Mancheoux ne pouvoient éviter en prenant la route du Séchuen. Mais le Commandant & les ſoldats de cette troupe ne ſe virent pas plutôt loin de l'armée, qu'ils prirent la réſolution de ſe donner aux Tartares; & ce fut pour eux en effet que le détachement s'empara de Hanchong. Cette nouvelle portée à Chanhienchong le rendit furieux; il y trouva une occaſion de ſatisfaire ſa cruauté & il la ſaiſit. Ces déſerteurs étoient pour la plupart de Chingtou, Capitale du Séchuen. C'en fut aſſez pour décharger ſa colère ſur les habitans de cette Ville. Il les fit ſortir par différentes troupes, hommes, femmes, enfans, ſous prétexte de les tranſférer ailleurs, & chaque troupe ayant été conduite en un lieu étroit, à quelque diſtance de la Ville, on les y égorgea toutes ſucceſſivement durant pluſieurs jours. Les Hiſtoriens dignes de foi aſſurent que le nombre des malheureux qui périrent à cette cruelle boucherie, monta à plus de ſix cens mille.

Le reſte de la Province eut bientôt ſon tour; la cavalerie du Tyran ſe répandit comme un torrent dans les divers quartiers du Séchuen, mettant tout à feu & à ſang, coupant les arbres, rompant les digues, & faiſant de ce Pays un vaſte déſert. La plupart des habitans de la campagne eut à la vérité le tems de ſe ſauver dans l'épaiſſeur des bois, ou dans d'autres lieux

de difficile accès, mais la misere & la faim en firent périr plus de la moitié.

Le motif du Tyran dans ces barbares exécutions, ou du moins celui qu'il fit le plus valoir auprès de ses soldats pour les rendre dociles à ses ordres, fut que l'armée Tartare sachant la Province en cet état, n'auroit plus envie d'y entrer; qu'ils y consumeroient tranquillement leur grand amas de vivres pour passer ensuite dans les Provinces les plus fertiles, pénétrer dans le Petcheli, & s'emparer à leur tour de Pekin. La fascination étoit si forte parmi ses troupes, qu'elles le crurent sans beaucoup de peine, & qu'on s'empressa de lui obéir. Il en coûta un peu plus à cette armée de brigands pour se prêter à l'horrible sacrifice que Chanhienchong exigea d'eux après le saccagement de la Province. Officiers & Soldats, tous étoient riches & en ménage. La plupart même avoient quantité d'esclaves du sexe que leur jeunesse avoit fait épargner dans le massacre de tant de Villes & de Villages. Le Tyran se persuada avec raison qu'un pareil train ne convenoit du tout point à des Guerriers qui se proposoient de grands desseins, & qui alloient se mettre en état de les exécuter glorieusement. Mais la maniere dont il s'y prit pour délivrer son armée de cet attirail embarrassant, est bien digne d'un monstre. Il fit entendre aux troupes que ce tas de femmes ne pouvoit que leur être funeste en amolissant leur courage, en retardant leur marche, en gênant leurs opérations; & sa conclusion fut qu'il falloit se défaire au plutôt de ces ennemis domestiques, sur la parole qu'il leur donnoit de les dédommager abondamment de ce sacrifice quand ils seroient au bout de leur carriere. Et pour leur montrer l'exemple, il fit massacrer le même jour qu'il leur fit cette harangue, deux cens quatre-vingt-douze femmes de son serrail. Tous les soldats traînerent les leurs dans une vaste prairie où ils les massacrerent sans pitié au nombre de quatre cens mille.

Après cette barbare exécution Chanhienchong jugea à propos de tirer insensiblement son armée du Séchuen, & de la mettre au moins en mouvement, pour lui ôter de devant les yeux l'affreuse image de la prairie ensanglantée.

Il fut averti dans sa marche que les Tartares marchoient à lui; il fut au devant pour s'en assurer, & s'étant approché de fort près de l'avant-garde de l'ennemi, un de ses déserteurs l'ayant reconnu, courut à lui & le renversa mort aux pieds de son cheval. Ainsi finit le plus cruel ennemi du genre humain qui ait jamais paru sur la terre. Après la mort du Tyran cette armée de bandits fut bientôt dissipée, & la Province de Séchuen se trouva par-là même entiérement soumise.

Malgré ces succès le Conseil de Régence n'en sentit pas moins la difficulté qu'il y auroit à achever promptement la conquête d'un si vaste Empire. On proposa divers expédiens pour hâter la consommation de ce grand ouvrage; & après bien des délibérations il fut résolu de combiner tellement ensemble les forces Tartares avec celles des Chinois fideles, qu'il en résultât un moyen sûr d'arracher non-seulement au Prince de Kouei ses quatre Provinces, mais de maintenir les autres dans le devoir. Cette combinaison consista principalement à donner en fief à quelques-uns des plus grands Seigneurs de la Chine les quatre Provinces du Prince de Kouei; savoir le Koantong, le Koangsi, le Yunnan & le Koueitcheou, avec ces trois autres, le Foukien, le Kiangsi & le Houkoang. Le célebre Ousankouei dont il paroît bien étonnant que l'histoire n'ait pas dit un mot depuis sa derniere victoire sur Lystching, eut pour sa part le Yunnan & la moitié du Koueitcheou. On créa pour les autres Provinces trois nouveaux Feudataires. Ces grands Vassaux devoient payer à l'Empereur un tribu annuel, entretenir des troupes à leurs dépens, recevoir celles des Mancheoux quand elles entreroient

dans leur Principauté, & gouverner en Souverains équitables les Provinces qui leur étoient confiées. Le but de cette politique étoit comme on le voit aiſément, d'intéreſſer les Grands de l'Empire aux progrès des armes Tartares, & de gagner en même tems les peuples en leur donnant des Chinois pour Souverains particuliers.

Les nouveaux Princes s'étant mis bientôt en campagne, remporterent par-tout de grands avantages. Deux Gouverneurs dans le Koantong livrerent les Villes où ils commandoient; ce qui obligea le Prince de Kouei à quitter Chaoking pour ſe retirer à Outcheou dans le Koangſi. Cette retraite qui marquoit beaucoup de foibleſſe dans ce Monarque, déplut fort au Vice-Roi Kiukeſſe ſon principal Miniſtre qui réſidoit à Koueilin. Mais les lettres que ce grand Mandarin écrivit là-deſſus à ſon Maître, ne purent vaincre ſa timidité, & furent abſolument ſans effet. Cependant l'événement ne fit que trop voir combien cette crainte étoit fondée. Deux ou trois batailles perdues coup ſur coup affoiblirent conſidérablement le parti du Prince de Kouei. Ces victoires des Mancheoux leur ouvrirent les portes du Kouangſi, où ils prirent en fort peu de tems cinq à ſix Villes.

Celle qui leur tenoit le plus à cœur étoit ſans contredit Koueilin, dont la vue avoit cependant de quoi les effrayer en leur rappellant les différentes victoires que le Vice-Roi Kiukeſſe y avoit remportées ſur eux. Ce grand homme, ainſi que nous venons de le dire, s'y trouvoit actuellement, & il avoit donné de ſi bons ordres qu'il lui venoit de tous côtés divers corps de troupes pour défendre ſa Ville en cas de ſiege. Ces troupes entrerent effectivement dans Koueilin pluſieurs jours avant que la Place fut inveſtie; & elles étoient en ſi grand nombre, que le Vice-Roi ſe crut en état de faire ſortir un de ſes Lieutenans à la tête de quatre mille hommes pour aller reconnoître l'ennemi de près & l'incommoder dans ſa marche.

Mais le parti du Prince Ming n'avoit plus guere, au tems dont nous parlons, que des mécontens ou des traîtres. L'Officier & le détachement qu'il commandoit ne furent pas plutôt ſortis de la Ville, qu'ils prirent la réſolution de n'y plus rentrer. Quelques-uns allerent ſe joindre aux Mancheoux, & les autres ſe retirerent chacun chez ſoi. Le reſte de la garniſon ne voyant point revenir ce corps de troupes, perdit courage & déſeſpéra de pouvoir défendre la Place. Il ſe forma des cabales dont le réſultat fut qu'il falloit évacuer entiérement Koueilin. Le Vice-Roi eut beau mettre en œuvre tout ce qu'il avoit d'éloquence & de crédit pour ramener ces miſérables à leur devoir ; on ne l'écouta point : en moins de trois jours il ne reſta pas un ſeul ſoldat dans la Ville.

L'armée des Mancheoux parut bientôt à la vue de la Place ; elle en trouva les portes ouvertes & y entra comme dans une Ville entiérement ſoumiſe. La premiere choſe que fit le Général des troupes Tartares, fut de propoſer au Vice-Roi Kiukeſſe & de l'engager par de magnifiques promeſſes de renoncer au parti du Prince de Kouei, en reconnoiſſant l'Empereur Tartare pour ſon Souverain Seigneur & Maître ; mais ce fidele Vice-Roi n'ayant voulu rien entendre à aucune de ces propoſitions, eut la tête tranchée.

La perte de Koueilin avoit été précédée d'une autre également funeſte au parti du Prince de Kouei ; c'étoit celle de Koancheou, Capitale de la Province de Koantong. Deux des nouveaux Princes feudataires l'avoient inveſtie au commencement de cette année (1651.) Mais outre qu'elle avoit une garniſon très-nombreuſe, le Vice-Roi Kiukeſſe avoit engagé le Corſaire Chinchikong à aller avec toute ſa flotte au ſecours de cette grande Ville. Il s'y étoit rendu effectivement, & comme il ne s'épargnoit pas quand il s'agiſſoit de nuire aux Tartares,

ceux-ci

ceux-ci perdirent d'abord bien du monde. Cependant il leur arrivoit tous les jours de nouveaux renforts dont ils profitoient pour pouſſer le ſiege avec vigueur. C'étoit à pure perte, dit l'Hiſtorien de ce tems-là.

Le port n'étant point fermé, Chinchikong y faiſoit entrer librement tout autant de ſecours & de munitions qu'il en falloit pour laſſer la patience des aſſiégeans. Sept mois s'étoient déjà écoulés & les Mancheoux en étoient à peu près comme aux premiers jours du ſiege. Enfin une trahiſon vint encore ici les tirer d'intrigue. Quelques Officiers de la garniſon ayant été gagnés, ils lierent ſi bien leur partie qu'ils ſe trouverent maîtres de la porte du Nord. Ils l'ouvrirent aux Tartares un peu avant le lever du ſoleil, & toute leur armée entra par-là ſans que les Chinois découragés ſe miſſent en devoir de l'arrêter ou de ſe défendre. Chinchikong eut le tems de remonter ſur ſes Vaiſſeaux avec tout ſon monde; mais le reſte des troupes à la réſerve des traîtres, & les habitans à l'exception d'une multitude d'Ouvriers que l'intérêt du commerce fit épargner, furent paſſés au fil de l'épée. Le pillage de la Ville qui ſuivit & accompagna ce grand maſſacre, dura dix jours entiers.

Une ſi triſte nouvelle portée au Prince de Kouei, lui fit prendre le parti d'abandonner la Chine. Il ſe retira avec toute ſa famille au Royaume d'Ara, près du golfe de Bengale. Après cette retraite toutes les Villes ouvrirent leurs portes, & toutes les Provinces furent ſoumiſes aux Tartares en l'année 1651. Néchingouang sembloit n'attendre qu'un ſi heureux événement pour terminer glorieuſement ſa carriere: ce grand Prince mourut quelques jours après cette entiere conquête de la Chine.

La mort de ce Prince produiſit à la Cour une agitation extraordinaire. Plus les autres Régens travailloient chacun de ſon côté à s'attirer la principale direction des affaires, & plus auſſi

les Miniſtres s'efforçoient de l'empêcher, réſolus de ne faire déſormais leurs rapports qu'à l'Empereur en perſonne. Ce jeune Monarque s'apperçut bientôt de ces intrigues; & pour retrancher toute occaſion de trouble, il déclara hautement qu'il vouloit gouverner par lui-même, & il le fit effectivement.

Les Tartares étoient maîtres de la Chine; mais Chinchikong leur ennemi avoit ſans aucune conteſtation l'empire de la mer. Au commencement de l'année 1652 ce Marin devenu plus hardi que jamais depuis la mort de Néchingouang, fit une deſcente dans le Foukien qui eut de très-grandes ſuites. Non content de ravager la côte à ſon ordinaire, il voulut aſſiéger dans les formes la ville de Haytonching, réſolu de ne rien oublier pour s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Les Mancheoux accoururent au ſecours de cette Place de tous les coins de la Province, & formerent une bonne armée qui s'avança contre les pirates avec toute la confiance de gens accoutumés à vaincre. Le Général Tartare ne doutoit pas qu'en uſant de diligence il ne vînt à bout de ſurprendre Chinchikong & de le forcer dans ſon camp. Mais cet ennemi étoit trop alerte pour pouvoir être aiſément ſurpris. Informé de la marche des Mancheoux, il alla au-devant d'eux, les attaqua bruſquement & leur tua autour de ſept mille hommes: le reſte prit lâchement la fuite & ſe diſſipa. Revenu au ſiege le vainqueur fit de nouveaux efforts pour le terminer à ſon avantage, & il y réuſſit par un aſſaut. Tout ce qui ſe trouva en armes dans Haytonching, fut paſſé au fil de l'épée; mais les Bourgeois ne ſouffrirent aucun mal.

Les Tartares du Foukien ſe cantonnerent alors en différens poſtes, où ils attendirent tranquillement qu'une nouvelle armée les mît en état de reprendre leur revanche ſur un ennemi qui ne s'endormoit pas. Chinchikong ſe voyant maître de la cam-

pagne, rançonna plusieurs Villes qui se trouvoient sans défense, outre un grand nombre de Bourgs & de Villages qui furent soumis à de grosses contributions en argent, en grains ou en bestiaux. Le butin qui se fit en cette ocasion ne pouvoit être plus considérable, & on se hâta de le transporter sur les vaisseaux.

Au bout de quatre à cinq mois Chinchikong ayant réuni tout son monde aux environs de Haytonching, vint avec ses meilleures troupes mettre le siege devant Changcheou, Ville considérable. Cette Place avoit été notablement renforcée & bien munie durant le tems que les Pirates s'amusoient à courir la Province : aussi fit-elle une très-belle défense. Déjà le siege traînoit en longueur, & une nombreuse armée de Tartares s'avançoit à grandes journées pour obliger les assiégeans à le lever. Ils le leverent en effet ; mais quelque diligence que fit Chinchikong, les Mancheoux arriverent encore à tems pour donner sur son arriere-garde qu'ils poursuivirent avec chaleur jusqu'auprès de Haytonching.

Cependant le mal n'eût pas été si grand pour les Pirates si le Général Tartare s'en fût tenu là. Comme il avoit résolu d'en délivrer entiérement la Province, il voulut pousser sa pointe jusqu'au bout, en usant néanmoins d'adresse pour les engager à une bataille. Il mit une partie de ses troupes en embuscade sur la route de Haytonching, & avec un médiocre détachement il alla insulter l'ennemi qui étoit campé sous le canon de la Place. Chinchikong reçut les Tartares à sa maniere accoutumée, c'est-à-dire très-bien ; il les poussa même & les fit reculer. Ceux-ci reculerent sans façon & en bon ordre jusqu'au delà de l'embuscade : là se fit un changement de scene auquel les Pirates ne s'attendoient pas. Ceux qui fuyoient, s'arrêterent pour se tourner contre les troupes qui les poursuivoient, & les Mancheoux de l'embuscade les prenant en même-tems

à droite & à gauche, il y eut un combat très-vif où les Pirates furent mal menés. Leur défaite auroit été entiere si la vivacité du soldat vainqueur qui les poursuivoit l'épée dans les reins le long du rivage de la mer, n'eût été ralentie par le grand feu du canon de la flotte. Chinchikong ayant reçu les fuyards sur ses vaisseaux, s'éloigna promptement pour aller mettre ses blessés & son riche butin en sûreté.

Les Tartares devenus maîtres de la campagne, ne tarderent pas à investir Haytonching du côté de terre; mais comme ils n'avoient ni barques ni autres bâtimens de mer, l'entrée du port resta toujours libre. Dès le lendemain les échelles furent plantées en plusieurs endroits; on y monta avec beaucoup d'empressement & on se battit au haut des parapets pendant trois heures de suite. Ce tems écoulé, le Général Tartare voyant qu'il perdoit beaucoup de monde sans espérance de pouvoir emporter la Place, fit prudemment sonner la retraite, bien déterminé cependant à recommencer au premier jour.

Chinchikong apprit avec joie la bonne défense de ses gens; mais ne doutant pas que les Mancheoux ne fissent bientôt une seconde tentative plus forte encore que la premiere, il envoya plusieurs barques au port de Haytonching pour y recevoir la garnison & tous ceux des habitans qui voudroient s'embarquer avec elle. Cet embarquement se fit durant la nuit, & dès le grand matin la Ville ouvrit ses portes aux assiégeans.

L'infatigable Pirate continua les années suivantes ses pirateries le long des côtes, sans se donner le tems de faire quelque expédition importante, & sans que l'Empereur pensât sérieusement à relever sa marine, ou plutôt à en former une. On étoit persuadé à la Cour de Pekin, qu'il suffisoit d'avoir sur pied d'excellentes troupes de terre, & qu'une dépense en bâtimens de mer étoit absolument superflue pour affermir la domination Tar-

tare ; ce préjugé étoit moins pardonnable aux Mandarins Chinois qu'aux Mancheoux, gens encore à demi barbares & qui ne faisoient que de s'établir à la Chine. Mais ce qui étonne, & qu'on ne peut aisément comprendre, c'est l'opiniâtreté avec laquelle on s'attacha à cette idée, malgré les preuves invincibles qu'on avoit journellement de sa fausseté. L'excès des maux que l'Empire eut à souffrir de cette indolence des Ministres alla enfin si loin en 1658, qu'on résolut alors tout de bon, quoique bien tard, de faire construire des vaisseaux & de les armer en diligence.

Las de courir en aventurier, Chinchikong se mit en tête de se faire à la Chine un établissement considérable, en se rendant maître peu à peu de la Province de Kiannang. Il s'empara d'abord de l'isle de Tsongming, qui est à l'embouchure du Kiang de cinq lieues éloignée de la côte, où il fit construire un grand arcenal abondamment pourvu de toute sorte d'armes & de provisions. Les Ministres Impériaux virent tout cela d'un œil tranquille, ne croyant pas que le Corsaire osât porter ses vues plus loin, qu'à se procurer une retraite sûre & commode, d'où l'on comptoit bien de le chasser tôt ou tard. Mais l'ouvrage étant achevé, les Mancheoux reconnurent bientôt qu'ils s'étoient trompés au sujet de ce pirate, en s'imaginant que cet implacable ennemi de leur Nation s'arrêteroit de lui-même en si beau chemin.

Ayant augmenté & rassemblé à loisir toutes ses forces dans son Isle, il entra tout-à-coup dans le Kiang, & remonta ce Fleuve avec une flotte de huit cens voiles, montée par plus de cent mille hommes, jusqu'à Nankin qu'il se mit en devoir d'assiéger.

Il y avoit déjà quelque tems que Chinchikong serroit cette Place, lorsque le jour de sa naissance arriva. Toute son armée voulut en solemniser la fête par la débauche la plus outrée de

vins & de liqueurs. Les Généraux Tartares furent instruits à point nommé du véritable état des assiégeans & ils voulurent y prendre part. La nuit même de ce jour de folie ils firent prendre les armes à toute la garnison & à un assez bon nombre de Nankinois. Cette petite armée sortit ensuite par différentes portes pour fondre sur plusieurs quartiers à la fois, ce qu'elle fit vaillamment & sans confusion. Ce ne fut d'abord qu'un pur massacre de gens qu'on égorge impunément dans le sommeil de l'hyvresse; mais enfin les horribles cris de quelques mourans éveillant peu à peu leurs voisins, tout fut en agitation dans le camp, sans que personne se présentât pour diriger cette multitude, pour les rallier autant qu'il étoit possible & les mettre en voie de se défendre. Plusieurs cependant eurent encore assez de raison pour se souvenir de leurs vaisseaux, ils y coururent avec ardeur, laissant au pouvoir des Tartares leurs armes, bagages & provisions. Chinchikong piqué au vif de la liberté qu'on s'étoit donné de troubler sa fête, se vit hors d'état d'en tirer vengeance. Il rappella tous ceux de ses gens qu'il avoit envoyés d'un côté & d'autre pour lever des contributions, & descendant le fleuve sans se trop presser, il se retira confus dans son Isle.

Il n'y resta pas long-tems sans apprendre que la Cour de Pekin, résolue enfin de le détruire, venoit d'équiper une nombreuse flotte qui avoit des ordres précis de chercher les Pirates, & de les combattre en quelque endroit qu'on pût les trouver. Sur cette nouvelle Chinchikong arma lui-même & tint ses vaisseaux prêts à tout événement. Il fit même plus: comme au bout de quelques mois les Tartares ne paroissoient point, il se détermina à aller au-devant d'eux; pour savoir, disoit-il, à quoi s'en tenir touchant leur capacité en fait de marine. Dès qu'il les eut rencontrés, sa curiosité fut satisfaite autant qu'il pouvoit le sou-

haiter. Chinchikong vit clairement à la manœuvre des Mancheoux, que leur habileté répondoit assez bien au peu d'expérience qu'ils avoient sur mer. Il les mit comme il voulut audessous du vent, les attaqua avec vigueur, & les battit sans beaucoup de peine. Plusieurs de leurs bâtimens furent coulés à fond ; il en prit un plus grand nombre, & détruisit si bien cette premiere armée navale des conquérans de la Chine, qu'on pouvoit douter qu'elle eût jamais existé.

Cependant le Pirate ne doutant pas que l'Empereur ne rétablît incessamment sa marine, crut devoir s'éloigner : il se retira dans l'isle de Formosa, où il s'établit en Souverain & y finit ses jours. Ses enfans qui hériterent de sa puissance furent enfin vaincus, & les Tartares se virent tranquilles Possesseurs de l'Empire de la Chine en 1682, après avoir exterminé les Princes Feudataires qui s'étoient révoltés, & réuni toutes leurs petites Souverainetés à la Couronne.

DES FORCES DE L'EMPIRE,

Du Gouvernement militaire, des Forteresses & des Gens de guerre.

L'EMPEREUR CAN-HI, pere de l'Empereur régnant, fit faire le dénombrement des peuples de la Chine ; on trouva cinquante-neuf millions sept cens vingt-huit mille trois cens soixante-quatre hommes en état de porter les armes, sans y comprendre, ni les vieillards, ni les enfans qui n'avoient pas encore atteint l'âge de vingt ans, ni les Princes, ni les Mandarins, ni les Officiers de la Cour ; ni les Lettrés, les Licentiés, les Docteurs ; ni les Bonzes ou Moines, qui joints avec les femmes faisoient le nombre de plus de deux cens cinquante

millions : de sorte qu'on peut dire que ce vaste Empire contient au delà de trois cens millions d'ames. (z)

Les revenus de l'Empereur se montent en tems de paix à quinze cens millions de nos livres tournois : ce Prince entretient huit cens quatre-vingt mille hommes d'infanterie & cinq cens mille de cavalerie.

Les Chevaliers d'armes & les Chevaliers ès Loix étoient autrefois en France ce que les Docteurs Militaires & les Docteurs Lettrés sont à la Chine.

Les Mandarins d'armes ou Officiers de guerre doivent passer par divers examens, de même que les Mandarins de Lettres, & donner des preuves de leur force, de leur adresse & de leur expérience dans l'art militaire. Ainsi il y a parmi eux trois degrés où ils doivent parvenir ; celui de Bachelier, celui de Licentié & celui de Docteur ès armes. C'est dans la Capi-

(z) Il faut que les climats des Provinces qui composent cette puissante Monarchie, soient bien favorables à la génération & aux productions de la terre pour nourrir tant d'individus. Mais comme les extrêmes sont toujours nuisibles, l'on doit être persuadé que dans un Etat si peuplé les trois quarts des peuples y sont misérables.

Il y a des Provinces à la Chine dont les productions de la terre suffisent à nourrir ses habitans ; mais il y en a d'autres où les peres sont obligés d'exposer leurs enfans, ou de les noyer comme on fait les petits chats en Europe ; & même une grande quantité de peuples est obligée de s'expatrier & de se vendre comme esclave pour éviter de périr de faim & de misere. Il me semble qu'on n'auroit pas dû établir la pluralité des femmes dans ces Provinces. Un Législateur devroit plutôt s'attacher aux moyens de procurer le bonheur des hommes qu'à ceux qui tendent à la trop grande multiplication de leur être qui ne les peut rendre que malheureux ! C'est une bien grande erreur que de croire qu'un Etat ne sauroit être trop peuplé. C'est sans doute un avantage qu'il soit bien peuplé, mais proportion gardée avec les productions nécessaires à la nourriture & à l'entretien des peuples.

tale de chaque Province que ſe fait l'examen des Bacheliers pour être Licentiés.

Il y a à Pekin cinq Tribunaux de Mandarins d'armes, c'eſt-à-dire cinq claſſes de troupes de Mandarins de guerre.

La premiere claſſe eſt celle des Mandarins de l'arriere-garde. La ſeconde, des Mandarins de l'aile gauche. La troiſieme, des Mandarins de l'aile droite. La quatrieme, des Mandarins de l'avant-garde du corps de bataille. La cinquieme des Mandarins de l'avant-garde.

Ces cinq claſſes ont à leur tête un Chef & deux Aſſeſſeurs, ils ſont du premier ordre des Mandarins. On choiſit ordinairement pour ces poſtes les grands Seigneurs de l'Empire, & ce ſont eux qui commandent les Officiers de la Cour & tous les ſoldats.

Les cinq Tribunaux dépendent d'un Tribunal ſuprême de la Guerre; le Chef eſt un des plus grands Seigneurs de l'Empire. Son autorité s'étend ſur ces cinq Tribunaux & ſur tous les Officiers & ſoldats de la Cour : mais pour prévenir l'abus qu'il pourroit faire d'un pouvoir ſi étendu, & qui le rend le Maître de tant de troupes, on lui a donné pour Aſſeſſeur un Mandarin de Lettres, qui a le titre de Sur-Intendant des armes, avec deux Inſpecteurs nommés par l'Empereur, qui prennent part à toutes les affaires militaires.

Quoiqu'il y ait de grands Seigneurs, qui tenant dans l'Empire le rang de Princes, de Ducs, de Comtes Souverains, ſont au-deſſus de tous les ordres des Mandarins par leur rang, par leur mérite & par leur ſervice; cependant il n'y a aucun d'eux qui ne ſe tienne honoré du titre que leur donne le Mandarinat, & la qualité de Chef des cinq Tribunaux des Mandarins d'armes. On ne peut avoir plus de paſſion qu'en ont les

Chinois pour commander, & ils font consister toute leur gloire & leur bonheur à avoir quelqu'autorité dans l'État.

Les premiers Mandarins d'armes ont le même rang que les Généraux ou Maréchaux en Europe, & leurs fonctions sont à peu près les mêmes. Chaque premier Mandarin a sous lui, dans quelques endroits, quatre Mandarins; & dans d'autres, deux seulement dont l'emploi répond assez à celui de nos Lieutenans Généraux, lesquels ont pareillement quatre Mandarins subalternes qui sont comme les Colonels: ceux-ci en ont encore d'autres au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme Capitaines, qui ont pareillement d'autres Officiers subalternes comme sont les Lieutenans & sous-Lieutenans en Europe.

On fait faire réguliérement tous les ans en tems de paix plusieurs campemens afin de discipliner les armées. L'exercice consiste dans la marche, soit dans les plaines, dans les montagnes ou dans les bois; & l'on voyoit sous le regne de Canhi des corps d'infanterie faire dix de nos lieues par jour, chaque soldat portant sur ses épaules la pesanteur de cent soixante de nos livres poids de marc. Du reste les évolutions s'y exécutent comme en Europe. On enseigne aux troupes à former les bataillons, les escadrons, à défiler en ordre par colonnes, à se déployer en bataille, à se choquer les uns les autres, à s'éparpiller, à se rallier au son des trompettes; & on a un soin extrême que chaque soldat sache bien manier ses armes. Dans les revues on visite attentivement les hommes, leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres & leurs armes défensives. Pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de quarante à cinquante coups de bâton s'ils sont Chinois, & du fouet s'ils sont Tartares.

On paye de trois en trois mois la solde; chaque soldat a cinq sols d'argent fin & une mesure de riz par jour, ce qui suffit

pour l'entretien d'un homme. Il y a des vétérans qui ont double paye. Les cavaliers ont dix ſols & deux meſures de petites feves pour nourrir les chevaux qui leur ſont fournis par l'Empereur.

Ces troupes ſont bien vêtues & bien armées : elles ont quelque choſe de brillant dans une marche & dans une revue.

La ſituation des Villes de guerre les rend d'un accès difficile. La fortification conſiſte en un excellent rempart revêtu de briques, flanqué de bons baſtions orbiculaires & à un large foſſé plein d'eau.

Les fortereſſes, le places d'armes, les citadelles ſont en grand nombre : elles ſont diſtinguées en ſept ordres différens. Il y en a environ ſix cens du premier ordre, cinq cens trente du ſecond, trois cens onze du troiſieme, trois cens du quatrieme, cent cinquante du cinquieme, & trois cens du ſixieme & ſeptieme; ce qui fait plus de deux mille places d'armes, ſans compter les tours, les châteaux, & les redoutes de la fameuſe muraille, qui ont chacune leur nom & leur garniſon. Et comme chaque Place de guerre eſt bien munie d'artillerie, on peut juger de la quantité immenſe de pieces de canon.

Il y a des lieux de refuge au milieu des champs où les laboureurs & les habitans des campagnes ſe retirent avec leurs troupeaux & leurs meubles en tems de guerre ou en cas de troubles, pour ſe mettre à l'abri de toute inſulte : la plupart ſont bâtis ſur la cime des rochers ou ſur des montagnes eſcarpées, où l'on ne peut grimper que par des eſcaliers taillés dans le roc ou par des échelles. Ces places qui ne ſont que des retraites de payſans, ne ſont point environnées de murailles; elles ſont défendues par leur ſituation qui les rend inacceſſibles, ou par quelques foſſés larges & profonds, capables d'arrêter des révoltés qui ne font que paſſer.

On compte outre cela plus de trois mille tours & châteaux où il y a en tout tems des ſentinelles qui, lors de quelques déſordres, donnent un ſignal, ſoit par une torche allumée pendant la nuit, ou avec une banniere qu'ils arborent pendant le jour en tirant quelques coups de canon, afin d'avertir les garniſons voiſines; car dans tout l'Empire il n'y a ni Province, ni Ville, ni Place murée qui n'ait des ſoldats pour ſa défenſe & pour ſa ſûreté.

Le ſervice journalier où les gardes ſe montent exactement dans toutes les Villes de la Chine. On ne doit pas s'étonner que l'Empereur ait un Etat Militaire ſi nombreux, car dans chaque Ville il y a pluſieurs corps-de-garde qui veillent à ce que la tranquillité publique ne ſoit pas troublée. Il y a de même aux portes de chaque Ville une bonne garde qui examine tous ceux qui entrent & qui ſortent.

Au commencement de la nuit les portes de la Ville ſe ferment exactement; on ferme auſſi les barrieres qui ſont dans chaque rue. D'eſpace en eſpace il y a des ſentinelles qui arrêtent ceux qui ne ſeroient pas retirés dans leurs maiſons. Il y a de même une patrouille à cheval ſur les remparts qui fait continuellement la ronde.

Le port des armes n'eſt permis qu'aux gens de guerre, encore ne ſont-ils ordinairement armés que quand ils doivent faire leurs fonctions, comme par exemple lorſqu'ils paſſent en revue, qu'ils ſont de garde ou en ſentinelle.

On ne parvient aux premiers grades militaires que par ſon propre mérite, l'ordre du tableau y eſt compté pour rien.

F I N.

Figure 1

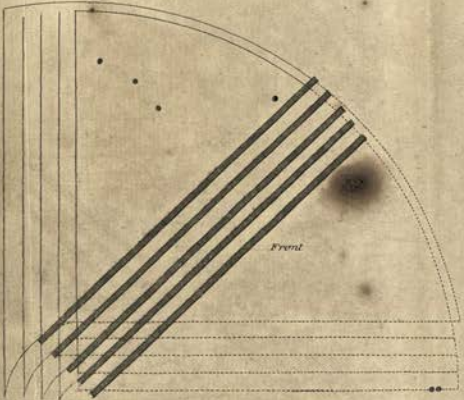


Figure 4

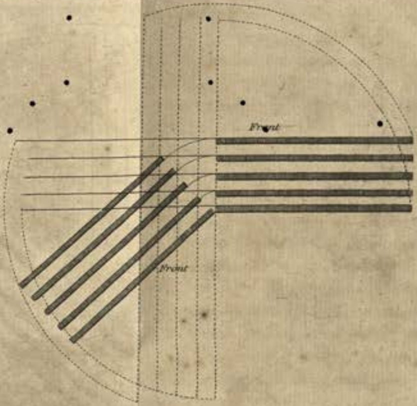


Figure 2

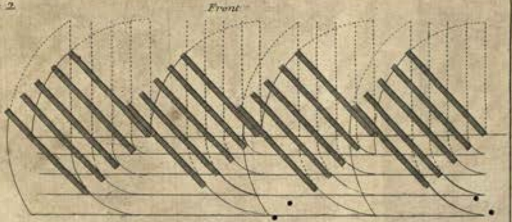


Figure 3

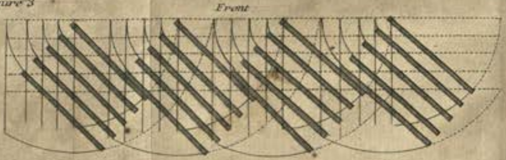


Figure I

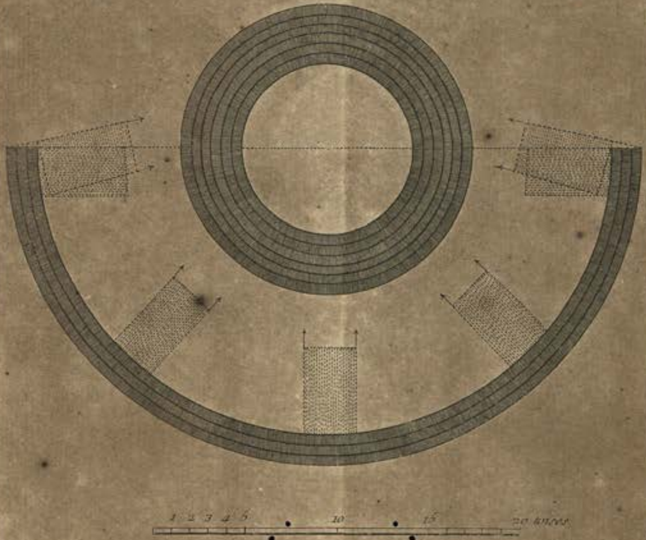
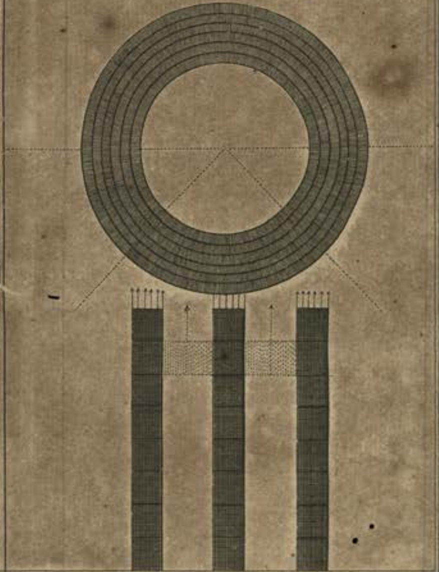


Figure 2



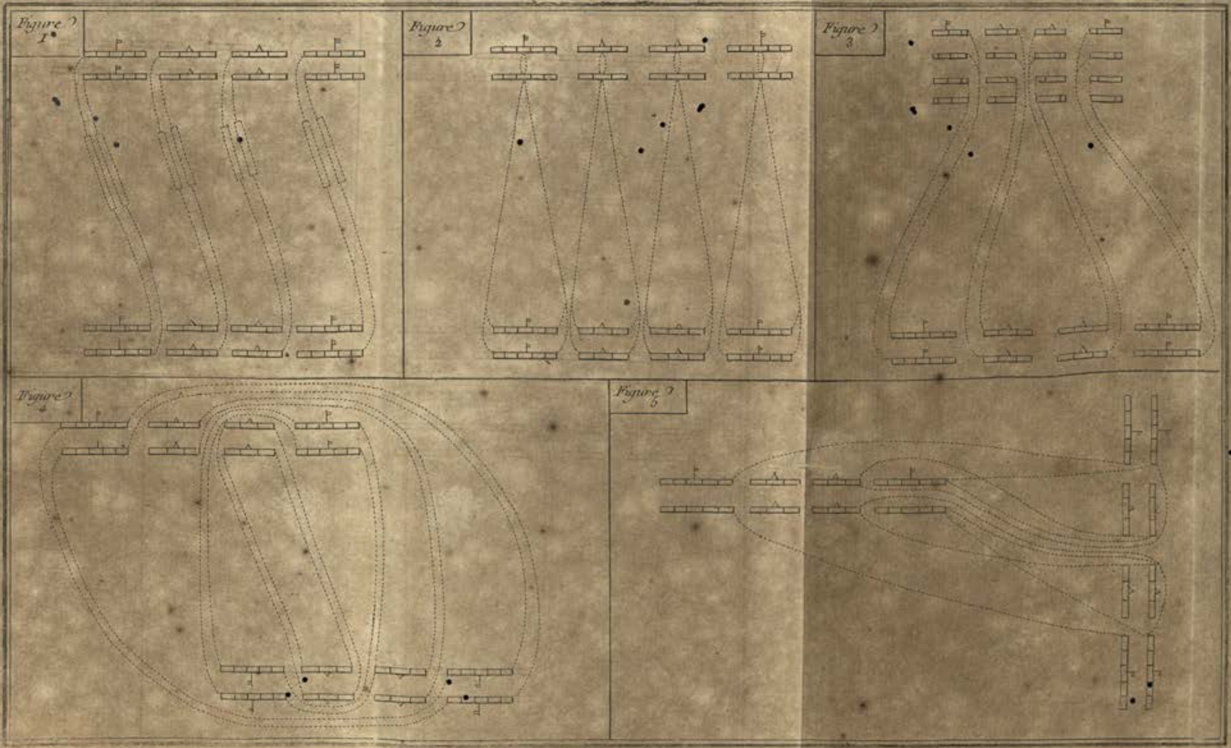


Figure 1
Figure 2
Figure 3
Figure 4
Figure 5

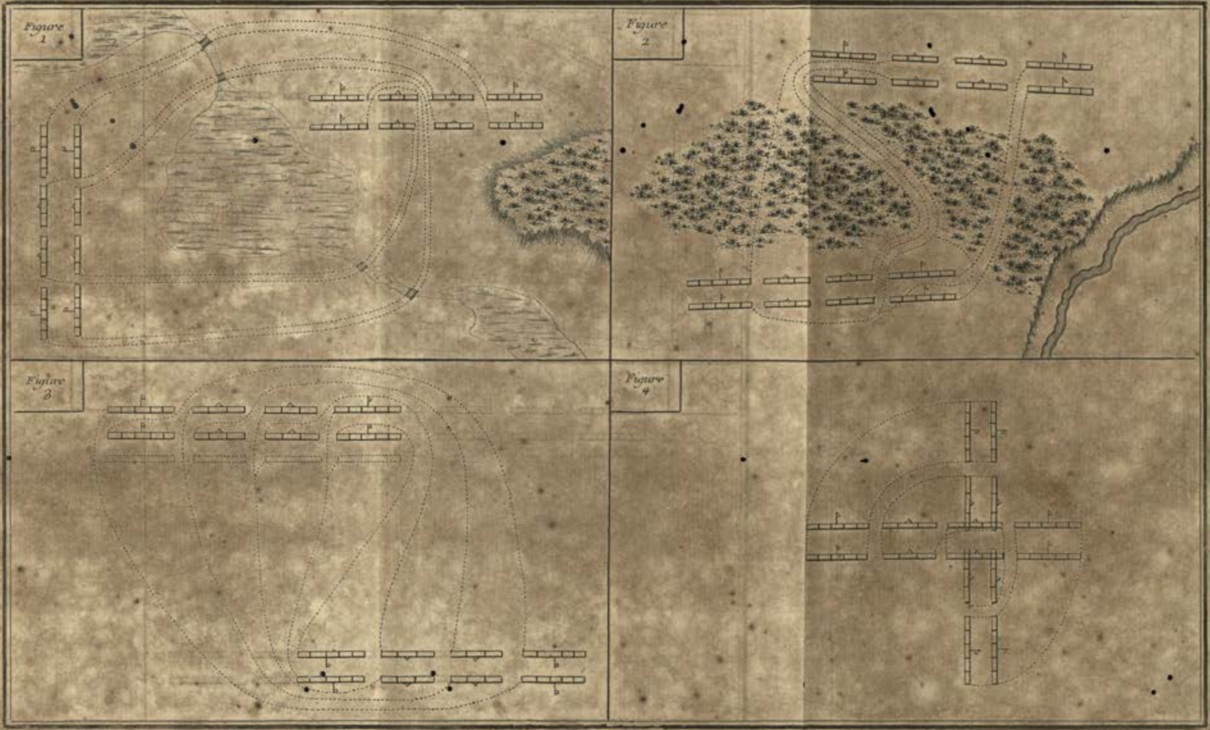
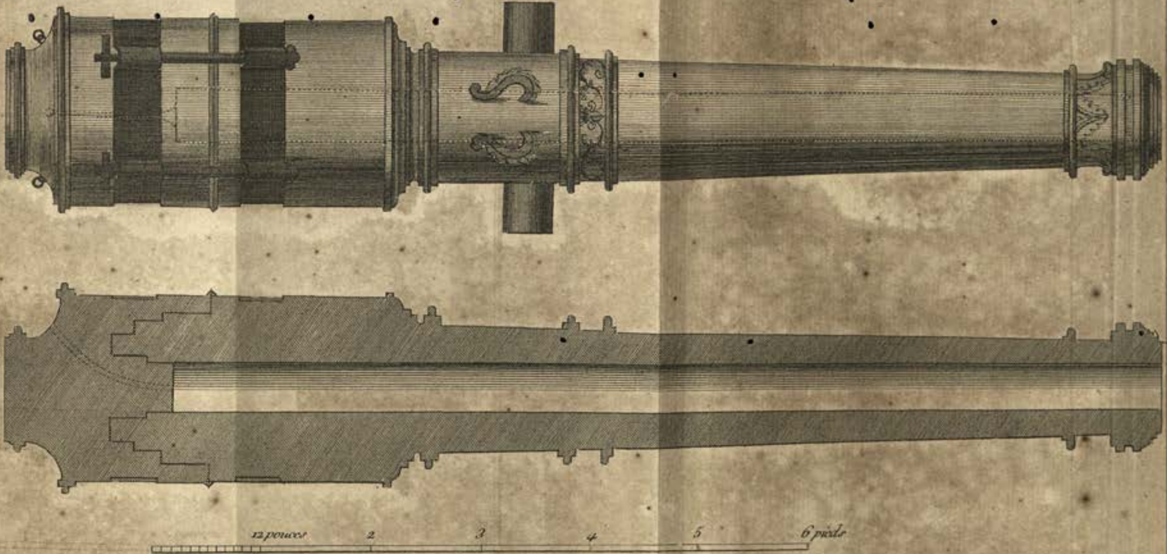
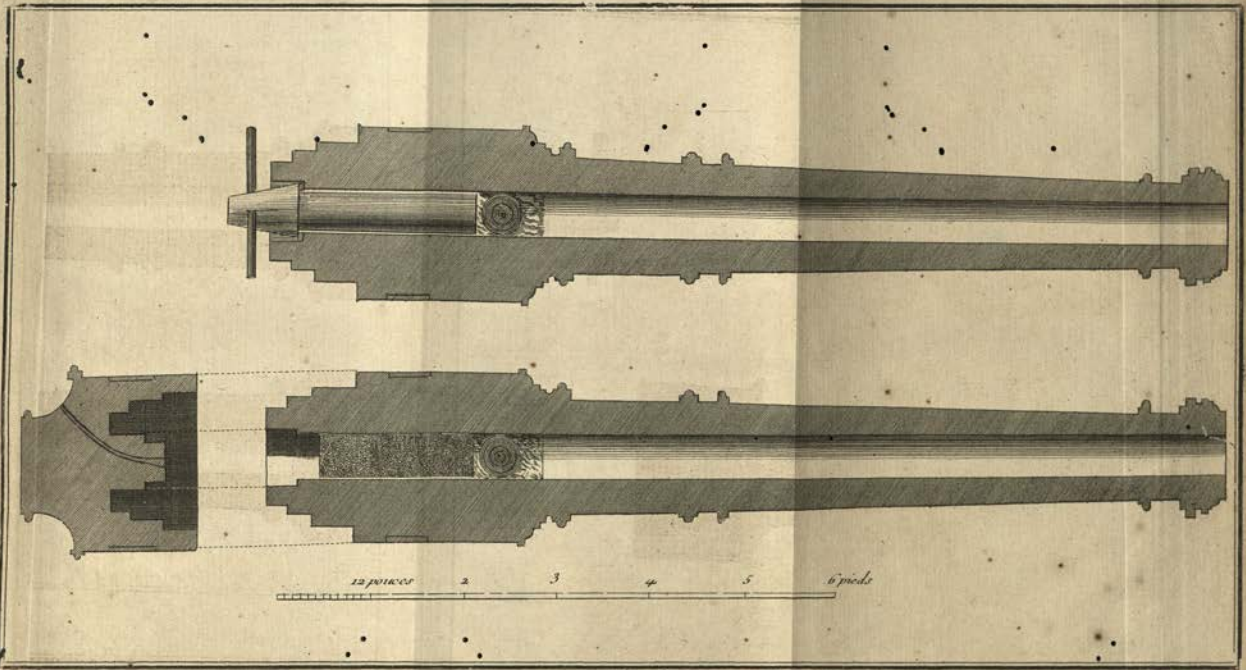
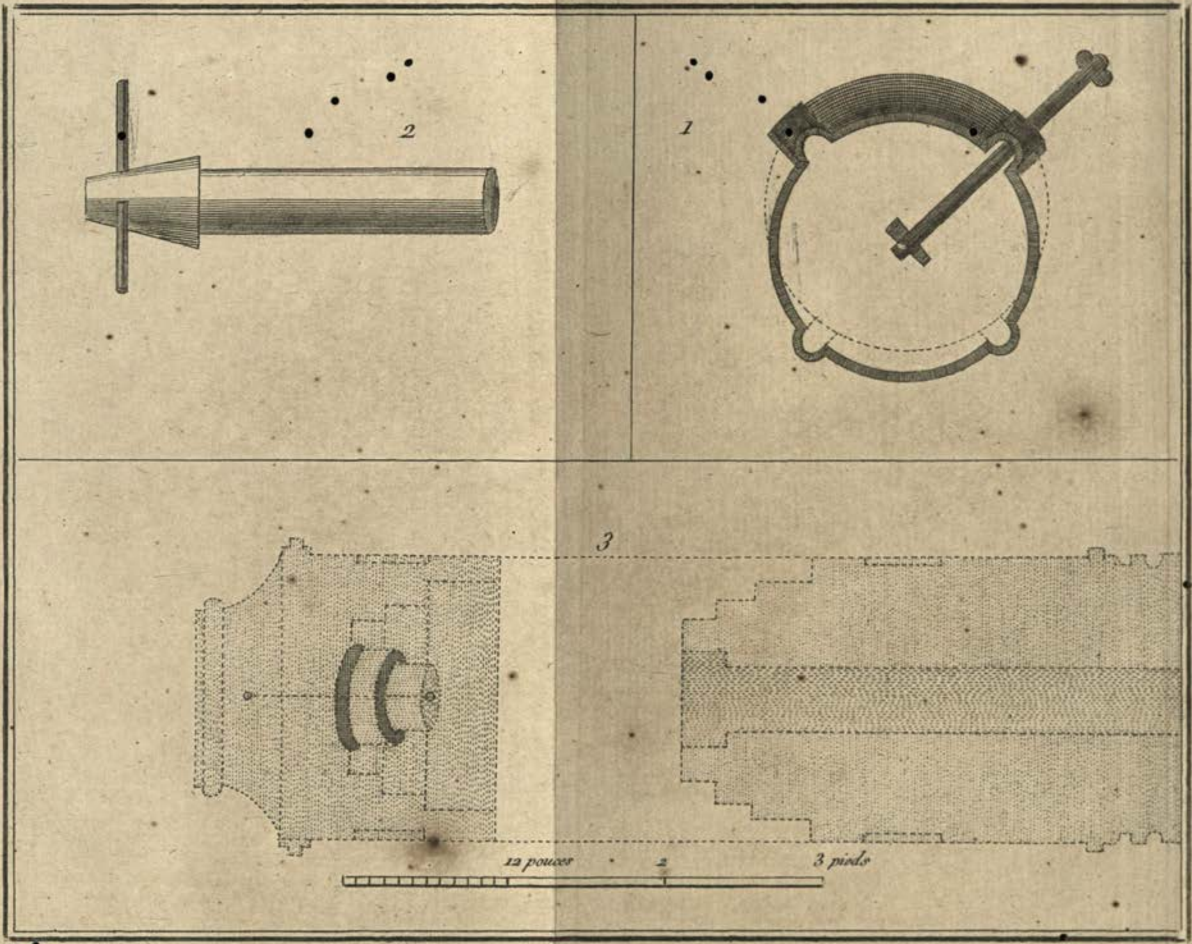
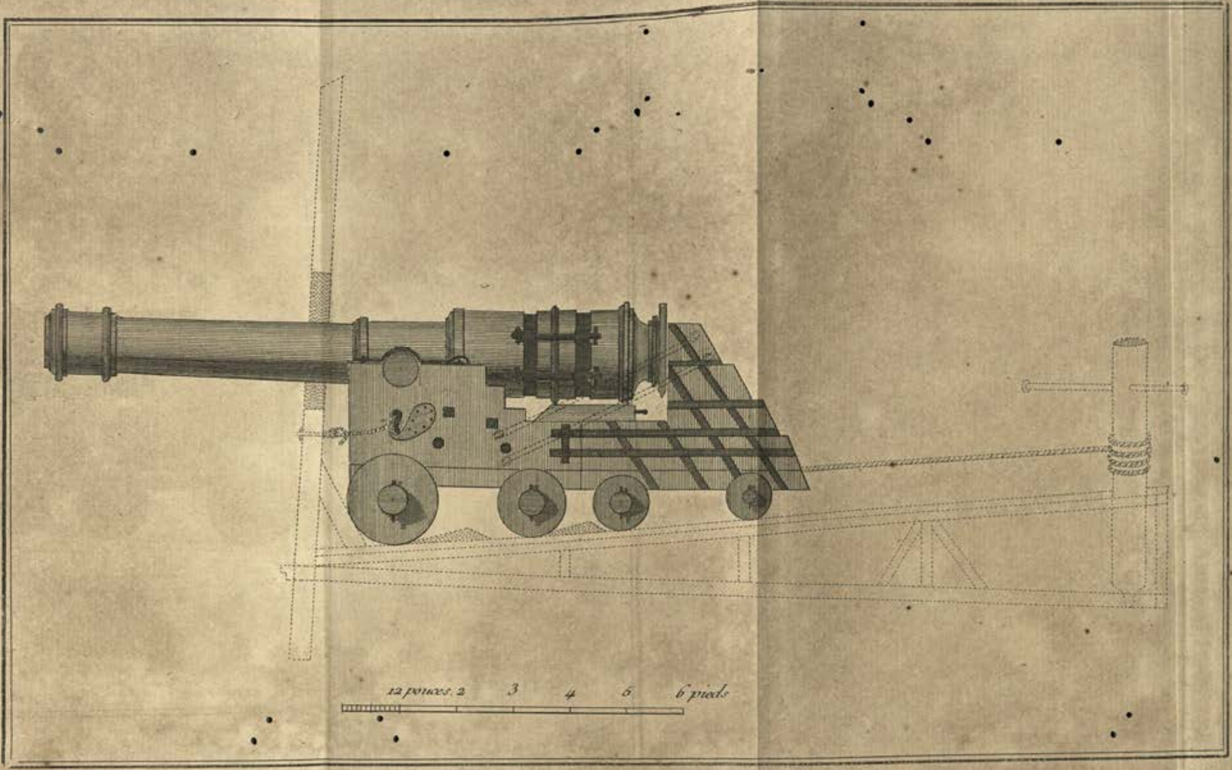


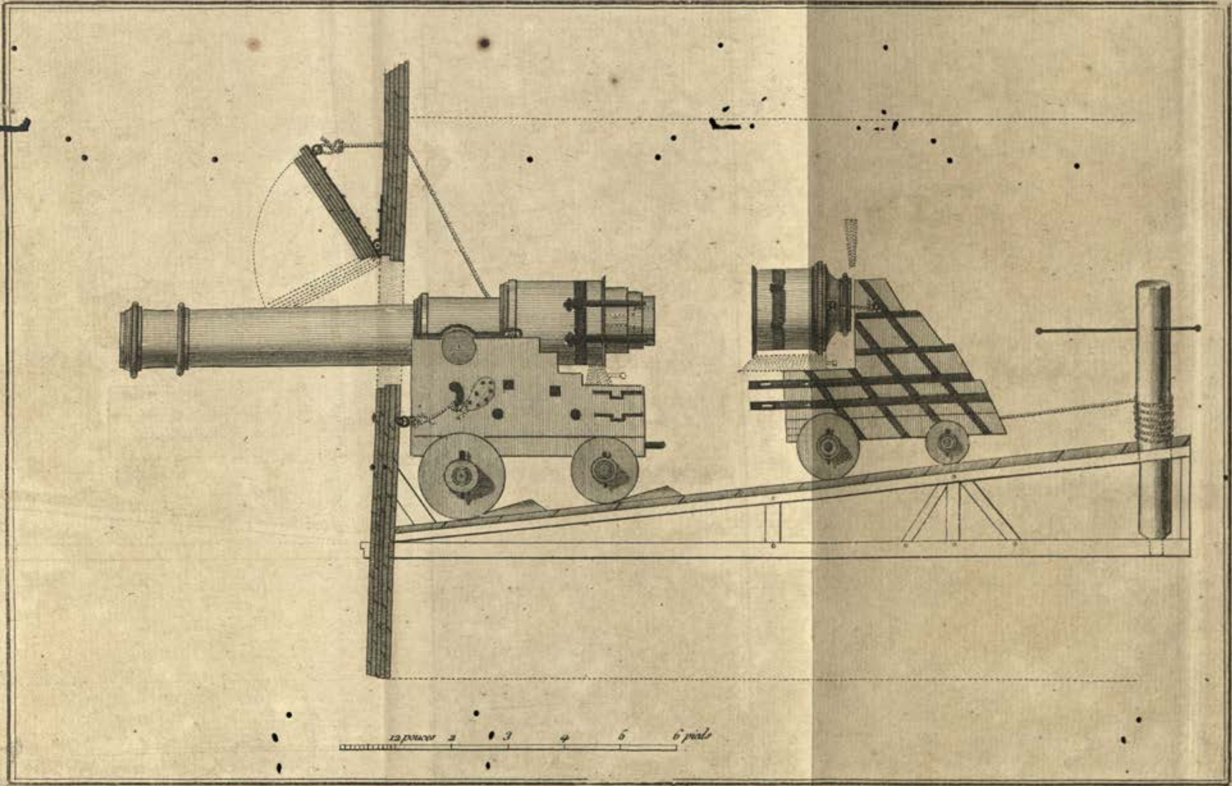
Figure 1
Figure 2
Figure 3
Figure 4


12 pouces
2
3
4
5
6 pieds

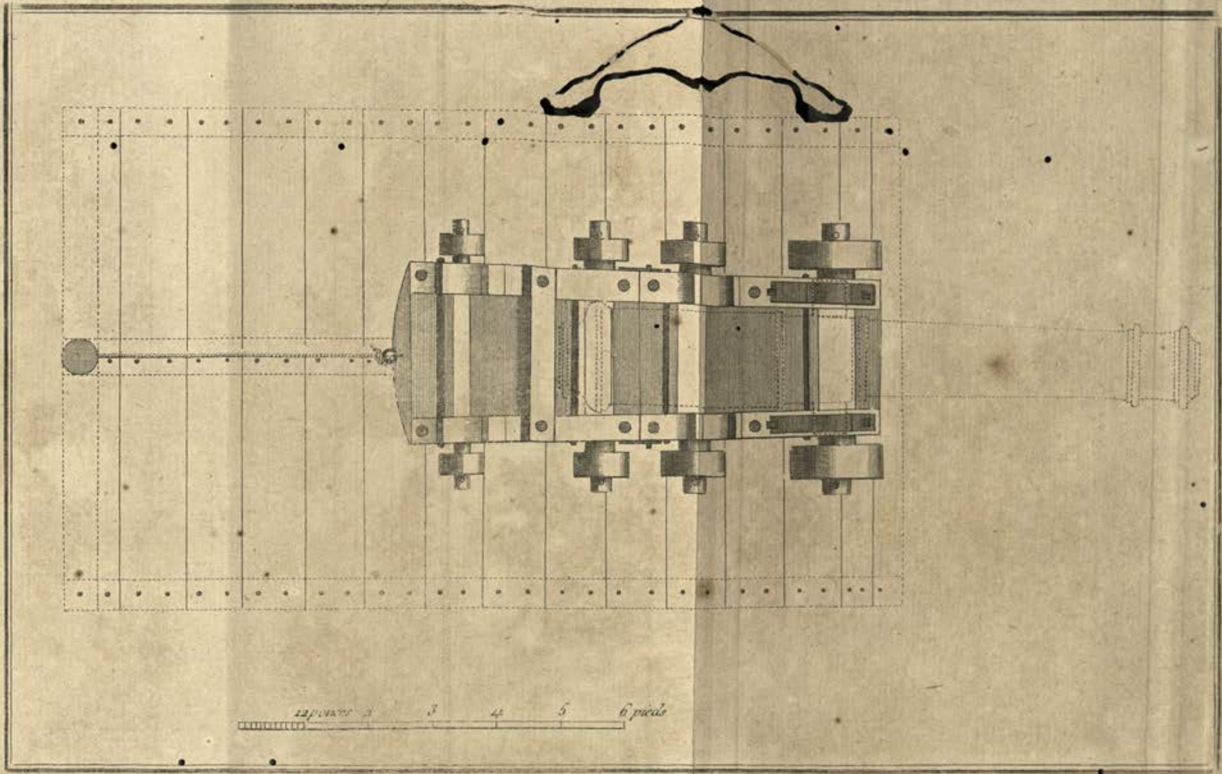

12 pouces 2 3 4 5 6 pieds

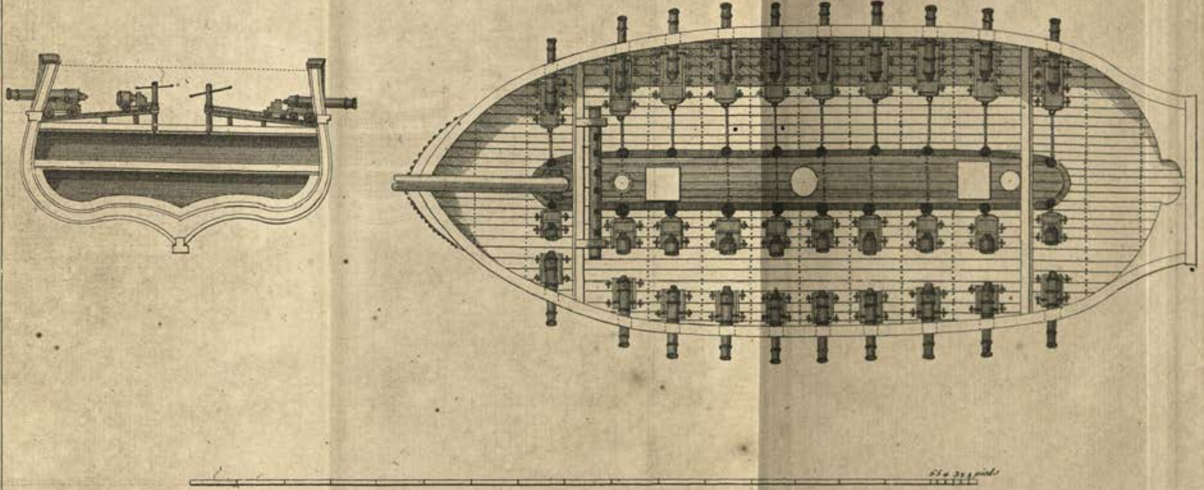

2
1
3
12 pouces
2
3 pieds

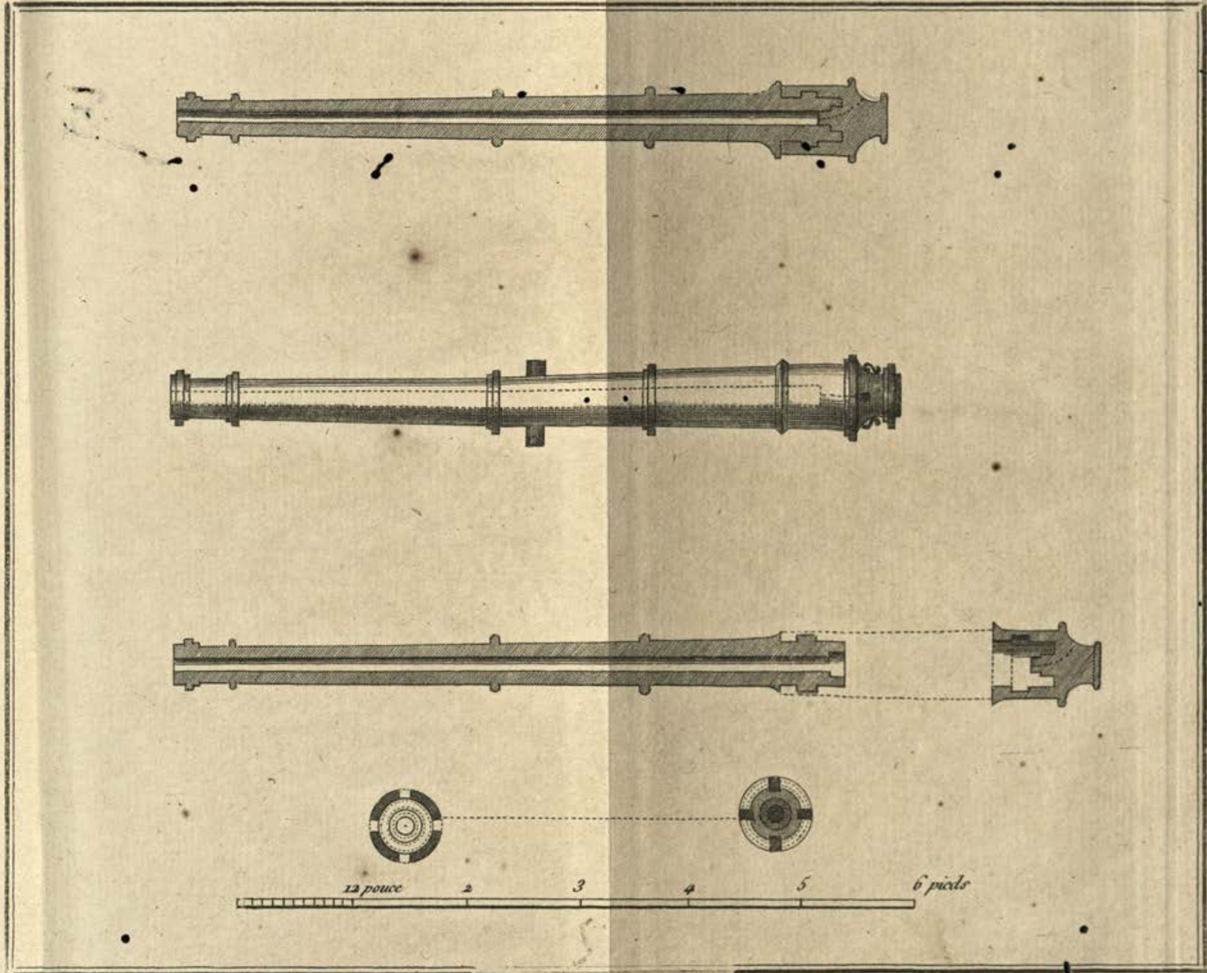

12 pouces. 2 3 4 5 6 pieds

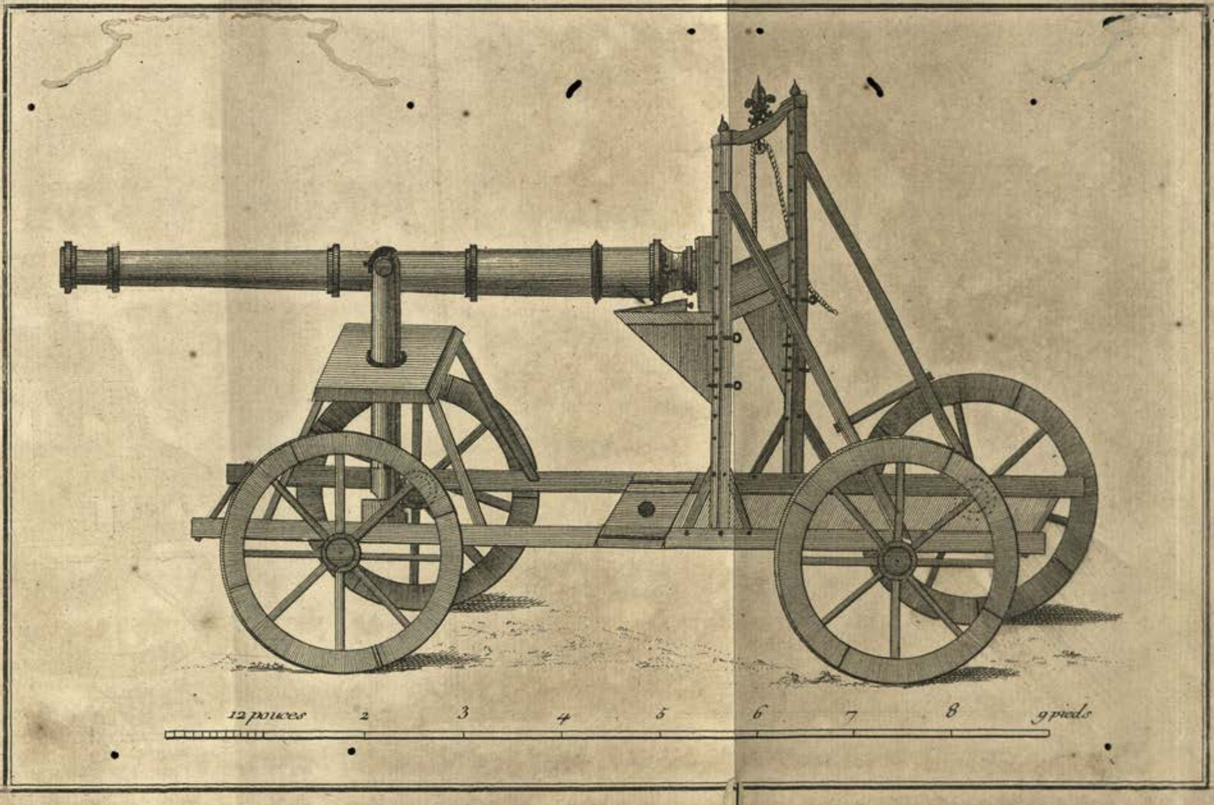

12 pouces 2 3 4 5 6 pieds

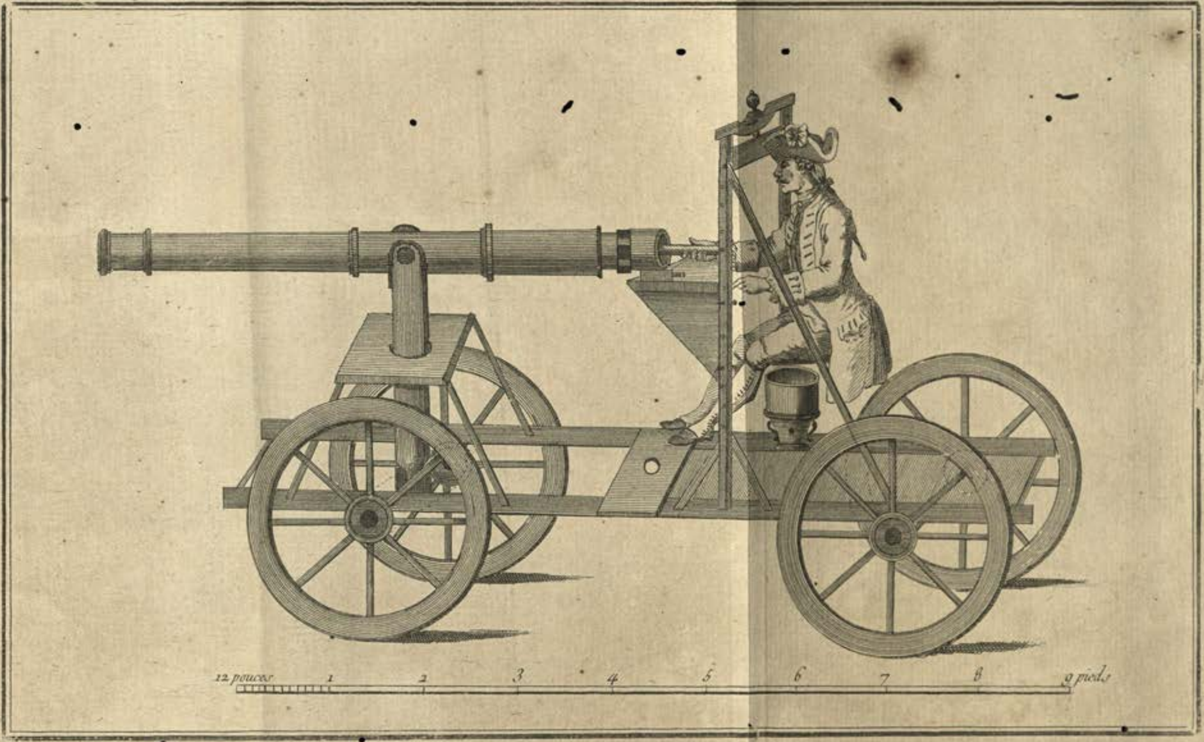
Pl. XXXVII




pieds


12 pouce
2
3
4
5
6 pieds


12 pouces 2 3 4 5 6 7 8 9 pieds


12 pouces 1 2 3 4 5 6 7 8 9 pieds

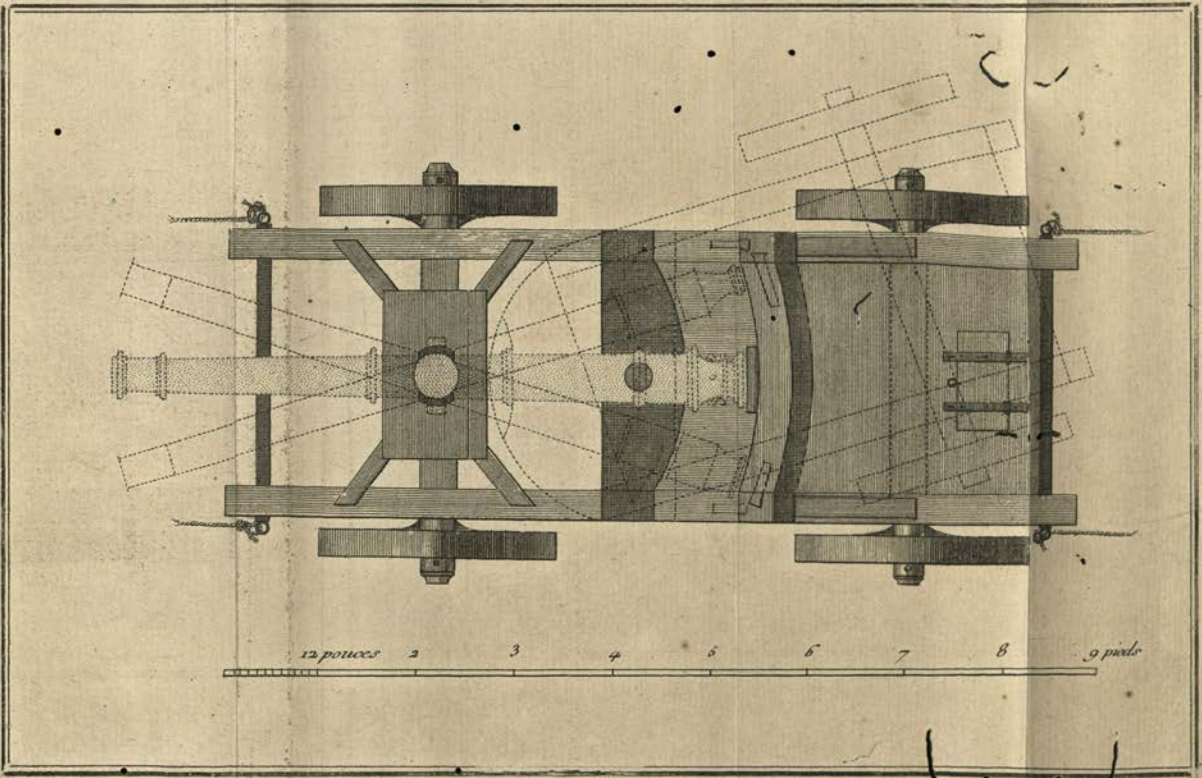

12 pouces
2
3
4
5
6
7
8
9 pieds

figure 1

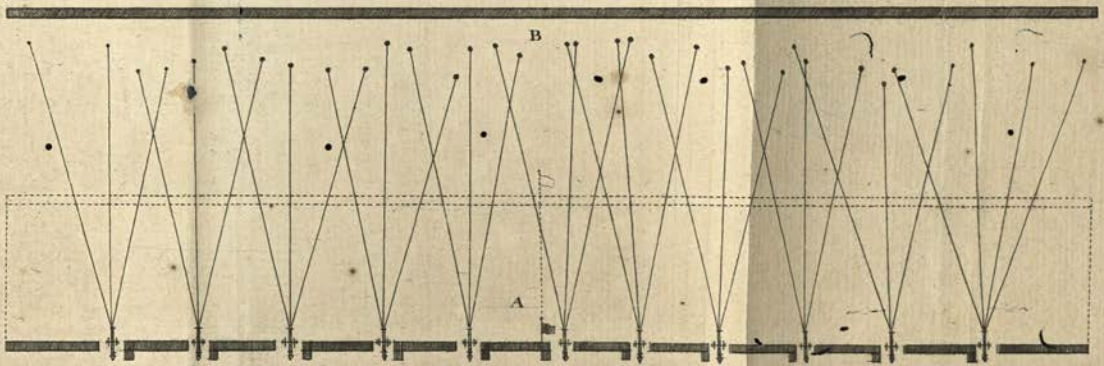
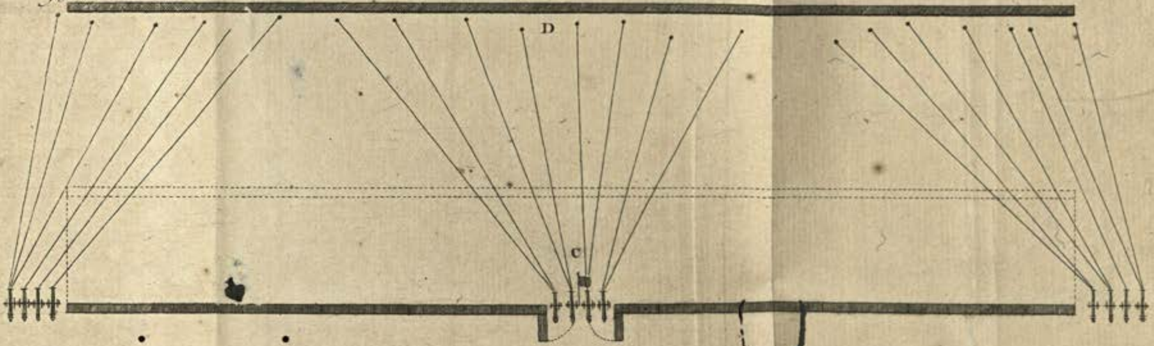


figure 2



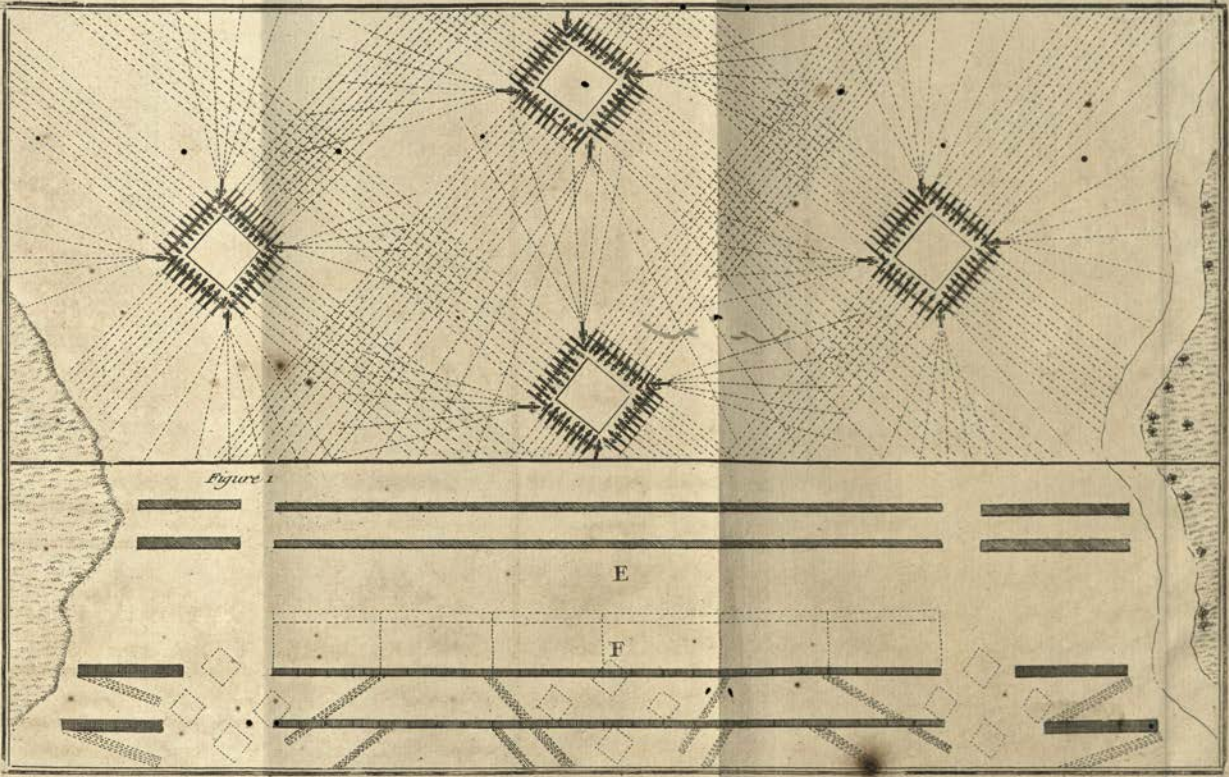
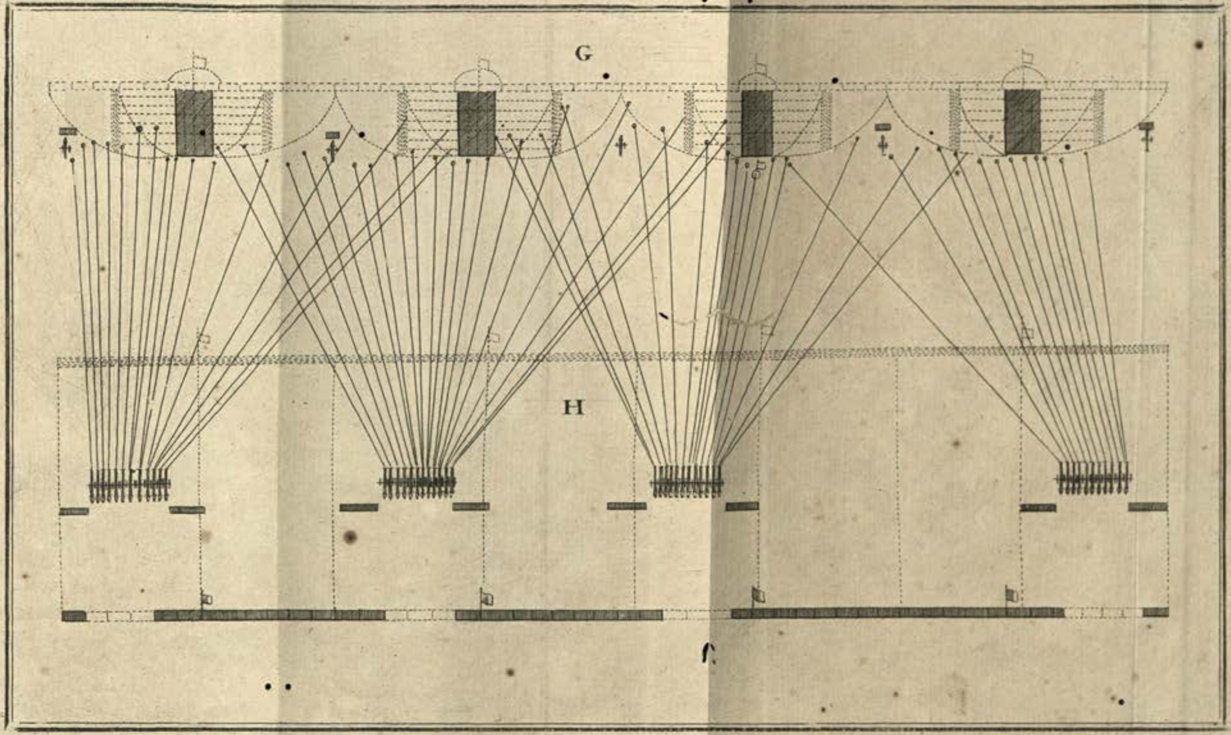
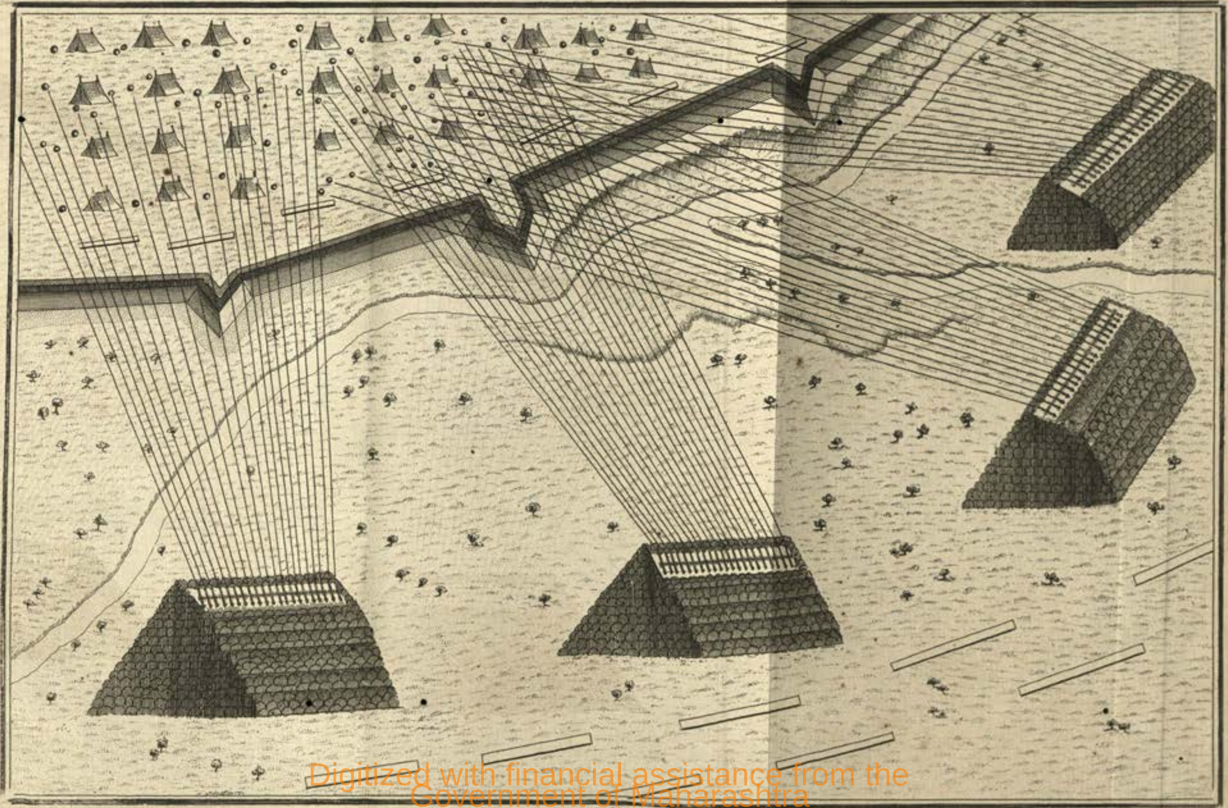


Figure 1
E
F


G
H



Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 02 July, 2018

00106122